LA REVUE DE PARIS

OCTOBRE

PIERRE GAXOTTE ..... Civilisation et Civilisations
TEILHARD DE CHARDIN. Lettres de Voyage
CLAUDE AVELINE ..... Une Passion
S. ANDRÉ-MAUROIS ..... Les Malheurs de Julie (fin)
ARMAND LANOUX ..... Dix-neuf cent vingt-cinq
LOUIS BAUDIN ..... L'Empire des Incas
ANDRÉ DESLANDES ..... Histoires étranges
JEAN MISTLER ..... Festivals d'Europe
TIBOR MENDE ..... Le Bilan de Nehru
DENISE BOURDET ..... Images de Paris
THIERRY MAULNIER ..... Spectacles d'Automne
MARCEL THIÉBAUT ..... James Joyce et les Dédales

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, PIERRE DE BOISDEFFRE, GEORGES PILLEMENT, BÉATRIX BECK, MICHEL DÉON, MAURICE PONS, SERGE VEBER, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 200 FRS 1957 - 64e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
PIERRE GAXOTTE	Civilisation et Civilisations	3
TEILHARD DE CHARDIN	Lettres de voyage	19
CLAUDE AVELINE	Une Passion	34
SIMONE ANDRE-MAUROIS	Les Malheurs de Julie (fin)	58
ARMAND LANOUX	Dix-neuf cent vingt-cinq	79
LOUIS BAUDIN	La Leçon de l'Empire des Incas	88
ANDRE DESLANDES	Histoires étranges	100
JEAN MISTLER	Festivals d'Europe	111
TIBOR MENDE	Le Bilan de Nehru	120
DENISE BOURDET	Images de Paris	129
THIERRY MAULNIER	Automne	139
MARCEL THIEBAUT	James Joyce	143
Le Mois à Paris 160	Chronique des livres	172

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

AFRIQUE NOIRE
par **Jacques CHASTENET**
de l'Académie française

DEUX OMBRES
par **Alexandre ARNOUX**
de l'Académie Goncourt

BERLIN DOUZE ANS APRÈS
par **Pierre FRÉDÉRIX**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	2.000	**Étranger :** Un an (12 numéros)	Fr.	2.400
— : Six mois (6 numéros)		1.000	— : Six mois (6 numéros)		1.200

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7,35	**Belgique :** En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	345
Canada	$ canadiens	7,70	Par chèque bancaire.	Fr.B.	357
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	30,75	**Italie**	Lires	4.590
Par chèque bancaire.	Fr.S.	31,50	**Angleterre**	£	2/11
Espagne	Pesetas	337	**Égypte**	Piastres	305
			Hollande	Florins	27,3
			Portugal	Escudos	208

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris 1957.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 30 juin 1957, influencée par le report au 1er juillet de l'échéance de fin de mois, atteint 591 milliards en augmentation de 40 milliards sur celle de mai.

Au passif, les Comptes courants s'élèvent à 304 milliards contre 265 et les Comptes de chèques atteignent 139 milliards contre 136.

A l'actif, le Portefeuille-effets passe de 360 à 413 milliards et les Comptes courants débiteurs s'inscrivent à 85 milliards.

CRÉDIT LYONNAIS

La situation au 30 juin, influencée par le report au 1er juillet de l'échéance de fin de mois, se totalise à 729 443 millions, en augmentation de 49 748 millions sur le mois précédent.

Au passif, la progression porte notamment sur les Comptes de chèques pour 5 983 millions et sur les Comptes courants pour 43 367 millions.

A l'actif, on constate un accroissement de 50 198 millions du Portefeuille-effets compensé partiellement par une réduction de 8 410 millions des Comptes courants.

GROUPEMENT DE L'INDUSTRIE SIDÉRURGIQUE

S.A. au capital de 6.500.000.000 de F.

5 bis, rue de Madrid PARIS-8e - R.C. 55 B 7508

EMPRUNT

acier

6 %

capital et intérêt INDEXÉS en fonction de l'augmentation du chiffre d'affaires de la Sidérurgie

PRIX D'ÉMISSION	9.900 F.
REMBOURSEMENT MINIMUM ALLANT DE	10.750 F. à 13.000 F.

GARANTI PAR LES PRINCIPALES FORGES ET ACIÉRIES FRANÇAISES PARTICIPANT A L'EMPRUNT

On souscrit aux guichets des banques

B.A.L.O. du 23-9-1957

SUPER

303

à plume-bille d'iridium

4 FOIS PLUS D'ENCRE

Les bottes et snow-boots à l'Aigle sont en vente chez tous les pour femmes, fillettes et enfants spécialistes et grands magasins

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

CIVILISATION ET CIVILISATIONS

par Pierre Gaxotte

Avec droit, justice, liberté, *civilisation* est un des mots abstraits les plus employés de notre langue politique, un de ces mots à multiples sens, qui sont devenus des mots éternels et durs comme de la pierre. Nous entendons assez bien ce qu'il veut dire, mais nous presse-t-on d'en donner une définition précise, nous sommes forts embarrassés.

En 1776, *civilisation* ne figure pas encore au dictionnaire de l'Académie. On n'y trouve que civiliser, avec le double sens de : *Réduire une cause criminelle à la procédure ordinaire* (civiliser un procès) et de : *Rendre civil, honnête et sociable, polir les mœurs* (le commerce des Grecs a civilisé les Barbares). Civilisation n'appartient encore qu'au vocabulaire des économistes, des physiocrates. En 1798, il est admis par la classe des Belles-Lettres de l'Institut. Comme, avant cette date, on avait connu, en France, un certain degré de sociabilité, de politesse, de raffinement et d'honnêteté, il faut en conclure que Racine et Voltaire faisaient de la civilisation sans le savoir. Il faut remarquer aussi que c'est après la Terreur, qui n'était ni civile, ni courtoise, que *civilisation* est passé dans le langage courant.

Ouvrons le dictionnaire de Littré. « Civilisation : Action de civiliser. État de ce qui est civilisé, c'est-à-dire ensemble des opinions et des mœurs qui résulte de l'action réciproque des arts industriels, de la religion, des beaux-arts et des sciences. » Très bien. Mais il s'agit d'une définition particulière du mot. C'est en ce sens que l'on dit : civilisation grecque,

romaine, précolombienne, médiévale, française, chrétienne, etc. Robert ne va pas beaucoup plus loin quand il dit : « Civilisation : Ensemble des caractères communs aux vastes sociétés les plus cultivées, les plus évoluées de la terre », puisqu'il ne nomme pas ces caractères communs et nous laisse le soin de les chercher parmi (ou derrière) les diversités qui sautent aux yeux. Verrons-nous donc dans la civilisation une manière de vivre paisible et douce ? Un grand déploiement de sciences, de techniques et de machines ? Sera-t-on civilisé parce qu'on ne mange pas son semblable ? Parce qu'on parle aux dames avec galanterie ? Parce qu'on est accueillant aux étrangers ? Parce qu'on ne se fait pas justice soi-même et qu'on n'aime pas la violence ? Parce qu'on voyage en avion, qu'on roule en auto et qu'on regarde des images sur l'écran de la télévision ? Parce qu'on apporte une extrême subtilité à l'accomplissement des actes ordinaires de la vie ? Parce qu'on possède des musées, des orchestres et des écoles ? Ces façons diverses d'expliquer le même mot ne sont ni mauvaises, ni négligeables. Leur défaut est de ne pas atteindre la Civilisation en soi, la Civilisation avec un grand C.

Le XIXe siècle, péchant par optimisme, a encore embrouillé les choses en confondant civilisation et progrès, en faisant du progrès un mouvement nécessaire, irrésistible, sans recul, le progrès moral accompagnant toujours le progrès des lumières, des connaissances, des arts et des métiers. Il est trop visible, hélas ! que la marche du progrès est inégale, souvent désordonnée, qu'à différentes époques et en différents lieux, l'humanité a subi de cruelles régressions, que beaucoup de biens qu'elle croyait acquis définitivement ont été perdus, retrouvés, reperdus, qu'au sein d'une même société la haute perfection des principes chimiques, physiques, biologiques passés dans le commun enseignement peut coïncider avec l'obscurcissement et la décadence des idées sociales, historiques, politiques, esthétiques, voire avec la disparition quasi-totale des garanties juridiques et des règles morales qui font la sûreté des individus et des familles. Cependant, le couple équivoque « civilisation-progrès fatal » a été, pendant cent années et plus, si bien ancré dans les esprits que des penseurs ont fait figure de hardis pionniers en répétant une idée familière aux Anciens (et à beaucoup d'autres, après eux), à savoir que les civilisations sont précaires. Gobineau, dans l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, s'écrie : « C'est *nous, modernes*, qui savons que toute agglomération d'hommes et le mode de culture intellectuelle qui en résulte doivent périr... » Et Paul Valéry, après lui : « Nous autres, civilisations, nous savons *maintenant* que nous sommes mortelles. »

Dans un vieil article de la *Gazette de France* (1901) repris par lui dans son *Dictionnaire politique* (1932), Charles Maurras, pour atteindre la définition qui nous fuit, propose une méthode d'investigation prudente. Elle consiste à comparer des sociétés qui sont tenues par tous comme très

civilisées et d'autres qui, d'un même commun accord, sont appelées barbares, afin de voir par quoi elles s'opposent essentiellement. Selon lui, le vrai caractère commun à toute civilisation est d'être un capital et un capital transmis, étant entendu que ce capital n'est pas de finances pures, qu'il est matériel et moral à la fois. « L'industrie, au grand sens du mot, c'est-à-dire la transformation de la nature, c'est-à-dire le travail de l'homme, c'est-à-dire sa vie, n'a pas pour résultat unique de changer la face du monde ; elle change l'homme lui-même, elle le perfectionne comme l'œuvre et l'outil perfectionnent l'ouvrier, comme l'ouvrier et l'œuvre perfectionnent l'outil. Le capital dont nous parlons est évidemment le résultat de cette triple métamorphose simultanée. » Les connaissances, les philosophies, les machines, les inventions, le confort, le goût, les tableaux, les palais, les jardins, la moralité, le bien-être se capitalisent comme autre chose. Capitalisation et transmission : voilà deux termes inséparables de l'idée de civilisation. Que l'un ou l'autre vienne à manquer, et la civilisation est compromise, détruite. Il en résulte qu'en dépit des infinies variétés, elle se définit de façon très frappante et très générale comme *l'état social où l'homme trouve toujours incomparablement plus qu'il n'apporte.*

On peut imaginer une société très primitive, qui soit transformée du tout au tout par le génie d'un chercheur qui la dote soudainement du feu, de la rame, du couteau de silex. On peut en imaginer une autre, plus évoluée, une tribu au premier temps de ses migrations, une cité au premier jour de son édifice, où un homme visité par les dieux, doué d'un sens inné des rapports et des lois, fasse si rapidement avancer la science des nombres et des êtres que la vie de chacun en soit illuminée, élevée, adoucie. L'apport de cet homme serait inférieur, sans doute, à ce qu'il a reçu. On pourrait dire néanmoins qu'il y a eu équilibre — ou presque, échange entre égaux — ou presque. Ce presque, à mesure que la civilisation devient plus haute, plus complète, se change en un fossé qui devient un abîme. Cette fois, nous y sommes. « Une disproportion qu'il faut appeller infinie s'est établie entre la propre valeur de chaque individu et l'accumulation des valeurs au milieu desquelles il surgit. Plus une civilisation prospère et se complique, plus ces dernières valeurs s'accroissent et quand même (ce qu'il est difficile de savoir) la valeur de chaque humain nouveau-né augmenterait de génération en génération, le progrès des valeurs sociales environnantes serait encore assez rapide pour étendre sans cesse la différence entre leur énorme total et l'apport individuel quel qu'il soit. »

Autour de l'homme civilisé, tout abonde et tout est bâti pour durer. Il apparaît dans une société où tout est confectionné, préparé, pour le couvrir et pour répondre aux besoins de son corps, de son intelligence et de son âme. Le plus audacieux des savants doit se dire que ses travaux eussent été impossibles, s'il n'avait reçu lui-même de ses prédécesseurs les disciplines, les connaissances, les instruments appropriés à la déli-

catesse des choses. La science chemine d'étape en étape, en nouant les découvertes du jour à celles de la veille, l'œuvre de la génération actuelle aux œuvres des générations défuntes et, si grand que soit le novateur, son apport particulier n'est jamais qu'une parcelle ajoutée à l'énorme héritage, dont il avait l'usufruit. Si généreux soit il, il reste, jusqu'à sa mort, un débiteur insolvable.

⁂

A mesure qu'elle progresse et qu'elle se complique, la civilisation représente un capital de plus en plus énorme et, pour qu'elle maintienne son train, pour qu'elle ne soit pas frappée de décadence, ce capital doit être sans cesse accru. La civilisation du XVIIe siècle fonctionnait, éblouissait, avec un capital (au sens bancaire du mot) infiniment moindre que celui qu'exigent les civilisations d'aujourd'hui avec leur lourd appareil de machines et d'usines. Encore voyons-nous, à la fin du règne de Louis XIV, le capital-argent devenir insuffisant, parce que l'Amérique espagnole n'envoie plus en Europe assez de métaux précieux. Il faut, sous la Régence, recourir au papier-monnaie, créer une fortune fictive, qui s'évanouit tout d'un coup. La crise fut brève et, somme toute, bienfaisante, parce que la spéculation fit office d'un moteur pour relancer l'économie, qui se soutint ensuite par l'accroissement de la population, par un meilleur travail, par des relations commerciales plus intenses, par une monnaie saine et par un très grand nombre d'inventions ou de perfectionnements techniques.

Il en va tout autrement des crises d'inflation qui ont secoué les États à la suite des deux premières grandes guerres du XXe siècle. Avant 1914, les financiers avaient cru que le monde moderne ne supporterait pas un conflit de longue durée, parce que les belligérants ne pourraient suffire longtemps à d'aussi colossales dépenses. L'argent devait manquer bien avant les hommes. Les financiers n'avaient pas fait entrer dans leurs calculs les ressources prodigieuses du crédit, bien que leur métier fût de le distribuer. On imprima des billets aussi vite que les rotatives pouvaient tourner. La confiance publique permit de créer, par milliards et centaines de milliards, une richesse de convention, une richesse d'illusion et de faux-semblant, tandis que d'énormes portions de la richesse réelle se détruisaient et se consommaient tous les jours. La merveilleuse organisation financière, qui était un des fruits de la civilisation, a contribué, peut-être plus qu'aucune autre chose, à ébranler la civilisation elle-même, parce que, derrière le voile d'une chimère, elle a servi à anéantir le capital financier, qui permet de construire les écoles, les usines, les laboratoires, les ponts, les gares, les avions, le capital-argent qui est le support matériel de la civilisation elle-même. Elle n'est pas en l'air, cette civilisation. Elle n'est pas dans les régions idéales. Les poètes eux-mêmes ont besoin d'abri, de nourriture, de papier et d'imprimeur. Si la base s'affaisse, l'édifice entier menace de s'écrouler.

La civilisation, il est vrai, a mis aussi à la dispositon de l'homme

un nombre immense d'esclaves mécaniques, dont la force infiniment supérieure à la sienne propre, permet de réparer très vite les dégâts, à la condition toutefois qu'il aille plus à l'utile qu'au beau, plus au commode qu'au précieux, et qu'il se résigne à ne pas regretter les œuvres exquises, les œuvres rares, les œuvres sublimes qui étaient la parure de la planète, que ses bombes ont réduites en poussière et qui sont irremplaçables.

Encore faut-il, pour que la restauration matérielle et quantitative s'accomplisse, qu'un certain nombre de conditions politiques, sociales, économiques soient remplies. Si l'on veut bien examiner l'état de l'Europe libre en ce moment, on s'apercevra avec quelque honte, que ces conditions sont remplies partout sauf en France. Certes, on ne mettra pas sur le même plan, les éphémères ministères italiens et le durable gouvernement helvétique. Mais, en plus ou en moins, avec plus ou moins de cohérence, avec plus ou moins de garanties contre les imprudences et contre les rechutes, l'Europe occidentale, sauf la France, a retrouvé un style de vie et des assises monétaires, qui lui permettent de travailler avec profit, c'est-à-dire en ajoutant au capital reçu. De toutes ces nations, la France est la seule qui vive depuis 1914, hors le cours intermède Poincaré, avec une monnaie en désagrégation constante. Elle est la seule qui vive, exception faite des années ci-dessus mentionnées, en consommant sans arrêt le capital qui lui a été remis par les siècles précédents.

Pendant un assez long temps, cette destruction n'est pas apparue aux yeux du grand public. La restauration des régions dévastées, après la paix de 1919, la reconstruction des villes détruites, après l'armistice de 1945, l'accroissement de la production, la naissance de nouvelles industries, la multiplication de certains signes extérieurs tenus pour les signes de l'aisance (automobile, tourisme, vacances plus longues) ont même fait croire que les blessures de guerre réparées, la richesse générale s'accroissait. Or, même en 1928, alors que le franc était stabilisé au cinquième de sa valeur-or, alors que la production atteignait un niveau qu'elle n'a dépassé que ces dernières années, à l'appauvrissement dramatique des rentiers et des obligataires, s'ajoutait le lent dépérissement du capital immobilier de la nation. Les maisons étaient mal entretenues, en raison des loyers insuffisants et l'on ne construisait pas assez pour remplacer les maisons usées et malsaines au jour prochain où elles deviendraient inutilisables. Le législateur, en sa folie, s'obstina à nier le mal. Il vota des lois dont le seul effet concevable était de dégoûter l'épargnant des placements en immeubles. Il a suffi d'un très petit accroissement de population pour que la crise apparaisse dans toute son étendue et comme on ne veut pas rompre véritablement avec la politique qui l'a fait naître, les remèdes se révèlent, à l'usage, d'une très faible efficacité.

Il en est ainsi dans tous les domaines. Avec angoisse, les dirigeants du pays répètent depuis des mois que la France consomme trop, qu'elle vit au-dessus de ses moyens, qu'elle s'appauvrit, qu'il lui faut se restreindre, dépenser moins, acheter moins, manger différemment, vendre

davantage au dehors. Ils sont peu compris. Il est vrai aussi que l'État, de beaucoup le plus gros consommateur, est celui qui se refuse le plus obstinément à diminuer son train de vie ; que les intangibles dépenses sociales excèdent largement les facultés du pays, enfin que les nationalisations ont eu pour principal effet de créer un immense secteur industriel qui travaille sans souci de rentabilité. Assurément, les dirigeants des quatre grandes banques, des assurances, des chemins de fer, des charbonnages, de l'électricité, du gaz, des transports aériens et maritimes étatisés ne méconnaissent pas la rentabilité. Mais ce n'est pas pour eux un impératif absolu. Parce qu'ils ne sont pas impérieusement astreints à équilibrer recettes et dépenses, ce n'est pour eux qu'un élément de décision parmi les autres, et sans doute, celui qui a le moins de poids, puisque le secteur public, dans son ensemble, est largement déficitaire et, semble-t-il, l'est de plus en plus.

Le destin du capital est de disparaître à l'usage. Le propre de la richesse est de fondre. Les maisons s'écroulent. Les machines se fatiguent et se démodent. Les clientèles s'en vont. Les réputations s'évanouissent. La terre, elle-même, ne conserve sa fertilité qu'à force de soins, de façons et d'engrais. Un patrimoine, qu'il soit national ou particulier, ne se perpétue qu'à la condition d'être reconstitué au jour le jour, au fur et à mesure qu'il se dégrade. Il ne s'accroît que si l'épargne excède les sommes nécessairement destinées à la réparation des pertes. Dans un pays comme la France où le contraire est devenu une loi quasi-permanente, où l'on a cru devoir ajouter aux ruines de la guerre, le fol gaspillage de la démagogie sociale, la déperdition de substance finit par compromettre une à une toutes les supériorités que la nation s'était assurées au cours des âges, en attendant de menacer son indépendance elle-même. Il est apparu qu'à Suez et en Algérie, la France n'avait pas l'armée de ses besoins. La carte montre qu'elle ne possède que des bouts d'autoroutes, alors que les auto-routes allemandes mesurent plusieurs milliers de kilomètres. Les industriels se plaignent de ne plus pouvoir renouveler leur outillage et les savants de ne pas posséder les laboratoires qui leur permettraient de rivaliser avec les savants étrangers. On ne peut plus entretenir tous les châteaux, mais on ne peut pas davantage construire assez d'écoles. Tout se tient. Si la civilisation française n'a plus dans le monde le même rayonnement qu'autrefois, il n'est pas d'autre raison à ce recul. A mesure que sa base matérielle se dégrade, elle perd en force, en liberté, en ingéniosité, en agrément, en activité scientifique, en puissance d'invention, en prestige et en réussite. Loin de nous l'idée que les Français d'aujourd'hui valent moins que leurs ancêtres, mais l'outil leur fait de plus en plus défaut pour cultiver leurs bonnes qualités. Le capital-civilisation décline avec le capital-argent.

L'exemple de la Russie soviétique confirme ces conclusions. Dans un livre qui n'a pas été assez lu [1], M. Akhminov fait justement remarquer

1. *La Puissance dans l'Ombre.* Plon.

que les pays hautement capitalistes sont immunisés contre le communisme. Il ne s'implante facilement que dans les pays arriérés, peu industrialisés, d'une économie encore élémentaire. C'était le cas de la Russie et c'est celui de la Chine. Aux États-Unis, la grande crise de 1929, avec ses milliers de faillites et ses millions de chômeurs, n'a même pas réussi à faire naître un parti communiste de quelque importance, alors qu'on en trouve un dans des contrées de petite propriété agricole. On peut donc tenir le communisme pour un *capitalisme de remplacement*, qui se substitue un capitalisme insuffisant. « Le communisme, disait Lénine, c'est le gouvernement des Soviets, plus l'électrification. » La grande affaire des chefs moscovites, depuis la fin de la guerre civile, n'est-elle pas l'industrialisation du pays ? Commencée d'abord avec le secours de capitaux et de techniciens étrangers, elle s'est poursuivie, à partir du premier plan quinquennal, aux dépens de la population paysanne, la plus nombreuse, qui a été réduite à un quasi-esclavage et à une extrême misère, qui paie, par ses privations et par un travail rémunéré de façon dérisoire, l'édification des usines et la construction des barrages. Les restrictions qui sont imposées également au reste de la population, tantôt par le moyen d'un rationnement général, tantôt par des emprunts forcés, toujours par des salaires très bas, ont le même but : dégager par la force l'épargne nécessaire à l'industrialisation. Avec les moyens qui lui sont propres — mépris de la personne humaine, abus des contraintes, inquisition policière, propagande, suppression de toute liberté — le communisme se propose de réaliser ce qui dans les pays hautement capitalistes s'accomplit de soi-même et sans abaisser le niveau de vie de la population, au contraire, à savoir la constitution d'un capital, base matérielle de la civilisation. Mais cette civilisation il ne l'édifie pas, parce qu'elle est contraire aux moyens qu'il emploie et qu'il ne peut se dissocier de ces moyens.

***

L'idée de capital, dans la mesure où elle enveloppe l'idée d'accumulation, soulève une inquiétude. La civilisation se définirait-elle comme un « de plus en plus » perpétuel : toujours plus de maisons, de machines et de voitures, toujours plus de garanties contre la fatigue, contre le risque, contre la pauvreté, contre la maladie, des maisons toujours plus hautes, des machines toujours plus puissantes et toujours plus fines, des voitures toujours plus rapides, des automates toujours plus nombreux et toujours plus habiles, des loisirs toujours plus longs, un travail toujours plus léger ? Renan le redoutait. Il se demandait si la science ne finirait pas par rendre la vie si facile que les hommes n'auraient plus rien à faire et perdraient leur activité physique et intellectuelle. Il se demandait si la science n'arriverait pas à se tuer elle-même : « Parfois, dit un personnage des *Dialogues philosophiques*, je vois la terre dans l'avenir, sous forme d'une planète d'idiots se chauffant au soleil dans la sordide oisiveté de l'être qui ne vise qu'à avoir le nécessaire de la vie maté-

rielle. » En somme, Renan appréhendait que la civilisation mourût à force de civilisation.

Cette hypothèse serait raisonnable, si la civilisation n'était que « quantité », voire si elle était « quantité » avant tout. A côté d'une colonne de vingt pieds, on peut toujours en élever une de vingt-cinq. La tour Eiffel mesurant trois cents mètres, l'architecte qui éleva l'Empire State Building à New York eut soin de donner à son immeuble dix ou vingt mètres de plus, afin de rabattre la superbe des Français, qui sont, de leur côté, en train de hausser leur tour. Toute quantité est susceptible d'accroissements nouveaux, tout nombre d'une augmentation indéfinie. La civilisation n'est ni le grandiose, ni l'énorme, ni le colossal, sinon elle serait condamnée à n'être qu'une avidité déçue, une boulimie perpétuellement insatisfaite. C'est pourquoi M. Maurras, élargissant la définition de *capital transmis*, y ajoute les notions nécessaires d'ordre de mesure, de fini. Les choses ne suffisent pas. Il faut l'ordre des choses et cet ordre est si essentiel que des peuples beaucoup moins bien pourvus de biens et de techniques que nous, sont arrivés à l'extrême pointe de la civilisation, tandis que la science nourrit aujourd'hui autant de barbaries que de nations policées.

L'idée d'un point de perfection et de maturité, au-delà duquel s'évanouissent exactitude, satisfaction, bonheur est l'apport irremplaçable de la Grèce, la règle d'or qui domina ce peuple unique, tant qu'il fut fidèle à lui-même. Ce n'est ni le nombre des œuvres, ni le prix des matériaux employés (encore qu'ils aient été les plus précieux), qui ont fait de son art la source de tant de renaissances. C'est la mesure qu'il a mise dans sa vie et dans ses travaux, c'est la qualité souveraine, qui fait que le Parthénon ne peut être ni agrandi, ni diminué, sans cesser d'être le Parthénon, alors qu'on ne voit pas la raison qui empêcherait tel palais en construction à Paris, d'avoir cent fenêtres et trois étages de plus : il n'est que du banal extensible à volonté. Il en va tout de même pour l'imitation de Versailles que le roi Louis II de Bavière a bâtie dans une île du lac de Chiemsee. L'échelle en est réduite, faussée, et cette modification fait que le palais allemand n'a plus rien de l'harmonieuse majesté qui est celle de Versailles. Le visiteur, sans pouvoir définir son sentiment éprouve une gêne. C'est la preuve qu'on ne peut dissocier l'art parfait de Versailles sans briser une concordance qui a été voulue par les maîtres de l'œuvre et qui s'est imposée à tous comme un idéal de beauté suprême.

La génération de 1660, la première génération de notre grand siècle classique, est une génération d'hommes rudes, endurcis à toutes sortes d'incommodités, tempéraments robustes, ardents, sincères, amoureux de la vie, épris de nouveauté et de vérité, difficiles à satisfaire et à discipliner. Que pour définir leur temps, on dise : ordre, mesure, honnêteté, politesse, on ne se trompera pas. Qu'on dise : force, rusticité, grandeur, on aura raison encore et peut-être davantage. Leur civilisation — la vraie civilisation — fut un feu contenu et entretenu à la fois. La sagesse du civilisé « est de mettre d'accord l'ordre avec la nature, sans tarir la nature

et sans accabler l'homme ». Et voilà le grand secret : avoir des passions, pâtir, souffrir et ne pas céder ; connaître les vrais visages de la sagesse et de la folie, du bien et du mal et, de quelque côté que l'âme penche, s'y reconnaître. La vie courtoise, dans les cœurs bien nés, n'altère ni les délices, ni les tourments de la vie naturelle. Modérant les premiers, comme il le faut bien, elle remédie aux seconds. Elle leur offre un visage humain, toutefois vainqueur.

A bien prendre les choses, on peut dire que l'exception sur la planète n'est pas un certain degré de civilisation, mais plutôt une certaine sauvagerie. L'homme est destructeur, mais il est aussi conservateur et accumulateur. Aux Indes, en terre d'Islam, voire dans la brousse africaine, il existe un capital matériel et moral qu'on se transmet, des richesses, des connaissances, des doctrines, des règles, des outils, qu'on se passe d'âge en âge. Mais comme la civilisation, la civilisation en soi, est aussi un certain rapport entre l'homme et la société, elle ne se superpose pas nécessairement aux civilisations fragmentaires et diversifiées que l'histoire nous présente. On peut même avancer qu'elle ne s'y superpose que très rarement. Passé et présent nous offrent surtout des éléments de civilisation, éléments mal agencés, souvent insuffisants, d'une exubérance matérielle, parfois excessive, auxquels manque l'arrangement humain, la composition, la qualité qui les enivreraient, les sublimeraient, les rendraient exemplaires.

Le cas le plus curieux est celui d'un certain nombre de civilisations qui, pendant longtemps se sont développées et perfectionnées, puis, à un certain moment de leur histoire, ont été brusquement arrêtées dans leur évolution, sans qu'on puisse attribuer cet arrêt à des causes bien définies. Elles ont produit des artisans d'une extrême habileté et d'un goût infaillible, des philosophes, des esprits religieux, des hommes vertueux, des hommes d'État, des hommes de guerre, des écrivains subtils, des peintres, des sculpteurs, des savants. Elle ont légué à la postérité des livres, des temples, des inventions. A certaines heures, on a pu croire qu'elles étaient pour toujours en avance sur les autres peuples. La suite les montre quasiment immobiles, ne cherchant plus, ne trouvant plus, incapables de sentir leurs manques et leurs faiblesses, incapables de s'élever au-dessus d'un certain état de mœurs et de connaissances. Telles sont la plupart des civilisations asiatiques, brusquement figées, voyant tout d'un coup se tarir en elles l'esprit de recherche et l'esprit créateur, comme si le principe de vie leur manquait.

Situé à un degré très inférieur, l'Islam est frappé bien plus vite de la même incapacité paralysante. Tout d'abord il s'assimile la tradition hébraïque, il fait sienne la science grecque et il y ajoute quelque chose, il se crée un art avec les formes qu'il trouve en Perse, en Égypte, à Byzance, en Syrie, dans l'Afrique romaine et qu'il assemble de façon originale. Et puis, c'est fini. Le voilà paralysé par sa tradition tyrannique. Il conquiert encore. Mais surtout, il détruit, il ravage, il apporte la stérilité et la misère, il réduit des populations en esclavage, il abat des

forêts, il incendie des bibliothèques, il fait disparaître des villes et des cultures. Il ne crée rien, c'est tout au plus s'il se fait colporteur. Les jours succèdent aux jours. Aucune étincelle ne jaillit de lui.

***

Le XXe siècle a vu s'accomplir un immense changement. Les peuples les plus civilisés, les plus anciennement et les plus profondément civilisés ont mis à la disposition des plus arriérés la totalité des sciences qu'ils ont constituées par un travail millénaire, la totalité du matériel technique qu'ils ont lentement créé et perfectionné, à force d'ingéniosité, de travail et de dépenses, enfin le vocabulaire et les doctrines qu'ils ont élaborés à leur propre usage et qui leur reviennent en ennemis.

Par la volonté ou par l'inconscience de l'Occident, le sorcier sauvage, jeteur de sorts et distributeur de talismans est passé d'un seul coup et sans le moindre effort du grigri à la pénicilline. Le fils d'anthropophage, qui n'a rien inventé, conduit un tracteur ou tire à la mitrailleuse. L'agitateur ambitieux qui rêvait, dans sa jeunesse, aux pyramides de crânes humains élevées par Samory, débite aujourd'hui les lieux communs dont les politiciens nous fatiguent depuis un siècle. Il les sait par cœur. S'il a d'autres instincts, d'autres rêves, d'autres ambitions, il n'a pas d'autres notions acquises. Il parle comme l'abbé Reynal, Gambetta et Jean Jaurès. Il voyage en avion, s'habille comme M. Eden et il écrit dans les journaux des articles semblables à des milliers d'articles parus depuis qu'il y a des journaux et des républiques.

Cette uniformité de surface engendre une équivoque terrible et grosse de tempêtes. Elle fait croire à une unité de civilisation, à une égalité de mérites et d'œuvres qui n'existe pas dans les faits. Nul ne refuse aux peuples qui étaient le plus en retard sur l'Europe le privilège d'avoir, au cours de leur vie, donné naissance à des hommes justes, pacifiques, braves, hospitaliers. Nul ne soutient qu'ils doivent être traités avec mépris ou avec brutalité. Nul ne leur refuse le respect dû à l'être humain. Nul ne s'oppose à ce qu'ils soient instruits ou doués de meilleures institutions, s'ils le désirent. Mais on ne peut changer l'histoire. Ces peuples n'ont rien donné à l'humanité et il faut bien que quelque chose en eux les en ait empêchés. Ils n'ont produit ni Euclide, ni Aristote, ni Galilée, ni Lavoisier, ni Pasteur, ni Kelvin, ni Bohr, ni Einstein, ni Fermi. Leurs guerres n'ont été chantées par aucun Homère. Ils reçoivent tout en échange de rien. Si leurs prétentions sont infinies, leur actif est nul.

Les théories mêmes dont ils font drapeau ne leur appartiennent pas. Bonnes ou mauvaises, elles sont empruntées. Nous n'éprouvons personnellement aucune admiration pour les philosophies politiques et sociales qui ont dominé le XIXe siècle. Du moins ces philosophies étaient-elles issues de courants de pensée propres aux peuples qui les ont professées. Ils vivent d'eux-mêmes et s'ils se blessent, c'est encore avec des armes qu'ils ont forgées.

Il y a une grande différence entre l'imitation et l'invention, entre l'imitation et l'assimilation. Dans toute réunion internationale, on entend des discours où reviennent sans cesse les mots de liberté, d'égalité, de démocratie. On proclame le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. On réclame des élections. Qui crie le plus fort ? Des potentats esclavagistes, marchands de chair humaine, associés à des capitalistes sans scrupules embusqués derrière les grands principes. Un tyranneau qui, sous prétexte de désigner une assemblée, fait voter une masse illettrée pour les candidats qu'il a désignés. Des hommes chargés de crimes qui font régner sur deux cents millions de sujets la plus sanglante des dictatures et qui ont mis sous le joug cent millions d'étrangers libres. Personne ne semble s'en étonner. Cependant l'imitation n'indique pas une rupture sincère avec les dispositions héréditaires. On n'est vraiment entré dans le sein d'une civilisation que si on la *vit* et si l'on est en état d'y progresser soi-même, par soi-même, sans guide, d'un mouvement aussi propre, aussi franc, aussi naturel, qu'on le voit dans les États anciennement civilisés, où les philosophies engendrent d'autres philosophies, les connaissances d'autres connaissances, les écoles artistiques d'autres écoles artistiques.

Il n'en est pas moins vrai que, du consentement universel, l'Organisation des nations unies est devenue l'instrument d'agression des peuples arriérés et des civilisations élémentaires, contre les nations à qui le monde doit le meilleur de ce qu'il possède. La charte, il est vrai, n'établissait pas entre tous les membres une parfaite égalité. Elle ne faisait pas de distinction entre les dictatures et les régimes de liberté. Elle feignait de croire que le régime soviétique est un régime comme les autres, que l'Ukraine est un pays indépendant de la Russie, que les gouvernements communistes de Pologne, de Hongrie, de Roumanie, de Tchécoslovaquie, de Bulgarie, d'Albanie et de Yougoslavie sont les gouvernements voulus par les peuples polonais, hongrois, roumain, tchécoslovaque, bulgare, albanais et yougoslave. Elle ne demandait pas aux États membres d'administrer la preuve qu'ils respectaient effectivement les libertés dont elle assume théoriquement la défense. Elle faisait semblant de le croire et cette cascade de mensonges viciait l'institution dès le berceau. Du moins faisait-elle une distinction entre les peuples chargés de responsabilités et les autres. A ceux qui sont appelés à toujours payer, pâtir et fournir la chair à canon, elle reconnaissait un droit de veto. Enfin, elle se donnait pour but d'apaiser les conflits, non de les envenimer. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les dernières garanties concédées aux peuples de l'Europe occidentale et aux Dominions britanniques ont disparu. La voix de Bourguiba compte au tripot de l'O.N.U. autant que la voix de la France ou que la voix de l'Italie. Le groupe afro-asiatique, avec ses vingt et un participants (Irak, Java, Liberia, etc.), compte plus que l'Europe libre. Allié au groupe soviétique et aux États-Unis auxquels le lient de puissants intérêts (pétrole, caoutchouc, etc.), il domine l'assemblée. Aussi qu'y voit-on ? Le faible abandonné à l'oppression du fort, le crime absous, le criminel courtisé, la barbarie tenue en haute estime,

les meilleurs mis en accusation, l'hypocrisie et la force sauvage élevées à la hauteur d'une religion. La postérité, sans doute, sera surprise de voir les nations honnêtes se présenter en victimes respectueuses devant cette cour méprisable, où l'on voit les bandits juger leurs victimes. De ce spectacle, elle devra conclure que jamais machine plus puissante n'a été dressée contre la civilisation, mais elle mesurera aussi de quelle perversion intellectuelle, de quelle maladie de la volonté sont atteints les civilisés qui la subissent.

⁂

Les États-Unis ont créé un mode de vie, une organisation et ils ont accumulé, par leur travail et par les bienfaits de la géographie, tant de richesses qu'aucun peuple n'en posséda de semblables. Par le génie de leurs savants et par le génie de ceux qu'ils ont attirés, ils ont donné aux sciences appliquées un admirable développement. Ils s'emploient à faire oublier les massacres d'Indiens et leur passé esclavagiste par une philanthropie sincère. Ils ont de grands écrivains, de grands ingénieurs, de grands musées, des universités nombreuses et prospères. Ce sont là des éléments de civilisation dignes d'un grand respect. C'est même une civilisation complète et originale. Ce n'est pas la Civilisation. L'énorme, le matériel, la publicité grégaire, l'enfantillage cuisiné à usage des masses y tiennent trop de place. Les chefs de cette grande nation, si capable de générosité lorsqu'elle est bien conduite, ne feraient pas un tel étalage de principes moraux et religieux, s'ils sentaient que ces principes sont sincèrement et généralement vécus autour d'eux. Il est évident que pour le peuple américain la justice divine et l'intérêt américain concordent miraculeusement en toute circonstance et pour toujours. Assurément, c'est là un travers partagé de temps à autre par d'autres nations. Mais chez aucune, la conviction n'est aussi solidement assise, aussi unanimement professée, aussi fortement agissante. C'est par cela que la civilisation américaine, entachée de pharisaïsme, n'est pas devenue plus que ce qu'elle est.

La Civilisation distingue le spirituel et le temporel. Cette distinction est le premier pas hors de la barbarie, la garante de la première des libertés, celle de l'esprit. Deux sociétés la nient et font de cette négation la base même de leur existence : la société communiste et la société islamique. La première est un matérialisme, où toutes les associations naturelles sont subordonnées au parti, où l'on appelle vérité ce qui est, à un moment donné, la volonté du parti et mensonge ce qui le gêne, où tout ce que fait le parti est juste, bon, indiscutable et ce qui le contrarie, crime et abjection, où il est moral de condamner des innocents pour des trahisons qu'ils n'ont pas commises et qu'ils avouent, pour des fautes qu'ils n'ont pas faites, mais que les voix officielles trouvent commode d'inventer et dont ils s'accusent, où l'on est séditieux pour avoir pensé le temps d'un éclair, certaine chose qui n'a pas été dictée par le comité suprême, où l'on est promis à la déportation, lorsqu'on se sent

un homme doué d'un cœur, d'une volonté, d'un esprit, d'une âme et non une machine à produire chaque jour un travail représentant x kilogrammes-mètres et consommant y calories.

L'Islam, c'est le Coran et le Coran est un livre quasiment tombé du ciel, qu'on apprend par cœur, qu'on vénère, qu'on explique, qu'on paraphrase, mais dont personne n'aurait l'audace impie d'écrire l'histoire. Il entremêle le divin et le terrestre, les devoirs envers Dieu, la législation civile, le droit pénal, le droit fiscal, les principes de politique, les règles souveraines de la vie communautaire et de la vie privée. Il enferme le fidèle dans une prison de prescriptions minutieuses, impérieuses, dans une forteresse de fanatisme et d'obscurantisme, dont il n'est possible de s'évader qu'en quittant l'Islam en même temps. Le Prophète a divisé le monde en deux parties : la maison de l'Islam et la maison de la guerre, qui est le pays des infidèles. « Achevez mon œuvre, a-t-il dit, étendez partout la maison de l'Islam. La maison de la guerre est à Dieu : Dieu vous la donne. Combattez les infidèles jusqu'à leur extermination... Lorsque vous rencontrerez des infidèles, tuez-les et faites-en un grand carnage, tuez-les partout où vous les trouverez... » Mais il est permis au mahométan de poser temporairement les armes, lorsqu'il apparaît clairement que le chrétien est le plus fort et le plus décidé. Les commentateurs arabes qui ont, avec des détails infinis, rédigé des codes guerriers, le répètent unanimement. De toutes façons, si une société islamique peut vivre en paix mêlée à une société européenne, dont elle reconnaît la force et la volonté supérieure, il ne peut y avoir entre elles ni fusion, ni communauté. L'Islam est un monde clos. Le mahométan est enfermé dans une religion sommaire qui absorbe tout et qui ne permet aucun rapprochement autre que fondé sur un rapport de puissances.

Lorsque Mustapha Kemal eut introduit en Turquie les notions explosives d'État laïc, d'État territorial, de patrie établie sur un sol à elle, sur un sol national, les conséquences apparurent très vite : les mosquées se vidèrent. Au rebours, le colonel Nasser a inscrit à l'article un de la constitution égyptienne : « Le peuple égyptien fait partie de la nation arabe. » Contre-vérité notoire : ses fellahs, descendants des fellahs de Cléopâtre ne sont pas des Arabes et lui-même n'est pas Arabe, mais il a voulu faire reposer son État sur la solidarité islamique pour en profiter à l'occasion, solidarité religieuse, raciale (sans la race) et même solidarité linguistique, puisque le Coran est écrit en arabe et qu'il est défendu de le traduire en une autre langue. Dans une société islamique, le profane est une notion qui n'existe pas. Il est vain de chercher la façon d'y mettre la religion à sa place, car sa place est partout et comme il n'existe pas de classe sacerdotale, tout musulman peut se croire inspiré : système fermé, homogène, parfait, sans coupure, sans cloisonnement, sans ouverture. On ne peut toucher à quoi que ce soit sans offenser le tout. Au communiste et au mahométan, il est impossible de dire : « Enrichissons-nous de nos différences. » Tant que l'Islam est l'Islam et le communisme le communisme, la phrase n'a aucun sens. A ceux de l'au-

tre « maison » il n'est permis que d'être les plus forts, les plus vigilants, les plus décidés, pour que la paix règne et qu'une justice soit possible.

Les succès industriels, militaires, politiques, que peuvent obtenir les deux totalitarismes ne changent rien à leur nature. C'est un autre problème : une autorité obéie, qui sait où elle va, l'emportera toujours sur des volontés molles, incarnées dans des chefs débiles, aux pensées confuses.

***

La civilisation n'est pas une conquête assurée. C'est une victoire de tous les jours contre les barbaries possibles, contre les anarchies probables. L'histoire est remplie d'empires coulés à pic, de mondes descendus au fond inexplorable des siècles. Elle est pleine aussi de nations raffinées et douces s'abandonnant tout d'un coup aux convulsions de la haine et de la rage, de peuples polis se jetant avec frénésie dans des révolutions sanglantes, pour le plaisir horrible de piétiner les principes élémentaires de l'humanité.

Les grandes civilisations, en effet, se sont toujours soutenues sans presque jamais recourir à la force. Elles durent par la puissance des coutumes, des convenances, des rites et des formes. Elles sont le règne des fictions, comme la barbarie est le règne du fait. Tout s'y ordonne par la puissance des images, des symboles et des signes. Louis XIV ne gouvernait pas la France, parce qu'il avait une armée nombreuse, une police aux mille yeux, une administration docile et partout présente, des services de propagande obsédants. En temps de paix, son armée ne dépassait pas dix mille hommes. Les juges étaient propriétaires de leurs charges, comme un notaire de son étude et la plupart de ceux que nous nommons fonctionnaires étaient des « officiers » aussi indépendants du pouvoir. Le roi était obéi parce qu'il était le roi, parce que le mot de roi renfermait une telle certitude de bienfaisance, de grandeur et de sainteté qu'il était devenu physiquement impossible de s'insurger contre lui. Le monde enchanté de l'ordre, où tout roule sur des promesses obéies, des paroles tenues, des conventions observées, finit par paraître aussi naturel et aussi spontané que le monde physique. L'origine alors en est oubliée. On ne sait plus comment s'est établie la trame des prescriptions et des relations. Il semble que les choses agréables dureront éternellement. Les instincts de conservation s'affaiblissent. La liberté s'use par l'abus de la liberté. Les facilités de la civilisation se retournent contre la civilisation. On veut le bien sans les conditions du bien. On se moque de tout ce qui n'est pas justifiable en raison. Les fictions tutélaires sont tournées en ridicule. Alors, elles perdent leur puissance et la civilisation n'étant plus soutenue par elles n'est plus qu'une mince pellicule de bonnes manières au-dessus d'un abîme de barbarie.

Il faut relire, à ce propos, les très belles et très profondes réflexions que Paul Valéry a mises un jour en préface à une édition des *Lettres per-*

sanes. C'est lui qui a dit le premier que le monde social tenait « par magie » et il a décrit avec gourmandise ce XVIIIe siècle français si civilisé et si proche du désastre : « L'Europe était alors le meilleur des mondes possibles ; l'autorité, les facilités s'y composaient ; la vérité gardait quelque mesure ; la matière et l'énergie ne gouvernaient pas directement ; elles ne régnaient pas encore. La science était déjà assez belle et les arts très délicats ; il restait de la religion. Les Tartuffes, les stupides Orgons, les sinistres « Messieurs », les Alcestes absurdes étaient heureusement enterrés, les Émile, les René, les ignobles Rolla étaient encore à naître. On avait des manières même dans la rue... Le fisc exigeait avec grâce... Les peuples tenaient à l'aise dans le monde dont la carte n'était pas sans vides immenses... Ni même les journées n'étaient point pleines et pressées, mais lentes et libres ; les horaires ne hachaient point les pensées et ne faisaient point des individus des esclaves du temps moyen et les uns des autres. » Dix-sept ans après cet âge d'extrême raffinement, dix-sept ans après la mort de Louis XV, ce sont les massacres de septembre et bientôt la Terreur, la guillotine, les « fournées », les noyades de Nantes, les mitraillades de Lyon, de Savenay, de Toulon...

On peut dire, il est vrai, que la révolution a été accomplie par une très petite minorité de « militants », devenus très vite des révolutionnaires professionnels et salariés. La Convention fut élue par sept cent mille électeurs, sept millions trois cent mille s'abstenant de gré ou de force. A Paris qui avait un demi-million d'habitants, le personnel des émeutes et des journées ne dépassa pas six mille personnes. Cela est certain. Mais les spectacles hideux ont, pendant quelques années, attiré des foules de curieux : ceux-là même qui s'attendrissaient à la naissance d'un dauphin. Les pillages, les dénonciations, les visites domiciliaires, la peur, l'habitude de tout craindre, la familiarité avec la mort, la vue du sang ont recréé soudainement une barbarie qui transformait les êtres. Lors de l'exécution de Louis XVI, plusieurs centaines de personnes se ruent sur l'échafaud pour tremper leurs doigts dans le sang. A Rochefort, un citoyen s'offre à être bourreau-amateur. A sa première exécution, il y a bal autour de la guillotine. Sur sa bonne réputation, on l'appelle à Brest. Un jour, où la fournée est copieuse, il imagine de ranger autour de l'estrade, au fur et à mesure des exécutions, les têtes des guillotinés pour qu'elles soient bien vues des malheureux qui attendent leur tour. A Rennes, ce sont des enfants qui fusillent dans le cimetière les paysans ramassés par les colonnes mobiles. A Arras, le représentant Lebon et sa femmes assistent aux exécutions du balcon de la comédie. Après un après-midi très chargé, le bourreau, pour corser le spectacle et amuser les badauds, s'amuse à grouper les cadavres nus dans les positions les plus obscènes... A quoi bon continuer ? Il faudra vingt-trois ans de guerres ininterrompues pour canaliser d'abord, pour élever au sacrifice et pour fatiguer enfin cette étonnante barbarie, retour à l'âge du « fait ».

Qu'on l'appelle régénération, remontée aux sources, appel dyonisiaque,

la tentation de la barbarie est constante. Ne nous suffit-il pas d'ouvrir un des quelconques volumes qui se trouvent à l'éventaire d'un libraire, pour y découvrir, une fois sur deux, l'éloge du desaxé, du primitif, de l'élémentaire, de l'incohérent, de l'infantilisme, comme si le civilisé qui l'a écrit regrettait sa condition supérieure. Mode ? Snobisme ? Sans doute. Mais cette mode, justement, exprime un état d'esprit et si, depuis cinquante ans, les rafales de sauvagerie n'ont pas manqué à l'Europe, elles ont laissé derrière elles autant d'attrait que d'horreur, autant de tentation que de réprobation.

***

En 1870, à la nouvelle des premières défaites, Michelet était parti pour la Suisse. C'est à Lausanne qu'il apprit la capitulation de l'empereur, le départ de l'impératrice et la Commune. Comme à toute la France, elle lui fait horreur. Quand il rentre en France, il est un autre homme. Il refuse de mettre son nom au bas du moindre manifeste. Il refuse sa collaboration aux journaux républicains. Il refuse de voir à Paris la trace des combats et des ruines. Il ramasse ses notes et va s'isoler sur la côte provençale, où il écrit son *Dix-neuvième siècle*. « Né sous la Terreur de Babeuf, je vois avant de mourir celle de l'Internationale... » Le *Dix-neuvième siècle* est limité aux origines : la réaction thermidorienne, le Directoire, l'Empire. Mais ses fidèles attendaient de lui autre chose, des conseils, des vues sur l'histoire... Il ne pouvait se dérober. Après quelques consolations de pure forme, ce sont vingt pages sombres où ne filtre aucune lumière. Le siècle regarde vers la fatalité. Nos pères, lestes marcheurs, pouvaient quelquefois passer dans la boue, mais n'en montaient pas moins en s'accrochant à tout. Aujourd'hui, on regarde « toujours sombrement vers le bas, vers les endroits obscurs, la matière... »

Les optimistes déçus n'ont point de mesure dans leur déception. Michelet était de ceux-là. Talleyrand qui avait vu des cataclysmes d'une autre importance disait avec plus de mesure : « Les choses ne vont jamais aussi bien qu'on l'espère, ni aussi mal qu'on le craint. » L'homme, après tout, est maître de sa destinée et il y a dans l'histoire une immense plasticité. Si la civilisation doit être défendue, pourquoi ne trouverait-t-elle pas des défenseurs vigilants et courageux ? Pourquoi s'abandonnerait-elle aux défaitismes qui la sollicitent infatigablement ? Pourquoi mettrait-elle toujours son honneur à composer et à reculer ? Assaillie par des barbaries scientifiques ou primitives, elle porte en elle-même tout ce qu'il faut pour les vaincre et pour durer.

PIERRE GAXOTTE,
de l'Académie française.

LETTRES DE VOYAGE ET DE SÉJOUR

du Père TEILHARD DE CHARDIN

Il est inutile, je crois, d'insister aujourd'hui sur l'importance des ouvrages et de la philosophie du Père Teilhard de Chardin. Dans cette revue, en février 1956, M. Albert Vandel, faisant porter plus particulièrement son analyse sur le Phénomène Humain, *résumait heureusement la pensée profonde du Père Teilhard :* « C'est de toute évidence un double mouvement dialectique qui nous fait apparaître l'homme comme un aboutissement de l'évolution biologique, mais qui, par une sorte de cheminement inverse, permet, en partant de la connaissance de l'homme, de pénétrer « par le dedans » la vraie nature de la matière et de la vie. »

Comme Huxley, Teilhard voyait en l'homme un être unique dans l'histoire de la vie, en qui l'évolution prend conscience d'elle-même — et sa méthode a toujours été d'utiliser le passé comme un tremplin pour s'élancer vers l'avenir — choix particulièrement frappant de la part d'un paléontologue.

Les lettres qu'on va lire font suite à celles qui ont été recueillies en volume sous le titre de Lettres de voyage [1]. *Écrites de* 1923 *à* 1939, *par le Père Teilhard de Chardin, elles dessinaient, pour cette période qu'il appelait lui-même « l'aventure asiatique », ce que fut alors la carrière de l'explorateur et du savant, l'itinéraire spirituel du penseur et du mystique. Celles-ci ont les mêmes destinataires : son propre frère, M. l'Abbé Breuil, le grand préhistorien, le comte Bégouën et moi-même — des intimes par la parenté ou l'amitié. On y trouvera retracés, pour les dernières années de son existence et dans un autre cadre : l'Afrique et l'Amérique, cette fois, les pas et les pensées du savant qui ne cessera d'être jusqu'à sa fin et*

1. Pierre Teilhard de Chardin, *Lettres de voyage*, 1956 (Grasset).

— Ci-dessus, portrait du Père Teilhard de Chardin. (Cliché Yvonne Chevalier.)

l'Amérique, cette fois, les pas et les pensées du savant qui ne cessera d'être jusqu'à sa fin et toujours plus avant, à travers tant de domaines : paléontologie, anthropologie, philosophie et religion, l'explorateur de l'Humain.

Bloqué en Chine par la guerre durant sept ans, Pierre Teilhard ne put revenir en France qu'au mois de mai 1946. Il reprend pied dans la vie intellectuelle dont il n'avait jamais été complètement coupé, car il avait eu toujours soin de se tenir au courant des mouvements d'idées qui se produisaient en France et à l'étranger depuis son éloignement. Par ses retours périodiques à Paris, ses voyages en divers pays, sa correspondance, il vivait et sentait, comme on l'a dit, passionnément avec son temps.

Quand il revient s'installer à Paris parmi les siens, les Jésuites des « Études », au 15 de la rue Monsieur, il est déjà loin d'être un inconnu dans les milieux religieux et savants et même parmi le grand public. Il est l'homme du Sinanthrope [1], *le paléontologue dont les travaux et les découvertes ont contribué à donner une impulsion décisive à l'étude des origines humaines. Il s'est révélé en même temps, à l'étonnement de beaucoup, un penseur religieux profond et hardi, et un mystique dont certains écrits circulent en de modestes cahiers ronéotypés et que se disputent d'avides lecteurs. Pierre Teilhard ne demeurera à Paris que peu d'années : de 1946 à 1951, mais ce sont des années capitales dans la vie de son puissant esprit et la production de son œuvre. D'une part, il reprend les thèmes de son ouvrage majeur, le* Phénomène Humain, *synthèse scientifique et philosophique qui est, pour ainsi dire, la somme de toute une vie de recherche et de réflexion. Il va lui fournir des précisions, des prolongements en plusieurs autres écrits. D'autre part, pour répondre à des demandes de plus en plus pressantes d'esprits qui se tournent vers lui, il fait des conférences devant des auditoires restreints et spécialisés, publie des articles en diverses revues, donne des communications à des sociétés savantes, participe à des congrès, entretient une correspondance très active, non seulement avec des savants du monde entier mais avec toute une élite intellectuelle française et étrangère.*

Cette période est aussi un temps de difficultés et d'épreuves. Une grave crise cardiaque, en 1947, a mis sa vie en danger. Il se voit, de ce fait, obligé de restreindre son activité. D'autre part, il poursuit ses requêtes auprès de ses supérieurs pour qu'on l'autorise à publier. Il rencontre les résistances inquiètes que provoque l'évolutionnisme — pourtant nettement spiritualiste — de son œuvre.

En 1950, son élection à l'Académie des sciences vient couronner sa carrière de savant. Sa réputation et son influence grandissent dans tous les milieux, en France et à l'étranger. Paradoxalement, cet écrivain inédit (sauf pour ses communications aux sociétés savantes [2] *et qui n'a jamais*

1. L'homme fossile de la Chine, découvert près de Pékin en 1929.

2. Et des articles parus en diverses revues, notamment : *Etudes, Revue des questions scientifiques, Annales de Paléontologie* et recueillis en volumes dans *L'Apparition de l'Homme* (1956) et *La Vision du Passé* (1957, le Seuil).

parlé en public (sauf en des auditoires fermés ou pour des conférences à la Sorbonne sur des sujets de science pure) est devenu un des personnages les plus connus, les plus recherchés et discutés de Paris — sans, d'ailleurs, qu'il se soucie le moins du monde de cette notoriété, ni qu'il veuille se départir de sa réserve souriante et d'une patience silencieuse à l'égard de ses contradicteurs, d'où qu'ils viennent.

En 1951, *Pierre Teilhard décide d'accomplir un voyage au Transvaal, mission scientifique financée par un institut américain de recherches anthropologiques* [1]. *Il doit, au retour, passer par New York pour y rendre compte de sa mission.*

Les autorités supérieures de son Ordre croient devoir lui « conseiller » d'y demeurer provisoirement et de se consacrer spécialement à ses travaux scientifiques. La Fondation Wenner Gren s'empressera de s'assurer la collaboration du savant français. Le Père Teilhard va se faire, là-bas, une place de premier plan, étendre encore ses relations et son influence bien au-delà du domaine de la science pure. New York est, comme le fut Pékin entre les deux guerres, et plus largement encore, un carrefour mondial, particulièrement dans le domaine des sciences. Ses relations internationales vont s'y amplifier. Il rencontre tous les passants de marque, à la Wenner Gren Foundation, au Muséum, au Consulat de France, à l'O.N.U. ainsi que dans les cercles de la société new yorkaise. En 1953, *il accomplit une nouvelle mission scientifique en Afrique du Sud. Pendant deux autres étés, il visite l'ouest et le nord des États-Unis, de la Californie à l'Orégon.*

Cependant son activité incessante, les secousses physiques et morales des dernières années ont éprouvé sa robuste constitution et exercent leurs ravages sur un organisme épuisé. Il accuse le coup si sobrement dans ses lettres qu'il faut lire entre les lignes pour deviner ce qu'il veut atténuer. Mais, lorsqu'il s'étonne de ce scandale apparent, la souffrance morale, « toute cette masse de conscience jetée à vif sur les épines ». on sent qu'il parle d'expérience et que l'homme à qui l'on a reproché un optimisme excessif dans sa philosophie de la vie n'a pas seulement frôlé le problème du mal, qui, d'ailleurs, ne se résout pas mais se surpasse. Il « surpassait », avec l'élégance innée d'un homme bien élevé qui eût trouvé de mauvais goût la plainte, avec la simplicité du chrétien et du religieux qui donne, en finissant, à son Église, un témoignage silencieux qui n'est pas le moins beau.

D'ailleurs, Pierre Teilhard refusa toujours de s'appesantir sur ses propres tribulations. Suivant l'un de ses mots-clés, il regardait toujours en avant. *Or, ce qu'il voit maintenant qui l'attend, c'est la mort, et « dans pas bien longtemps », comme il l'écrit à un ami.*

Et comme « c'est la mort qui scelle la vie », sa préoccupation est de « finir bien ». C'est, désormais, sa prière essentielle : achever l'œuvre de sa vie, proférer les paroles qu'il lui reste à dire et donner l'exemple d'un

1. La Wenner Gren Foundation.

vrai désintéressement pour tout ce qui n'est pas essentiel — y compris lui-même.

« Je ne peux plus me regarder moi-même », répondait-il à une amie qui lui parlait de ses récentes épreuves et de leur retentissement dans son âme. Il « surpassait », par une attention mieux dirigée, vers l'universel et le divin.

C'est pourquoi il lui fut donné de bien finir. Il venait d'achever le dernier de ses écrits et c'était le vrai couronnement de son œuvre. Il l'avait consacré au Christ par qui, dans sa pensée, s'achève et se consomme toute vie, lorsque la mort le prit, comme il l'avait souhaité, *le jour de la Résurrection : Pâques,* 10 *avril* 1955 [1].

CLAUDE ARAGONNÈS
(Mlle Teilhard-Chambon)

A l'automne de 1948, *le père Teilhard part pour Rome, que le grand voyageur n'a jamais visité. Son but est d'avoir avec le Supérieur général de son Ordre un entretien sur deux questions pressantes : obtenir l'autorisation de poser sa candidature à une chaire du Collège de France, pour laquelle il a été pressenti, et celle de publier son ouvrage le* Phénomène Humain, *en instance pour revision, depuis* 1940.

Borgo San Spirito, Rome, 19 octobre 1948.

Il écrit à son frère :

Me trouvant présumablement à la moitié de mon séjour en ces lieux, il est temps que je t'envoie quelques impressions et nouvelles. Voyage très simple, mais je n'ai guère vu que la descente du Simplon sur le lac Majeur (impressionnante) et la plaine du Pô (insolemment féconde, mais monotone). La nuit nous a repris avant la Toscane. On m'attendait à la gare, heureusement. Et, depuis lors, je m'étonne de mener une vie romaine, tout en surface et très en surface seulement. La Ville ne m'a donné aucun choc. Depuis trop longtemps je vis dans un autre monde. Mais j'en ai immédiatement aimé la lumière et le climat, et (vieilles impressions d'Aix ou de l'Égypte [2] peut-être ?) je me sens curieusement à l'aise parmi les pins parasols et les cyprès, dans ce milieu méditerranéen. Rien visité encore en fait de musées (je me sais capable de n'en voir aucun) ; par contre, chaque soir, avant le coucher du soleil, je vais flâner au Pincio ou sur le Janicule (juste à côté d'ici d'où l'on voit toute la ville aux innombrables églises présenter des façades dorées aux derniers rayons).

Deux choses seulement m'ont impressionné : Saint-Pierre et le Gesu (malgré la débauche des marbres et des moulures), parce qu'on y sent, ici et là, à des degrés divers, bien entendu, la sécurité (ne disons pas la

1. « J'aimerais mourir le jour de la Résurrection », avait-il dit à son cousin Jean de Lagarde, consul général à New York. (Lettre de M. de Lagarde à son frère, Joseph Teilhard de Chardin, le 22 avril 1955.)

2. A Aix-en-Provence, le Père Teilhard avait fait son noviciat ; en Egypte, à Ismaïlia, où les Jésuites avaient un collège, il avait été envoyé comme professeur de physique (1905-1908).

« fixité ») d'une foi inconfusible. Il passe incontestablement par Rome, en ce moment de l'histoire, un des pôles — le pôle ascensionnel principal — de ce que j'appelle dans mon jargon l' « hominisation »... Voilà, je pense, la « principale expérience » que je rapporterai de mon séjour ici — et à elle seule elle vaudrait le voyage.

Mes affaires, elles, vont lentement, encore que je ne puisse présager de rien — sur aucun point (livre, Collège de France, etc.). Accueil très sympathique...

En dehors de l'État-major [1], pas vu encore de personnes influentes. Le Saint-Père est encore à la campagne, et les fenêtres du Vatican sont fermées.

Je ne t'ai pas dit que la maison, très moderne, où je suis touche la place Saint-Pierre ; de la terrasse, ou d'un jardin couvrant les pentes presque droites de la colline à laquelle nous sommes adossés, vue magnifique sur la Basilique, et sur tout Rome, quasi à nos pieds.

Retrouvé ici mon jeune ami le baron Alberto Blanc, un des meilleurs et des plus fortunés préhistoriens d'Italie. Il m'emmènera peut-être en auto, à trois heures d'ici, au promontoire de Circe, où, en 1938, il a trouvé son fameux crâne de Néanderthal, gisant parmi des restes d'hippopotames et de hyènes sur le sol même d'une grotte réouverte accidentellement par les travaux de Mussolini.

Rome, le 28 octobre 1948, Borgo San Spirito.

P. Teilhard explique à M. l'Abbé Breuil comment il se fait qu'il lui écrive de la Maison Généralice de son Ordre (à cent mètres de la place Saint-Pierre), « où je suis encore pour une dizaine de jours, après être arrivé le 5 de ce mois ».

Histoire assez simple : le Collège de France m'ayant gentiment fait des avances pour une chaire vacante à attribuer éventuellement à la Préhistoire, à mon retour de New York, le Père général s'est décidé à me faire venir ici pour causer, en vue de régler simultanément cette question du Collège, la publication éventuelle de mon livre (écrit depuis dix ans...) sur le *Phénomène humain*, et ma situation générale (conférences, publications, etc.). Rien de décidé encore mais en attendant j'ai retouché ici mon manuscrit de façon à satisfaire deux ultimes révisions, et j'ai eu avec les autorités plusieurs conversations, dans une atmosphère de pleine confiance et amitié. D'ici une semaine, je saurai au moins s'il faut dire oui ou non à Faral [2] pour ma candidature. (C'est pour novembre, donc cela presse.) Pour le livre, il faudra sans doute attendre quelque temps. Où tout cela me mène-t-il ? Je n'en sais trop rien. Être coupé du terrain comme je le suis depuis un an [3] me refroidit naturellement pour l'enseignement de la préhistoire. En revanche, la question générale de l'Anthropogénèse [4] m'in-

1. De l'Ordre des Jésuites.
2. Administrateur du Collège de France.
3. En raison de sa santé. — 4. Les origines humaines.

téresse et m'absorbe de plus en plus. Ce serait évidemment une belle occasion pour moi de pouvoir, ne fût-ce que deux ans (pas plus !) [1] profiter de la plateforme du Collège. En somme, je me sens très philosophe sur l'issue de l'affaire [2].

Comme vous le savez, Rome en octobre est particulièrement agréable, avec sa belle lumière dorée. J'y flâne sans rien visiter studieusement (...) De la Cité éternelle je n'ai reçu aucun choc (...). Mais j'ai été impressionné (et consolidé) par l'extraordinaire confiance, vraiment imperturbable, du Christianisme en l'inébranlabilité de sa Foi et de sa Vérité. Il y a là un phénomène bien remarquable et, en somme, unique au monde.

Le Père Teilhard de Chardin est parti pour l'Afrique du Sud afin d'étudier d'importantes découvertes faites par des paléontologistes.

Johannesburg, 13 août 1951.

Essentiellement, tout va fort bien et se développe favorablement dans mon voyage. De Southampton à Capetown, le voyage a été calme, avec seulement une après-midi d'escale à Funchal (Madère). Un chapeau de nuages couvrait les sommets et, à part quelques jardins luxuriants et une vieille église portugaise qui a dû voir passer bien des navigateurs, des conquérants et des missionnaires, la ville ne m'a pas spécialement intéressé, avec des multitudes de petites villas toutes pareilles, dispersées sur la pente du volcan, Funchal fait certainement un peu banlieue.

L'équateur s'est passé sans chaleur notable, et nous avons débarqué au Cap sous un magnifique ciel bleu, entre deux coups de vent venus de l'Antarctide, et qui ont couvert de neige momentanément les hauts sommets. A Capetown, je ne suis resté qu'un jour — accueilli par un préhistorien local, Goodwin et, arrivé le matin, je repartais le soir pour Jo'burg dans un train suffisamment confortable (deux nuits et un jour) : indéfiniment, une sorte de steppe désertique, avec des chaînes rocheuses et nues, et des fermes (à vaches et moutons) de loin en loin. Absolument la Chine du Nord ou les déserts de l'Ouest américain. Passé la nuit à Kimberley (la ville du diamant), et arrivé à Jo'burg (la ville de l'or) par un glorieux soleil qui depuis quinze jours ne nous a pas quittés. Froid la nuit (sans gelée) — et presque chaud le jour ; tous les arbres fruitiers en pleine fleur : impressions de fin février à Pékin.

Jo'burg est à près de deux mille mètres mais l'altitude ne m'incommode absolument pas. Ville extra-moderne, avec petits gratte-ciel (on pourrait se croire en Amérique), bordée au nord de quartiers résidentiels (villas), chargée de verdure (eucalyptus, surtout) et de fleurs ; et flanquée au sud d'une interminable série de hauts « crassiers » blancs au lieu d'être noirs comme à Mons ou Charleroi : les rejets des mines d'or qui, sur cent cin-

1. La limite d'âge l'atteindrait alors.

2. Lorsqu'il quitta Rome, il lui fut déconseillé de poser sa candidature ; il s'inclina. La question du livre restait en suspens.

quante kilomètres, s'allongent Est-Ouest suivant la fameuse crête quartzitique du Rand. Trouvé ici mon ami Barbour (Cincinnati) et lié rapidement amitié avec les collègues géologues et préhistoriens d'ici. J'ai déjà fait une première visite près d'ici aux sites à Australopithèques [1], et la semaine dernière s'est passée (avec halte à Pretoria) dans un autre site fameux, à trois cents kilomètres au nord d'ici, la vallée de Makapan — où j'ai vu beaucoup de choses importantes. De ce côté-là, le pays devient tout à fait brousse africaine. Je me serais cru en Abyssinie : sauf pour l'extraordinaire développement de petits aloès, en pleine fleur.

En somme, comme je te disais, j'ai l'impression que la situation se développe bien : je vois plus clairement les problèmes — et je pressens la substance de mon rapport. Et en même temps que la question du « préhomme » en Afrique prend figure dans mon esprit, l'autre question, celle de « l'ultra-humain » continue, je crois, à progresser dans ma tête [2]. Sur le bateau, j'ai écrit une quinzaine de pages sur « la convergence de l'Univers » qui, traduites en anglais, pourraient servir de base à la mise en place de mon projet de « Commission » subventionnée par le *Viking Fund*.

Mount-Nelson Hôtel, Capetown, 13 octobre 1951.

Je compte quitter l'Afrique le 18 par un bateau hollandais, à destination de Buenos Aires où je crains d'avoir à attendre plus d'une semaine la correspondance pour New York : perspective amusante, si elle ne menaçait d'être coûteuse, d'après ce qu'on dit des prix en Sud-Amérique. Je ne serai pas fâché de vérifier au passage certaines affirmations récentes sur l'âge de certaines industries lithiques de la région, affirmations qui me paraissaient fantaisistes et basées sur de simples analogies de forme. Trop de préhistoriens, même connus, manquent de formation géologique.

J'ai quitté (non sans regret) le Transvaal il y aura bientôt quinze jours, via Durban et la côte (celle-ci faite en bateau, sur le même *Carnavon-Castle* qui m'a amené en juillet de Southampton ici). Durban est une belle ville tropicale, poussée comme un champignon dans un pays où la brousse est encore à deux pas. Dans les jardins on voit encore, paraît-il, des toucans ; et en bordure même de la ville on trouve des bandes de petits singes familiers, qui n'hésitent pas, je l'ai expérimenté, à sauter sur le capot d'une auto arrêtée, et à vous regarder, confortablement accroupis, à travers la glace.

Je ne suis malheureusement resté que trois jours en ce joli endroit, intéressant pour moi géologiquement. Le voyage par mer a été plutôt ennuyeux : arrêts nombreux permettant de bien voir le pays, mais gâtés (à Port-Elisabeth) par une tempête qui, nous a retenus trois jours à quai. J'ai pu visiter les petits musées locaux. Celui de East-London exhibe fière-

1. Groupes de Primates anthropoïdes découvert en Afrique du Sud.

2. Voir l'article d'Albert Vandel sur Teilhard de Chardin (*Revue de Paris* de février 1956).

ment l'extraordinaire « Crossoptérygien » ramené là par un chalutier en 1938, et qui a fait sensation à ce moment dans le monde de la paléontologie : survivant des poissons cuirassés dont sont apparement sortis jadis les Amphibiens, et dont le dernier était connu dans la craie de Douvres (grand comme la main ; celui-là a près de deux mètres de long). Les honneurs dudit Lattimeria m'ont été faits par Miss Lattimer elle-même, la directrice du Musée, grâce à qui a été conservé l'animal (dont on n'a pas repêché d'autre exemplaire depuis).

Malgré un temps encore tempêtueux qui accroche trop souvent un tenace chapeau de nuées sur la Table-Mountain (celle-ci s'élève juste en face de ma fenêtre ; en fait l'hôtel est déjà sur la pente), j'ai trouvé Capetown en plein printemps. Partout des fleurs et des arbres en fleurs (spécialement beaux sont les « Kaffir-trees » avec leurs fleurs rouge vif). J'ai fait quelques excursions de la journée, particulièrement belles, grâce à un très beau temps qui faisait valoir la dentelure des hautes chaînes rocheuses, et qui donnait un éclat phosphorescent aux innombrables fleurs jaunes et pourpres (composées diverses, et admirables bruyères) qui couvrent le pays. Particulièrement amusants pour un œil européen sont les grands arums blancs (identiques à ceux des fleuristes) qui poussent ici dans les prés et au bord des routes comme une mauvaise herbe. L'une de ces excursions m'a mené à un point actuellement vif pour la préhistoire sud-africaine ; j'y ai vraiment vu du nouveau, et pu donner des conseils utiles.

J'ai visité hier près d'ici une grande et magnifique ferme du XVIIIe siècle (maintenant centre vinicole réputé et monument historique) ; et malgré bien des différences évidemment, j'ai été frappé par la parenté qui devait exister à l'époque entre l'existence des grands propriétaires terriens du Cap et celle des gentilshommes campagnards d'Auvergne ou de Virginie. Quand tu te décideras à voyager, passe par le Cap : tu aimeras ce pays d'arbres et de verdure, très certainement.

A bord de l'*Uruguay*, 11 novembre 1951.

... Ma dernière lettre était datée de Capetown. Demain nous nous arrêtons à Santos (Sao Paulo). Après-demain ce sera Rio, puis une seule autre escale à Trinidad, et ce sera New York le 26 novembre.

... La fin de mon séjour au Cap a été intéressante, dans une végétation admirable — mais avec un temps médiocre, et puis, cela sentait la fin. Je n'ai donc pas été fâché quand, après des retards sans fin le *Boissevin* (Compagnie hollandaise faisant la ligne Japon-Indonésie-Sud-Afrique et Amérique du Sud) s'est décidé à appareiller.

Assez petit bateau (moins de 15 000 tonnes) mais tenant bien la mer et d'un confort extraordinaire. Bateau de croisière en même temps que cargo. Passagers bigarrés : Chinoises cossues, large proportion d'Africanders faisant par plaisir ou pour repos le *Round-trip* Durban-Amérique-Durban ; émigrants d'Extrême-Orient — sans compter trois hyènes à des-

tination du zoo de Buenos Aires. Pendant douze jours nous avons eu à peu près beau temps — mais sans rien voir absolument, sauf quelques baleines soufflant leur eau et deux couples d'albatros qui nous ont suivis pendant près d'une semaine, obstinément.

Enfin les côtes légèrement montueuses de l'Uruguay sont apparues, un bel après-midi ; et puis la platitude boueuse et presque sans bord du Rio de la Plata... Je n'ai eu finalement qu'une semaine à passer à Buenos Aires. Très bien logé, à un hôtel fort bien placé. Les murs de la ville étaient couverts de grandes inscriptions « Peron » et « Evita », et l'atmosphère un peu assombrie par la maladie d'Evita, qui est certainement d'une popularité inouïe. Ville très belle par endroits, mais généralement beaucoup trop étroite dans ses rues en damier. Une immense Marseille, dont finalement je serai parti sans avoir vu le moindre coin de campagne. Du bateau même, en suivant le fleuve, on ne voit rien, toutes les rives sont basses et lointaines.

J'aurais aimé contempler un coin de pampa ! En revanche, grâce à un préhistorien allemand de renom, émigré en Argentine (Dr Marghin) j'ai appris et vu beaucoup (en collections) sur la jeune préhistoire d'Argentine : jeune, parce qu'elle ne remonte pas à beaucoup plus de dix mille ans ; mais jeune aussi parce que ce n'est que depuis deux ou trois ans qu'on commence à y comprendre quelque chose. L'autre bout de l'expansion humaine dont je venais de voir la trace de départ en Afrique. Intéressant comme contraste et comme impression.

Et puis, avant-hier, sur un gros paquebot américain (croisière New York à Buenos Aires) j'ai redescendu le Rio de la Plata, et me voici en train de remonter vers les U.S.A.

New York, 980, Park Avenue, 4 décembre 1951.

... Grâce à la protection du P. Lafarge, me voici logé non pas aux *Études* mais à « la rue de Grenelle » de New York, ce qui a l'avantage de me placer au centre de la ville, à un quart d'heure du Natural History Museum, et, plus important encore, de la Wenner Gren (ex-Viking) Foundation.

Rome [1] paraît favorable à l'idée que je prolonge mon séjour ici (...). Dans ces conditions, je ne vois pas autre chose à faire qu'à accepter l'offre chaleureuse que me fait le docteur Fejos, directeur de la Recherche à la W. G. Foundation, de rester près de lui comme « Research associate ». Si les P.P. Américains n'objectent pas (je ne pense pas qu'ils le fassent), ce serait l'histoire de 1925 qui recommence — avec New York au lieu de la Chine. Seulement, j'ai soixante dix ans... Tout de même, il y a peut-être là, une fois encore, un coup de Providence — et un champ qui s'ouvre.

1. Les autorités religieuses de son ordre à Rome.

J'entrevois trois plans d'activité à la Foundation :

1° Travailler à l'organisation des recherches concernant l'homme fossile (et les origines humaines) ;

2° Amorcer (c'est plus délicat) un type inédit de recherches orientées vers la détection de vérifications scientifiques de ce que j'appelle chez l'homme une « convergence » de l'Évolution sur elle-même [1] ;

3° Poursuivre (de façon complètement privée) mon effort pour repenser la Christologie et le Christianisme en fonction d'une Humanité en voie de convergence.

Comme tu le sais, c'est le deuxième point qui me paraît présentement décisif... Prendre conscience de la convergence sur soi de l'Humain me semble un pas aussi révolutionnaire (pour toute la pensée de l'activité humaine) qu'ont pu être jadis les prises de conscience que la terre « tournait » et qu'il y a une évolution biologique.

Je voudrais profiter des nombreux contacts que la Foundation me facilitera avec une foule de techniciens en divers domaines pour acclimater l'idée et faire apparaître à la question une ligne d'attaque expérimentale.

New York, 2 mars 1952.

Bien reçu avant-hier ta lettre du 25 février. La *Revue de Paris* m'a aussi atteint (sans compter deux numéros des *Études* : janvier et février). Tout cela m'aide à « survivre à Paris » — où, tout de même, l'esprit souffle plus fort qu'ici. Je suis intéressé par tes rapports avec G. — avec qui je sympathise instinctivement, avec l'impression, toutefois, qu'il n'a pas encore exactement « fait le pas » (la reconnaissance de la valeur génétique du Monde), le pas, incidemment, devant lequel vient si sensationnellement d'échouer Camus. Ce travail secret et profond de l'idéologie moderne en matière humaine suscité et entretenu par les tensions spectaculaires que nous subissons en Économie et en Politique, me paraît toujours être l'événement capital d'aujourd'hui.

Je continue, ici, à clarifier et à propager autant que je puis les rudiments de cette anthropologie nouvelle. Et les occasions augmentent régulièrement. Lundi dernier j'ai « causé » à l'Académie des Sciences de New York sur les Australopithèques. Je dois recommencer le 14 à la Wenner Gren Foundation sur la Préhistoire en Afrique du Sud. Entre temps, je vais aller au Museum of Natural History « présider » une fois le « séminaire » d'Anthropologie. Par-dessus le marché, on me demande au dernier moment de préparer pour la fin du mois un rapport sur l'Homme fossile pour le Symposium de juin (...) Malgré quelques courts blizzards ensevelissant les autos parquées à demeure dans les rues, l'hiver n'a pas été spécialement froid ; ou plutôt je ne l'ai pas senti, tellement on est surchauffé dans les maisons ici. Suis allé il y a deux semaines à Washington, où on a donné très gentiment un cocktail pour moi à l'Université catholique. Pour ce court voyage, j'ai eu un très beau temps.

1. Vers toujours plus d'unité organique et psychologique.

Malgré que tout gris encore, les bois étaient charmants à voir, le long du Potomac.

Solange Lemaître [1] est en ce moment ici, retour du Guatémala — un étonnant pays d'orchidées, de perroquets et de singes, où elle s'est convaincue que les analogies étaient purement superficielles ou très tardives entre art chinois et art maya. J'ai eu une vraie joie à la retrouver et à parler avec elle des amis (Grousset, Bacot, Loriot, Georges Salles, etc.).

Tout cela, c'est l'extérieur de la vie. Intérieurement l'intérêt de mon existence se ramasse de plus en plus sur l'effort pour trouver et si possible pour proférer la dernière parole (le dernier témoignage) où je voudrais faire passer l' « âme » de ma double vision de l'En haut et de l'En avant [2] (...) Prions l'un pour l'autre afin que chacun de nous finisse bien [3].

Pierre Teilhard, comme beaucoup de New-Yorkais, cherchait à fuir l'extrême chaleur de la ville pendant quelques semaines de l'été. Il voyage alors dans l'Ouest et le Nord des Etats-Unis, ayant toujours quelque objectif scientifique ou des relations à renouer avec des collègues.

Berkeley (Californie), 28 juillet 1952.

... Le lendemain de mon départ de Chicago, j'ai débarqué à Albuquerque (New Mexico) et pris un bus qui, en deux heures et demie, m'a mené à quinze kilomètres du lieu où mon ami, le paléontologiste Simpson, vit, à environ deux mille cinq cents mètres d'altitude, en bordure de la forêt nationale des San Pedro Mountains, en plein milieu du San Juan Basin (une des belles séries Secondaire-Tertiaire des Rocheuses du Sud). Très jolie maison de style local, remplie de tapis, et même de tableaux indiens (car les Indiens développent un très intéressant talent de peinture).

Je couchais dans une tente confortable. Beaucoup de « bad lands » rubannés rouge et blanc dans le paysage (une étendue aussi vaste que la vue des Moulins, mais sans aucun « village » en vue) ; mais pas le vrai désert. Un peu partout des bois de thuyas (appelés « cèdres » dans le pays) ; et, dans la montagne, un imposant développement de « Pinus ponderosa ». Flore toute spéciale, avec fleurs généralement rouge vif, et de petites cactées. Pas vu la faune (beaucoup de cerfs (Odocoilus) paraît-il). Simpson m'a raconté que cet hiver, par temps de neige, les dindons sauvages sont venus picorer chez lui : il m'a montré les photos prises de sa fenêtre.

D'Albuquerque, je suis allé prendre barre à Los Angeles, où j'ai été voir, au musée local, le nouveau directeur, qui se trouve être Delacourt (l'ornithologiste créateur du parc zoologique de Clères en Normandie, un

1. Chargée de mission au Mexique et au Guatémala, envoyée par René Grousset en vue d'organiser une exposition précolombienne au musée Cernuschi.

2. Les deux mouvements du progrès humain : en avant, par « convergence » ; en haut, par ascension spirituelle qui résument sa vision du monde en évolution.

3. Cette préoccupation de sa fin s'affirme toujours davantage dans sa correspondance. Il lui arrivait d'avouer qu'il se sentait, depuis sa crise cardiaque, « à moitié vivant et à moitié mort ».

vieil Indochinois). Je ne l'avais jamais rencontré. Nous avons eu plaisir à nous voir.

Et maintenant je suis installé (depuis le 10 juillet, et jusqu'au 8 août) dans ce vieux Berkeley, aux portes mêmes de l'Université. De mes fenêtres, je vois San Francisco, la Baie, et the Golden Gate, avec son fameux pont. Cela me donne une curieuse impression de voir le Pacifique sans m'embarquer pour Honolulu et Kobé... Ici je retrouve un groupe de chers amis paléontologistes ; et je reprends contact avec une science que ces dernières années à Paris m'avaient fait un peu délaisser. L'Université de Californie est extrêmement vivace en matière de recherches scientifiques (et incidemment son campus, ombragé d'eucalyptus et rempli de fleurs — comme toutes les maisons par ici — est un spectacle admirable). Il y a peu de jours (grâce à de spéciales protections) j'ai été admis à visiter, dans les collines juste au-dessus de l'Université, le centre d'études d'Énergie nucléaire, avec le groupe des grands cyclotrons (en fonction ou en construction). Comme je l'écrivais à un ami des *Études*, on a positivement l'impression, en ces lieux, de perdre pied dans l'Humain nouveau où se confondent, dans la complication et la puissance d'un même appareil, la spéculation mathématique, la recherche de laboratoire, l'ampleur des entreprises industrielles, l'ambition militaire, l'espoir médical de guérir — et même le secret espoir de toucher à une explication dernière des choses... Et naturellement toute une population d'ingénieurs et de physiciens pour manipuler les monstres [1]. Très curieux. Il faudra qu'à la prochaine occasion je me fasse présenter aux grandes machines à combiner de Harvard : l'extrême dans l'arrangement après l'extrême dans l'énergie.

Je pense quitter ces lieux enchanteurs le 8 août, et regagner New York en passant par le Glacier Park (Montana) où je voudrais voir certaines formations « précambriennes » qui m'intéressent par comparaison avec la Chine et l'Afrique du Sud.

29 octobre 1952.

(...) Rencontré l'autre jour (et parlé assez intimement avec) un certain M. Gary (Français, à la Société des Nations) qui m'a dit être un écrivain [2].

1. Voici quelques-unes des réflexions qu'inspire à Pierre Teilhard (dans un de ses essais) la vue de ces nouveaux géants de la physique moderne : « Sur les collines de Berkeley, les limites s'évanouissent entre le Laboratoire et l'Usine — entre l'Atomique et le Social ; et aussi, je dirai, entre le Local et le Planétaire. Ceci, au point que le travailleur de là-bas, s'il réfléchit à sa situation et à son action, est en droit de se demander s'il fait encore de la Recherche ou de l'Industrie, de la Physique ou de la Métaphysique, de l'Energétique ou de la Médecine, de la Guerre ou de la Paix — ou même, si, entraîné par un flux qui le dépasse, il ne serait pas en train d'accéder, par chance, à quelque forme inédite de composé (ou concentré) humain... »

2. Romain Gary, que sa carrière diplomatique amenait cette année-là à l'O.N.U. où le Père Teilhard le rencontra, n'était pas encore l'écrivain qu'a rendu célèbre son roman « Les Racines du ciel », où beaucoup de lecteurs ont reconnu dans son personnage du P. Tassin un profil perdu du P. Teilhard (si perdu qu'on ne l'y retrouve pas toujours). Par exemple, il est piquant de remarquer la diver-

Le connais-tu sous cet angle ? A propos de Français, la colonie s'émeut dans l'attente de la Compagnie J.-L. Barrault qui vient jouer à New York. Sur ladite compagnie théâtrale, il y a eu avant-hier une conférence bien sentie à l'Alliance française — conférence à laquelle je suis allé parce que, à l'issue, de Lagarde a donné la Légion d'honneur à mon amie Malvina Hofman (sculpteur, élève de Rodin [1]).

New York, 2 février 1953.

Reçu hier le numéro de la *Revue de Paris* de décembre. Merci. Lu déjà avec beaucoup d'intérêt l'article de Thiébaut sur le roman, parce qu'il soulève une fois de plus les deux grosses questions : « l'art pour l'art ? » et : « l'art découvre-t-il du neuf ? ou ne faisons-nous que changer la sauce ?... » En science il semble évident que la recherche est (et doit devenir) toujours plus engagée dans la mesure où elle se révèle opération biologiquement évolutrice, et qu'elle sert (suivant le mot de Thiébaut) des « viandes » absolument nouvelles. Alors, je me le demande, est-il possible que l'Art, dans l'Humain, représente un domaine stagnant (para ou extra-évolutif) ou une sorte d'atmosphère immobile autour de l'humanisation ? Si l'Homme change, comme démontré, par l'avance de la co-réflexion, comment l'art ne changerait-il pas en quelque chose qui le rend progressivement et secrètement ultra-humain ? C'est là un problème très profond, que j'ai discuté avec ce cher Coutrot, jadis : « l'Art est-il de nature ou a-t-il une fonction évolutrice ? » Par analogie avec la Science, je suis persuadé qu'il faut répondre oui, mais je ne vois pas clairement comment définir l'élément croissant (l'additif, le « drift ») sous les pulsations historiques de la création artistique. Le Vrai s'accroît incontestablement avec le temps. Impossible que le Beau ne fasse pas de même si le Monde est organiquement lié sur lui-même. Mais où et comment ?

Pendant l'été de 1953, *nouvelle mission en Afrique du Sud.*

Joh'burg, 6 septembre 1953.

Je reviens de passer quinze jours en Rhodésie du Nord, Livingstone et Lusaka. Pour la circonstance on a voyagé en « Comet » : une heure quarante de Joh'burg à Livingstone au lieu de trois jours en train ou en car... Un remarquable engin où on se sent plus sûr que dans les vieux avions à

gence de vues entre le romancier et le naturaliste philosophe. Le Père Tassin chevauche en méditant à travers le désert d'Afrique, comme le fit en Asie le Père Teilhard. (En Afrique, il utilisait l'auto ou l'avion.) Voici, en 1926, traversant l'Annam où brûlaient des forêts et périssaient des grands fauves, ce qu'écrivait le voyageur : « Asservissement de toute vie devant la vie humaine... Il y a quelques années, j'aurais été navré de voir ainsi fondre la brousse et disparaître une faune magnifique (bufles, éléphants, tigres). Maintenant, je comprends que c'est une autre ère du monde qui commence et je crois que les formes nouvelles de la vie sont plus intéressantes que les anciennes. Voilà tout de même où peut mener la paléontologie. » (*Lettres de voyage*, p. 89.)

1. Elle a exécuté un buste de Pierre Teilhard qui peut se voir au musée d'Art moderne à Paris.

hélice, malgré la hauteur, plus de dix mille mètres, à laquelle on se propage. Pour le coup, j'ai approché le cœur de l'Afrique, bien que dans sa partie la moins grandiose : ni lacs, ni montagnes, ni grandes forêts. Mais grandioses tout de même ces immenses étendues de brousse dont la faune a largement disparu, mais dont le cadre et la végétation n'ont pas changé depuis Livingstone. La région des chutes (Victoria Falls) du Zambèze est particulièrement conservée (réserve) : en amont des cataractes on peut voir crocodiles et hippopotames en pleine liberté. Jadis, ce spectacle m'eût grisé. Maintenant, il m'a paru un peu mélancolique et désuet. Un monde qui s'éteint. Et ce que je suis venu chercher ici, tu le sais, c'est un meilleur point d'observation pour étudier à ses origines la loi de croissance de la trajectoire humaine.

De ce point de vue, je crois que mon voyage aura réussi. J'ai beaucoup appris et surtout je crois que, grâce à l'appui de la W. G. Foundation, j'aurai aidé à l'établissement d'un réseau précis des recherches pour les origines humaines couvrant efficacement toute l'Afrique au sud du Sahara. Dommage que je ne sois plus assez jeune pour visiter les régions à fièvre jaune. Il me manque d'avoir vu les gisements des grands lacs...

Joh'burg, 18 septembre 1953.

... En ce qui me concerne, les choses continuent à aller bien. Mais je touche à la fin de mon séjour ici. Le 21, je prends le « Blue train » pour Capetown (Mount-Nelson-Hôtel), et le 27 (s'il plaît à l'imprévisible Transocean Line, hollandaise) je m'embarque, une fois de plus, pour Buenos Aires. Je croyais t'avoir dit que, cette fois-ci, mon projet était de traverser l'Argentine (pour voir, une fois, les formations de la Pampa et une section des Andes), et de prendre, à Valparaiso, la confortable Grace Line, qui doit me ramener droit à New York par Panama (avec nombreuses escales sur la côte ouest d'Amérique du Sud). Pratiquement aussi court, et pas plus cher que de remonter le long de la côte est, comme j'ai fait il y a deux ans. Et puis, je sens que cette courte expérience personnelle de la géologie sud-américaine peut m'aider fortement dans la maturation de certaines vues que je nourris depuis longtemps sur la « genèse des continents ». Moi aussi, évidemment, j'eusse aimé te revoir en prenant un autre chemin. Mais je crois que, pour plusieurs raisons, il est meilleur de remettre le séjour en France à l'été 1954 (je ne désespère pas d'un mois d'août passé aux Moulins...)[1].

De Livingstone (Victoria Falls), d'où était datée ma dernière lettre, je suis revenu, aussi confortablement qu'à l'aller, en « Comet ». Avion « pressurisé » et extraordinairement stable, où on respire aussi à l'aise que dans sa chambre, malgré que, sur notre parcours, l'appareil soit monté à douze mille mètres au pic de sa trajectoire. Une vaste nappe saline, blanche comme neige, aperçue à mi-chemin, me donne à croire que notre route a coupé un coin du Kalahari. Pas étonnant que, sur ton

1. Propriété de J. Teilhard de Chardin en Auvergne.

atlas, tu n'aies pas trouvé mentionné Lusaka : la ville (nouvelle capitale de Northern Rhodesia) est à peine née. Mais elle a déjà un grand airfield, et, à peu de distance, on s'apprête à barrer les gorges de la Kafue (affluent du Zambèze) pour alimenter d'électricité toute la région. Que vont en penser les hippopotames ?

Depuis mon retour ici, j'ai été à Pretoria (Service Géologique) puis, tout récemment, à nos fouilles de Makapan, au nord de Pretoria. Excursion intéressante et fructueuse, encore que, partis par un temps déjà fort chaud, nous ayons subi, dès le lendemain, le choc d'une vague de froid (remontée, comme de droit, de l'Antarctide) qui s'est amenée sous forme d'un ciel d'encre et de torrents de pluie (la première pluie depuis six mois). Épaisse neige à l'est de Joh'burg, dans la montagne. Le tout, désagréablement froid. Après la brousse de Rhodésie, la brousse du nord Transvaal m'a paru un peu pauvre. Et puis, la magnifique floraison des aloès, si belle fin juillet (imagine les côtes couvertes de fleurs de tritomas, comme il y en avait jadis à Sarcenat [1] était fanée, et à peine en voie de remplacement par la floraison des acacias-mimosas. Tout de même, cette Afrique du Sud, où qu'on la voie, est un magnifique pays, que je ne quitte pas (lui et les amis que je m'y suis fait) sans une pointe de regrets.

En fait, je pars content, parce que je pense avoir aidé à construire quelque chose et que ce re-contact avec les choses m'a appris beaucoup et rajeuni l'esprit. Je compte sur la traversée pour mettre au point un certain nombre de rapports et de notes, à destination de la Wenner Gren Foundation, de l'Académie, etc. Tout cela entretient opportunément une plate-forme dont j'ai toujours aussi besoin pour me faire écouter des « théologiens ».

Revenu à New-York après une escale à Rio et une autre à la Trinidad, Pierre Teilhard reprend son existence active à la Fondation où, dit-il, il a l'impression « que ses efforts portent leur fruit ». « Pour le reste, j'espère que Dieu pourvoira. » Le reste, on le devine, c'est le grand mouvement de pensée et d'action religieuse en France et ailleurs, pour lequel il voudrait toujours qu'on l'utilisât. « Sauf l'idée assez nette de reparaître pour quelque trois mois en France (en juin prochain ?) je n'en ai pas encore parlé au Père R. mais je ne prévois pas d'objection, mon avenir est assez imprécis... »

Quand ses amis lui demandent si cet exil ne finira pas, il répond : « En ce moment, que faire ? Rome n'a pas retiré, que je sache sa décision (non inamicale au fond, mais ferme) de ne pas me vouloir « résidant » à Paris. (...) Mais combien de temps tout cela durera-t-il? En fait, j'ai constamment l'impression (trop anxieuse... tu me connais) que tout dans mon existence peut changer d'un moment à l'autre. Bien finir — je te l'ai souvent dit — devient, en ce qui me concerne, ma principale prière et ma grande ambition. »

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

1. Domaine familial des Teilhard de Chardin, près de Clermont, en Auvergne.

UNE PASSION

par CLAUDE AVELINE

J'AI fermé les yeux avant de commencer. Puisque je veux tout dire, je m'engage du moins à ne jamais rien laisser entrevoir que je n'en aie d'abord dans la réalité pris conscience moi-même. Et tant mieux pour ceux qui n'auraient mérité aucun sursis !

Aussi loin que remontent nos souvenirs de famille, nous sommes nés à Toulon dans des maisons diverses, d'abord en ville, puis au Mourillon : dès nos premiers jours, Hélène et moi, nous avons eu le plus merveilleux des spectacles. La rade, pour les petits Mocos, surtout pour les enfants de marins, c'était l'escadre, sa présence qui la remplissait jusqu'à l'horizon, son absence qui laissait un vide énorme et obsédant. Les pères de nos amies faisaient tous partie de l'escadre. Quant au nôtre, qui était ingénieur de la marine et travaillait à l'Arsenal, j'avais décidé à quatre ou cinq ans qu'il l'avait construite de ses propres mains pour nous deux, qu'elle manœuvrait, disparaissait et reparaissait pour nous distraire. J'ai cessé bientôt de la considérer ainsi. Le sort a voulu que je commence à « penser » au début de l'autre guerre. J'avais sept ans et demi, en mars ou en avril 1915, quand Toulon apprit que le *Bouvet* avait été coulé par une mine aux Dardanelles. Vêtues de sombre, bien que nous n'ayons eu personne à bord, maman nous conduisit à Saint-Louis où se disait une messe pour le repos des morts. L'église était remplie d'uniformes. La musique était belle. Mais je n'ai pas pu prier, j'avais peur. Je découvrais que les navires devaient torpiller les autres pour n'être pas torpillés eux-mêmes, et que les équipages pouvaient périr au fond de l'eau. En rentrant, j'ai voulu faire jurer à mon père qu'il ne construirait plus de bateaux. Il a répondu en haussant les épaules : « C'est bien le moment ! »

Je ne veux pas me faire meilleure que je n'étais. Lorsque notre mère nous emmenait, le dimanche, distribuer des oranges et des cigarettes à l'Hôpital maritime, j'en éprouvais une fierté délicieuse. Maman nous habillait avec soin pour ces visites : la jolie robe bleue des sorties, les gants blancs, le jean-bart. Bien que toute semblable à Hélène, mais sans doute parce que j'étais la plus petite, les blessés me réservaient la meilleure part de leurs remerciements et de leurs éloges. Je les quittais le

cœur battant, les joues en feu. Cette brûlure exaltante ne venait pas simplement de la chaleur des salles ni de cette odeur d'éther que je continuais à sentir jusqu'au soir. Je me réjouissais qu'il y eût des blessés, j'en souhaitais davantage, pour qu'ils fussent plus nombreux à profiter de mes oranges et de mon amour. Car je les aimais, je pensais à eux, je parlais d'eux tout le long de la semaine, ce qui ne manquait pas de surprendre et de choquer Hélène. A treize ans, elle ne tirait pas moins d'orgueil de nos visites ; mais elle les tenait pour un devoir, une bonne action, un geste de charité chrétienne, tels qu'en doit accomplir une famille « bien notée », riche en outre, comme en témoignaient la quantité d'oranges et de cigarettes que nous apportions chaque dimanche. C'était naturellement l'avis de notre mère, mais elle l'exprimait avec sa grâce souriante, tandis qu'Hélène, le front plissé, en faisait une leçon. Après tout, les blessés ne me préféraient peut-être pas seulement parce que j'étais la plus petite.

Je n'aimais pas Hélène. Oui, déjà. Elle approuvait comme un singe la façon exclusivement mondaine qu'avait notre mère de juger des gens et des rapports humains. Et comme elle m'y voyait insensible, elle s'était fixé pour tâche de me l'imposer par des réflexions incessantes et une surveillance de tous les instants. Le problème de mes « relations » la rongeait. Nous faisions nos études dans un cours du boulevard Cunéo, à quelques pas de la maison. Durant les récréations, elle quittait ses compagnes pour venir espionner les miennes, sans avoir eu besoin toutefois de leur poser de questions : le cours Maurel recevait uniquement des enfants « bien ». Elle jouait avec nous, à l'admiration de nos maîtresses, qui se félicitaient de voir une grande empressée auprès des petites, inventait le jeu des bonnes manières, le jeu de la plus polie. Elle me gâtait tout mon plaisir. Dans la rue, elle ne me lâchait pas d'un pouce. Un matin qu'elle m'avait particulièrement exaspérée, j'aperçus, d'un trottoir à l'autre, la fille de notre boulangère que je connaissais du catéchisme, mais que, naturellement, je n'avais pas le droit de fréquenter : Marcelle Legrand. Elle avait un regard triste et un ruban rouge dans les cheveux. Je courus vers elle en criant : « Bonjour, Marcelle ! » J'entendis la voix chavirée d'Hélène : « Catherine ! Veux-tu revenir ici, Catherine ! » J'embrassai Marcelle, elle était toute propre avec une odeur de petit pain. Bien que la rue fût complètement vide, Hélène cria : « Reviens, Catherine ! Tu vas te faire écraser ! » Je lui tirai la langue et proposai à Marcelle : « Tu m'attrapes ? » Elle rougit, jeta vers ma sœur un coup d'œil peureux, chuchota : « Oui ! » Nous courûmes dans tous les sens, mais pas longtemps ; remontée en trombe à la maison, Hélène avait fait descendre Paulette, la femme de chambre, entre les bras de laquelle je tombai par une fausse manœuvre. Paulette me pria fermement de la suivre. Je dis à Marcelle : « Au revoir ! » et rentrai assez contente, un peu craintive aussi de paraître après cela devant ma famille. Je prévoyais que mon audace comporterait des suites.

Il n'y avait personne chez nous. Hélène avait pris sur elle de commander Paulette en la menaçant des foudres maternelles. Je faillis retourner dans la rue. Je décidai d'entrer plutôt chez grand'mère pour m'expliquer.

Grand'mère était mon dieu, ma passion, mes amours. Personne n'y a jamais pu rien comprendre, étant donné les rapports singuliers qui caractérisaient notre famille. Quand, à l'heure des repas, elle surgissait du couloir dans son fauteuil aux roues caoutchoutées, sans aucun bruit qui précédât sa venue, tout le monde, sauf moi, sursautait avec une sorte de terreur. Grand'mère manœuvrait son véhicule d'une manière extraordinaire. Son agilité d'autrefois, que je n'avais pu connaître, s'était concentrée dans ses bras et ses mains, pourtant un peu déformés par le rhumatisme. Et dans ses yeux, des yeux d'oiseau, étincelants et minuscules, où la pupille et l'iris ne faisaient qu'un, qui semblaient non seulement tout voir, mais tout deviner, tout pressentir, et que ni ma sœur ni mes parents ne pouvaient supporter. Elle les tenait toujours baissés, mais Hélène les surveillait sans cesse, tant elle craignait, dans un mouvement de tête, la rencontre de ce regard. Il y avait longtemps, longtemps de cela, comme grand'mère faisait sa promenade quotidienne, jusqu'au Fort la Malque, sur le littoral, un char à bancs lancé au galop l'avait renversée — le cocher était aussi gris que la noce qu'il transportait. Relevée les jambes rompues en maints endroits, elle ne devait plus jamais en retrouver l'usage. Elle qui, veuve dès sa jeunesse, avait toujours aimé l'indépendance, la vie solitaire, les voyages, elle avait dû s'abandonner à l'un de ses enfants. Elle en avait trois. L'aînée, ma tante Clotilde, était mariée à un fonctionnaire colonial et vivait en Cochinchine. Des deux garçons, l'un, célibataire, naviguait. Mon père s'était donc trouvé le seul à pouvoir l'accueillir. L'accident avait entraîné une autre conséquence : grand'mère ne parlait plus. Quelques médecins expliquaient cela par le fait de la commotion. D'autres ne l'expliquaient pas, et allaient jusqu'à mettre en doute la réalité de ce mutisme. Elle ne parlait plus, disaient-ils, parce qu'elle ne *voulait* plus parler.

Il fallait que la nature de grand'mère eût été bien étrange autrefois pour que mes parents eussent pu admettre une telle hypothèse. Ou bien qu'il se fût passé un événement secret, qui expliquât une forme aussi exceptionnelle et persistante de la rancune. Mon père était toujours parfaitement sombre devant elle, il ne tournait pas plus les yeux de son côté qu'elle ne levait les siens. Pour maman, sans jamais cesser d'être une bru respectueuse à l'instant des saluts ou du service des plats, elle semblait ignorer autrement la présence de grand'mère ; mais sa gaieté et ses façons mignonnes, toutes naturelles d'habitude, devenaient alors volontaires et affectées. Le repas fini, grand'mère, d'un mouvement brusque, tournait son fauteuil et disparaissait comme un fantôme. Elle rentrait dans sa chambre, d'où elle ne sortait plus.

C'était la seule chambre qui se trouvât au rez-de-chaussée : nous

devions tous passer devant pour gagner l'escalier qui conduisait aux nôtres. Grand'mère en laissait la porte ouverte ; mais elle s'y établissait de telle manière, que la pièce paraissait toujours vide. On ne distinguait la lourde masse noire que par la mince jouée du battant. Hélène disait : « Une bonne place pour espionner », et je me jetais contre elle avec rage. Espionner quoi ! Personne d'autre que la famille ne pouvait s'aventurer par là. Et pourtant, j'avais bien remarqué moi-même, au passage, les yeux qui se levaient brusquement d'un tricot ou d'un livre et qui flambaient dans l'ombre. Hélène répétait à tout propos : « Bien sûr qu'elle ne *veut* pas parler ! »

Je la traitais de menteuse, de mauvaise, ou je lui répondais que si grand'mère n'était pas muette, c'était tant mieux, et que je ne souhaitais pas d'autre bonheur au monde. Ou encore : « Va donc demander à nos parents si elle ne *veut* pas parler ! » Hélène ne s'y risquait pas, ni moi d'ailleurs. Elle répliquait parfois : « Puisque grand'mère te chouchoute, demande-le lui directement ! » Je ne m'y risquais pas non plus. A dire vrai, je n'y pensais guère devant elle. Au moment de sa mort, à l'époque où mon père commençait de me parler comme on parle à une grande personne (je venais d'avoir onze ans), je le trouvai incliné sur son bureau, seul. Je sanglotais. Il me prit sur ses genoux et me dit : « Des médecins ont prétendu qu'elle ne *voulait* pas parler, tu savais cela, Cathou ? » Je répondis que oui. Il ne pensa pas à s'étonner, il éprouvait trop violemment le besoin de soulager son cœur. « Je n'ai pas pu admettre une chose pareille. Le jour même, j'ai posé la question à ta grand'mère. Elle a écrit sur son bloc : Es-tu fou ? Alors, j'ai voulu l'embrasser. Mais elle m'a écarté pour écrire : Ne me pose plus jamais cette question, entends-tu ? Et ç'a été pour moi comme si elle avait écrit : Si, je ne veux plus parler, je ne veux plus parler. Mais je me suis trompé, n'est-ce pas ? Elle a voulu dire que la question était aussi folle que moi, que les médecins, que tout le monde ? Folle et injurieuse ? Et avec son caractère, elle ne m'a jamais pardonné ! Car il n'y aurait eu aucune raison, je te le jure ! » Il s'était mis à pleurer. Je sanglotais de plus belle, et je lui disais : « Tais-toi. Tais-toi. Ne pleure plus. » Je me reprochais comme un crime de n'avoir jamais posé la question moi-même : elle m'aimait tant qu'elle m'aurait sans doute dit la vérité. Je répétais : « Non, aucune raison, aucune raison. » Et je commençais à en douter comme lui. Laissons cela ! Je n'en suis pas encore à la mort de grand'mère.

J'allais la voir plusieurs fois par jour, et, une fois au moins, longuement. Je frappais trois petits coups à la porte ouverte. Elle me répondait par trois claquements de doigts. Je disposais devant le fauteuil un gros coussin de tapisserie, où l'on voyait une Psyché plantureuse éclairant un maigre Amour endormi. Je me laissais tomber sur eux. Alors, tout se déroulait comme une cérémonie rituelle. Dans les bons jours, ceux qui n'offraient aucun remords ni aucun sujet de reproche, je regardais grand'

mère tout de suite, et elle me regardait, et je lui relatais à voix basse tout ce que j'avais fait depuis ma visite précédente. Elle m'écoutait, l'œil fixe. A la fin, elle posait un index un peu tordu sur le bout de mon nez et nous riions ensemble. Puis, nous continuions de nous regarder, avec parfois un clignement d'œil, auquel répondait un autre clignement. Ou je souriais, et grand'mère fronçait le sourcil d'une manière impossible à décrire et qui me plongeait dans un ravissement inexprimable. Le temps cessait de couler. Je me sentais glisser dans un silence de plus en plus profond. Une douceur délicieuse qui m'entrait par les yeux descendait en moi, gagnait ma poitrine et mes membres. Cela ressemblait à un sommeil sans rêves, mais dont j'aurais su goûter tout le délice. Le regard fixé sur moi devenait immense, il apparaissait comme un astre, un soleil. Je devenais légère, légère, prête à le suivre au ciel s'il lui avait pris la fantaisie d'y remonter. Quelle aurait pu parler alors si elle l'avait voulu, cela me semblait évident, non parce que la chose lui était peut-être humainement possible, mais parce que rien, dans de telles secondes, ne pouvait plus lui être impossible : marcher, ou s'élever dans les airs sous l'apparence d'une créature éblouissante, en laissant à ses pieds sa lourde enveloppe terrestre avec ses vêtements noirs, désormais inutiles et vides comme un cocon après l'envol. Oui, je la croyais capable de tout cela et, au fond de mon cœur, je la suppliais de n'en rien faire. Si un tel miracle devait arriver, pensais-je, elle disparaîtrait pour toujours. Mais grand'mère demeurait elle-même ; elle acceptait de ne pas quitter sa Catherine ; elle préférait son sort d'infirme à tous les autres. Aussi, lorsqu'elle me touchait de nouveau le bout du nez pour me ramener sur terre et que je la retrouvais devant moi, faisait-elle se mêler à mon merveilleux bonheur de la reconnaissance.

Les choses débutaient autrement quand je m'étais mal conduite : leçons effleurées, mines impertinentes, tentatives de révolte comme dans l'affaire de Marcelle Legrand, ou si je me heurtais à un cas de conscience trop difficile pour moi. Je n'osais pas la regarder tout de suite. J'enfouissais mon visage dans ses genoux et, d'une voix étouffée par l'émotion autant que par la robe, je confessais mes fautes ou mes troubles sans en omettre un détail. Si grand'mère me caressait les cheveux, cela signifiait que j'étais parfaitement innocente, que je pouvais retrouver la paix. Si elle les tirait à petits coups, j'avais eu tort, sans mériter le pire. Mais si elle me relevait le menton, je savais que j'allais découvrir, dans un visage qui se balançait lentement de droite à gauche et de gauche à droite, des yeux fermés, cachés qui allaient m'infliger la plus intolérable angoisse en me laissant à la solitude et à l'abandon. Au simple contact de ses doigts, avant même d'avoir redressé la tête, je fermais les yeux la première, je crispais les paupières de toutes mes forces. Je chuchotais la seule prière qui me venait aux lèvres : « Non, grand'mère, non. » Quelle délivrance, si le bout de l'index venait alors me toucher le bout du nez ! Parfois pourtant, ma faute méritait que le supplice durât jusqu'à une contrition solennelle, mes yeux ouverts et noyés de pleurs guettant la

figure éteinte de grand'mère. Enfin, la seconde arrivait où les terribles paupières, dans un frémissement, laissaient filtrer une lueur... Il ne m'en fallait pas davantage. Toutes les promesses de vivre, de rire, d'être heureuse me gonflaient d'un coup. Je baisais avec fougue les vieilles mains jusqu'à cet instant inaccessibles et soudain proches de moi, bien qu'elles n'eussent pas bougé.

⁂

Je ne devais pas avoir cinq ans, il me semble, quand avait pris naissance l'extraordinaire cérémonie. J'étais descendue un jour pour le déjeuner, et je passais dans le couloir au moment où grand'mère s'apprêtait à quitter sa chambre. Je lui dis : « Attrape-moi, grand'mère », et je m'élançai. Poursuivie par le fauteuil silencieux, j'entrai comme un bolide dans la salle à manger. J'allai heurter le mur. Le fauteuil vint m'y coincer. Maman poussa un cri, Hélène un hurlement, mon père se précipita vers moi. Le fauteuil avait déjà fait marche arrière et je n'avais souffert aucun dommage ; mais, affolée par ce tumulte incompréhensible, je me mis à pleurer. Je n'en saisis le motif que lorsque mon père commença de me pétrir pour voir où j'étais blessée. Je protestai, jurai que je n'avais mal nulle part, que grand'mère ne m'avait pas touchée, que nous jouions toutes deux, que c'était pour rire. Mes parents admirent certainement que nous jouions ; je doute qu'ils aient accepté le reste, d'autant plus qu'un mot stupide m'échappa pendant le déjeuner. Hélène avait fondu en larmes en même temps que moi. Mais tandis que je m'étais calmée aussitôt, elle ne cessait de renifler et tournait de tous côtés un regard misérable. Exaspérée par sa bêtise, je lui dis : « C'est peut-être toi qu'il a tamponnée, le fauteuil ? » Maman repoussa son assiette et demanda qu'on ouvrît la fenêtre. Mon père déclara qu'il m'interdisait absolument de faire la folle dans la maison. Grand'mère, elle, ne se départait pas de son attitude quotidienne. Elle mangeait, les yeux baissés, plus absente que jamais, plus présente que jamais.

Après le repas, je la rejoignis dans sa chambre. Ce fut la première fois que je m'assis sur le pouf de Psyché, que grand'mère cligna de l'œil, qu'elle me toucha le bout du nez, que nous rîmes ensemble. Elle savait qu'elle ne m'avait pas blessée, bien que sans doute son fauteuil eût été plus loin qu'elle n'aurait voulu. Je le lui dis néanmoins, sous une forme dont le vrai sens lui échappa probablement. Je dis : « Tu ne *pouvais* pas me faire mal. »

Hélène se demandait avec une curiosité douloureuse ce qui se passait quand j'étais chez grand'mère, car je fermais toujours la porte derrière moi. Elle ne m'interrogeait pas, sachant qu'elle n'obtiendrait aucune confidence. Elle se contentait de faire des remarques désobligeantes, parfois pleines d'ironie : « Vous devez joliment bavarder, toutes les deux ! », le plus souvent pleines de défiance et même de crainte : « Moi, dit-elle un jour, je n'aimerais pas rester là-dedans. Avec son nez crochu, ses veines sur les joues et ses petits yeux terribles, je pense toujours à une

sorcière. » Je l'inquiétai fort en lui répondant : « Bien sûr que c'en est une ! » J'avais vu des portraits de sorcières dans nos livres, j'avais remarqué moi aussi leur ressemblance avec grand'mère. Mais, du coup, je n'avais plus accordé la moindre créance aux récits qu'ils accompagnaient. Je n'acceptai plus que toutes les sorcières fussent méchantes comme toutes les fées étaient bonnes, et que n'importe qui pût si facilement discerner l'âme de ces créatures magiques grâce à leur laideur ou à leur beauté : il aurait fallu admettre qu'elles disposaient d'un pouvoir bien restreint !

Qu'une petite fille devînt laide quand elle avait une mauvaise pensée, je n'en doutais pas : il suffisait de voir Hélène lorsqu'elle parlait de grand'mère. C'était déjà beaucoup plus malaisé à découvrir chez les grandes personnes. Et cela devenait assurément impossible chez les sorcières ou les fées. Dans les histoires que je m'inventais pour remplacer les mensonges des livres, je parais de toutes les beautés les créatures cruelles, plus coupables d'être trompeuses, et je réservais les bonnes actions aux vieilles dames noires dont le nez était crochu, les joues veinées, les yeux brûlants comme le soleil. Je les rendais muettes par surcroît et les appelais : grand'mère. Le plus joli de mon affaire, c'est que grand'mère n'était pas laide, comme je m'en suis rendu compte beaucoup plus tard d'après des photographies de ce temps-là.

Je ne me souciais pas de lui apprendre les idées que je me faisais d'elle, certaine qu'elle lisait en moi sans effort. Mais je me préoccupais de voir la famille les partager. La mine sombre de mon père durant les repas, la gaieté forcée de maman pouvaient me suffire. L'air traqué d'Hélène ne me suffisait pas. Je voulais lui enfoncer dans le crâne la certitude qu'en prononçant le mot de sorcière elle ne s'était pas trompée. Tous les dimanches, à l'aide d'une burette que grand'mère tenait au fond de son armoire, je huilais avec le plus grand soin les deux grandes roues du fauteuil et la minuscule roue arrière, pour que l'arrivée dans la salle à manger fût réellement surprenante.

Chaque fois que je parlais à grand'mère, je chuchotais aussi bas qu'il m'était possible ; collée à la porte, une oreille indiscrète n'eût pu saisir le moindre son, et elle aurait bien dû admettre que j'avais, *moi aussi*, dans cette chambre, le pouvoir de m'exprimer par des moyens extraordinaires. Je n'y mettais aucune malice, je servais ma cause et mon dieu. Quand je me répétais pendant la messe : « En rentrant, je vais huiler les roues du fauteuil », je n'avais là aucune pensée profane : la messe et les roues du fauteuil, c'était pour moi tout un, c'était mon culte, c'était dimanche. Je me rappelle ma première confession — l'autre guerre venait de commencer. Quand le père Santec me demanda de lui dire mes péchés, je lui répondis que j'avais déjà tout dit à grand'mère et qu'elle m'avait pardonné. Il tenta de m'expliquer avec beaucoup de douceur que la confession devait passer par son intermédiaire pour parvenir plus directement au Bon Dieu et

que le pardon de grand'mère ne pouvait remplacer l'absolution du Ciel. Je fis semblant de le croire, par politesse. J'envisageai de consulter grand' mère ; j'eus peur de la blesser. Et le soir, dans ma prière, je dénonçai l'orgueil du père Santec, qui s'imaginait mieux écouté par le Bon Dieu qu'une sorcière. Les choses se seraient peut-être passées différemment si l'on m'avait conduite devant un prêtre inconnu. Notre église du Mourillon m'était trop familière. Quant au père Santec, je ne connaissais que lui. Il avait baptisé toute la famille, mon père, mon oncle Armand, ma tante Clotilde, les enfants de celle-ci, et nous deux. Il rappelait souvent des épisodes de ces baptêmes, et disait à maman : « Madame, il n'y a que vous à m'avoir préféré un prêtre parisien ! » Je l'aimais depuis le jour où il avait dit de grand'mère : « Mme Delafon est une martyre et un exemple. » Je cessai de l'aimer après ma première confession. J'étais logique. Fille obéissante, cela ne m'empêcha pas de retourner chaque samedi au confessionnal du père Santec. Mais c'était aux pieds de grand'mère que je continuais, du fond de l'âme, à me livrer et à me repentir.

Il est temps de liquider l'affaire de Marcelle Legrand et ses conséquences imprévues. Grand'mère m'ayant caressé les cheveux, je parus à table la conscience parfaitement tranquille. Hélène avait déjà fait son rapport : dès le début du repas, maman raconta l'aventure à mon père. Elle déclara ensuite d'un ton plaintif que la fille d'un ingénieur du Génie Maritime qui enfreignait un ordre était beaucoup plus coupable qu'un autre enfant, surtout en temps de guerre. Avec une insolence dont je concevais les dangers, je demandai si le père de Marcelle, qui se trouvait en première ligne, elle me l'avait dit au catéchisme, servait dans l'armée allemande. Mon père éclata de rire. « Ma parole, Cathou nous donne une leçon d'Union Sacrée ! » Maman ne le contrariait jamais devant nous. Elle porta son mouchoir de dentelle à ses narines, hocha joliment la tête et décida qu'elle ne souhaitait pas mieux que d'envisager la question sous cet angle. Il suffirait qu'Hélène — puisqu'Hélène était la plus grande et la plus raisonnable — s'enquît auprès des petits inconnus de la situation militaire de leurs papas. « C'est peut-être un peu risqué, dit-elle, pour les bonnes manières. Evitez au moins les garçons ! »

Hélène l'approuva aussitôt. Je retrouvai Marcelle sur la plage. Mais elle y avait ses camarades et moi les miennes. Malgré tous mes efforts, les deux bandes avaient pris de trop mauvaises habitudes pour accepter de se fondre en une. Je me vis bientôt seule à jouer tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, surtout avec les autres. Je ne les rejoignais jamais sans me rappeler les origines de ma révolution. Hélène ne criait plus : « Catherine ! Veux-tu revenir ici, Catherine ! », mais je savais qu'elle me surveillait de loin, qu'elle rageait, et je savourais ma victoire. Quant à éviter les garçons, la chose n'était pas facile : la bande de Marcelle disposait tout comme la nôtre de frères, de cousins, d'amis.

Je me demande pour la première fois ce soir si grand'mère suivait

nos jeux. Elle le pouvait, toutes les fenêtres de la maison découvraient la plage. Mais je n'ai jamais songé qu'elle pût se déplacer dans sa chambre. D'où je la voyais se tenir, elle ne distinguait que le fond de la rade. Aussi, rouge, essoufflée, lui racontais-je en rentrant nos parties dans le plus grand détail.

Ainsi se déroulait une enfance heureuse, pendant que la guerre saignait la France et l'Europe. Nous y songions, quand l'un des membres de l'une ou l'autre bande, après une absence de plusieurs jours, reparaissait vêtu de noir, ou si quelque cérémonie religieuse marquait la perte d'un navire au loin. Nos parents s'abstenaient toujours d'échanger devant nous les mauvaises nouvelles. Je les lisais sur le visage de mon père. Et chaque fois qu'il se plaignait d'être attaché à l'Arsenal, chaque fois qu'il enviait son frère (qui commandait un aviso dont les exploits furent nombreux), je savais qu'il venait d'apprendre une défaite ou la mort d'un ami. On ne put pas nous cacher celle de notre cousin Pierre. C'était un grand garçon sérieux qui préparait sa médecine à Paris, où il vivait seul, mon oncle et ma tante Clotilde étant fixés à Saigon avec leurs autres enfants. Il venait souvent à Toulon, apportait des caramels qu'une nuit dans un wagon surchauffé avait rendus poisseux. Mon père faisait pour lui des projets d'avenir. Son arrivée en uniforme, pendant le mois de novembre 1915, nous révéla un cousin parfaitement insoupçonné. Il était médecin auxiliaire, portait un uniforme d'officier, la croix de guerre et une barbe qui semblait collée sur sa figure lisse.

La métamorphose ne s'arrêtait pas là. Il parut nous découvrir, Hélène et moi, nous appela ses petites femmes, nous emmena promener, nous offrit des bonbons bien meilleurs que les caramels d'autrefois, et même un jour des broches. Les journées qu'il vécut avec nous se déroulèrent comme une féerie. Ce qui me le fit aimer encore davantage, c'est qu'avant de partir, il rendit visite à grand'mère. Il avait laissé la porte ouverte et nous l'entendîmes parler beaucoup. Il revint à deux reprises, au printemps et à l'automne de 1916. Je retrouvai le même bonheur. Hélène était transformée. Elle avait des joues toutes roses, des yeux brillants, des douceurs dans la voix. Quatorze ans...

Pierre fut tué une nuit d'avril 1917, tandis qu'il relevait avec ses brancardiers les blessés d'une attaque malheureuse. Maman nous fit prendre le deuil. Elle eut raison, notre désespoir l'exigeait. Hélène manifesta le sien avec une violence extrême. Pour la première fois, je vis pleurer grand'mère. Plus que tous les propos désolés de mes parents, ces larmes silencieuses m'enseignèrent le prix de notre perte.

Je dois le reconnaître, elle me fit souffrir peu de temps. Entre sept et dix ans, comment ne pas se gaver de l'existence ? Nous étions très occupées : le cours Maurel, les leçons d'anglais, celles de « maintien et de bonne tenue » (on dirait plus prétentieusement aujourd'hui de « gymnastique rythmique »), enfin, pour moi, le piano. Depuis l'âge de cinq ans, j'en faisais deux fois trois quarts d'heure chaque jour. Hélène avait voulu

apprendre le violon, mais ne se donnait aucune peine. Si bien qu'aux réceptions de maman, j'avais fini par jouer sans elle. Je récoltais beaucoup d'éloges, que je méritais. J'étais réellement douée, j'aurais pu aller assez loin. Ces réceptions m'amusaient, mais je n'aimais rien tant que mes deux séances quotidiennes, d'exercices le matin, d'études de morceaux l'après-midi, seule dans le grand salon lumineux, les portes bien fermées. La pièce sentait bon, il y avait toujours des fleurs dans les vases, et grand'mère était de l'autre côté du mur. Je savais qu'elle m'écoutait. Un jour que je m'étais interrompue je ne sais plus pourquoi, peut-être simplement pour aller la voir, je suis entrée sans bruit dans sa chambre. Je l'ai trouvée les yeux fermés, mais avec sur ses traits une telle quiétude, une telle félicité que je n'ai pas eu peur cette fois-là.

Ajoutons à tous ces devoirs ingrats ou délicieux les réunions d'enfants le jeudi et le dimanche, les passionnantes lectures et les jeux sur la plage ; il ne restait guère de loisirs pour penser à autre chose. Je me rappelle les sorties d'après-dîner, à la belle saison. Dès que nous mettions le pied dehors, des parfums lourds me remplissaient d'ivresse dans la douceur du crépuscule. Quelques groupes de parents se promenaient sur le littoral, mais rentraient avant la nuit, car les lumières y étaient défendues. Nous jouions encore un peu. Parfois, je m'arrêtais de courir pour renverser la tête et contempler jusqu'au vertige un univers étincelant. Là aussi, je pensais à grand'mère. Paulette la déshabillait en ce moment. A notre retour, mon père la poserait sur son lit et nous irions l'embrasser, Hélène d'abord, très vite, puis moi. Je la quitterais sur la pointe des pieds, comme si elle dormait déjà, j'éteindrais la lampe, je fermerais doucement la porte. Je me coucherais, je dirais ma prière à toute allure, y compris : « Protégez-papa-maman-Hélène » pour arriver aux seuls mots qui comptaient, « ... et grand'mère. » Et grand'mère.

Les beaux jours de 1918 s'étaient ouverts sur ma première communion solennelle. Ils allaient finir avec les fêtes de l'armistice. Ces deux événements sont dans mon souvenir comme deux portes à leurs mesures respectives : l'une petite, personnelle, par où le mauvais sort s'est introduit comme un voleur ; l'autre énorme, où il a reparu triomphant. La veille de ma communion, au cours du déjeuner, grand'mère s'était redressée si brusquement dans son fauteuil que nous avions tous cru qu'elle se levait. Elle avait porté les mains à ses côtes, et son regard avait fait le tour de la table, sans s'arrêter sur personne. Elle s'était détendue ensuite, nous l'avions vue baisser les yeux, se tasser, reprendre son attitude habituelle. Comme mon père lui demandait ce qu'elle avait ressenti, elle avait répondu : Rien, d'un mouvement de tête. Elle s'était remise à manger. Mais elle, toujours si vive et d'un si excellent appétit, elle mastiquait maintenant avec lenteur, dans un effort dont nous fûmes encore plus frappés que par son malaise.

Elle n'eut pas la force de rentrer dans sa chambre, il fallut pousser le fauteuil. Ma retraite ne me permit pas de rester près d'elle. Quand

j'allai la voir dans l'après-midi, elle sommeillait. J'étais vêtue de ma robe blanche, que maman m'essayait une dernière fois. Grand'mère entrouvrit les paupières, et sourit. Je me jetai sur le pouf à ses pieds, je chuchotai : « Comment vas-tu, grand'mère ? » Elle eut une moue rassurante et me toucha le bout du nez. Je remontai au premier en chantant à tue-tête.

Le soir, grand'mère ne put venir dîner. La douleur l'avait ressaisie. Le lendemain matin — le grand jour — avant de partir pour l'église, je la trouvai au lit, le visage crispé, la peau moite. Elle me toucha pourtant le nez, et elle me fit sur le front un petit signe de croix. A cette seconde, j'eus le pressentiment de sa mort. Dès que nous fûmes dans l'auto que mon père avait commandée, je fondis en larmes. On m'embrassa en me traitant de stupide : grand'mère souffrait d'une courbature, il n'y avait pas de quoi se lamenter. Tout le monde était très beau dans la voiture, mon père en grand uniforme, Hélène, maintenant vraie demoiselle, vêtue de blanc comme moi et coiffée d'une capeline de paille qui la rendait fort jolie. Mais l'éclat de maman était incomparable. Je pensai fièrement : « Aucune n'en a de si belle. »

J'arrivai détendue à l'église, j'y pénétrai avec l'émotion qu'inspire une telle journée. La cérémonie se déroula sans autre pensée que de me montrer digne d'elle. Comme les compagnes du cours qui m'entouraient, je chantai les cantiques avec ferveur. J'approchai de la Sainte-Table le cœur rempli d'attente, un peu déçue, à l'instant unique, de ne subir aucun choc nouveau. De retour à ma place, agenouillée, le front entre les mains, les oreilles prises par la splendeur des orgues, je m'apprêtais à faire mon action de grâces, lorsque grand'mère m'apparut. Elle était debout, telle que je ne l'avais jamais vue, les paumes ouvertes, dans l'attitude de Notre-Dame de Lourdes. Ses yeux ne me regardaient pas, mais je les sentais brûlants. Elle se tenait dans une sorte de brouillard piqué de pâles étoiles, et quelque chose disait en moi : « C'est le ciel. » Je constatai avec terreur que ses pieds nus ne reposaient sur rien. Je hurlai, ou je crus hurler : « Elle est morte ! » Je relevai la tête, considérai autour de moi mes camarades en prières, les lumières de l'autel, les deux files de petits fantômes blancs et noirs qui continuaient à s'avancer vers lui. Une flamme affreuse m'envahit, tout se mit à tourner, les orgues se déchaînèrent. J'empoignai les montants de mon prie-dieu en me répétant : « Elle est morte » et je perdis connaissance.

Je me retrouvai près d'une fenêtre ouverte, dans une pièce inconnue, entourée de personnes que je ne connaissais pas davantage. Il y avait pourtant là mes parents, Hélène, Mlles Maurel. Une odeur d'eau de mélisse et d'encens mélangés me souleva le cœur, après quoi je distinguai les miens. Ils m'emmenèrent, dolente et silencieuse, et tandis que l'auto reprenait le chemin de la maison, ils évoquèrent pour me tranquilliser des souvenirs de communiantes que l'émotion, la faim, la chaleur avaient rendues malades comme moi. Appuyée contre l'épaule de maman, je

pensais : « Ils ne savent pas que grand'mère est morte. » Mais je me sentais si faible et si terrorisée que je ne pouvais pas pleurer.

Papa me prit dans ses bras pour descendre de voiture. Au bruit, Paulette accourut. « Ce n'est rien, dit mon père. Comment va Mme Delafon ? » Je me crispai à son cou, prête à défaillir de nouveau. « Pas bien, monsieur, dit Paulette. J'ai téléphoné au docteur. » « Pas bien ! » Grand'mère vivait ! Je fus inondée de joie par ce « pas bien ». J'embrassai passionnément mon père, qui me regarda, surpris. Je lui dis qu'il pouvait me poser à terre, que j'allais mieux, que je monterais seule. Il me suivit du regard et ne dut rien comprendre à me voir passer devant la porte de grand'mère sans même ralentir le pas. C'est que j'avais hâte d'être au pied de mon lit pour remercier le Ciel et faire enfin cette action de grâces dont ma frayeur m'avait privée.

Je ne savais pas encore que la mort commence presque toujours dans la vie, et qu'elle se plaît à nous torturer avant de nous prendre. Mon apparition de l'église ne m'avait pas trompée : la mort était entrée chez nous, mais ses jeux allaient durer près de six mois. Je n'ai jamais su le nom de cette maladie. Tous les deux jours, à l'heure où je devais étudier mon piano, très tôt le matin, je trouvais le salon occupé par le docteur Laforest et mon père et je retournais dans le couloir pour y attendre leur sortie.

Je devinai peu à peu que notre vieux médecin serait venu moins souvent si l'état de grand'mère n'avait pas inspiré d'inquiétude. Je saisissais au vol des mots qui se débattaient ensuite dans ma cervelle comme de mystérieux prisonniers : « ... Opération nécessaire... ». « ... opération impossible à son âge... », « ... consulter un confrère... » Il en vint plusieurs, et même de Paris. Grand'mère ne quittait plus le lit. Je ne pouvais entrer dans sa chambre sans que le spectacle du fauteuil vide me déchirât le cœur. Pour chasser mon émotion et amuser ma malade, je jouais à le soigner. La burette d'huile fut sa potion, le pouf de Psyché son cataplasme. Je le faisais tourner sur lui-même en lui demandant si la promenade ne le fatiguait pas. Grand'mère suivait des yeux mes sottises avec une belle grimace de contentement. Je n'avais pas interrompu les confessions quotidiennes, tantôt debout à côté du lit, tantôt à genoux, la tête dans les draps. Je recevais toujours les mêmes marques d'approbation ou de blâme. Mais si grand'mère se prenait à souffrir, elle me faisait signe de m'en aller, tout de suite. Je la laissais entre les mains de Paulette, qui demeurait auprès d'elle toute la journée (une infirmière la remplaçait la nuit) et j'allais pleurer dans un coin.

C'était maman qui avait décidé que Paulette soignerait grand'mère et que nous nous passerions tous d'elle aussi longtemps qu'il faudrait. Maman ne laissait à personne le soin d'acheter les médicaments, elle surveillait le régime. Mais, à ma connaissance, durant les six mois de la maladie, elle n'a pas franchi une seule fois la porte de la chambre. Quoi qu'elle eût à demander ou à faire dire, elle en chargeait Hélène,

qui s'acquittait de sa tâche avec une docilité sans élan. Je ne comprenais pas qu'elle ne me désignât jamais, moi qui aurais ressenti tant de plaisir là où ma sœur n'en éprouvait aucun. Je suppose aujourd'hui que, sans vouloir ou sans oser paraître, maman se souhaitait du moins « représentée ». Avec Hélène, grand'mère ne pouvait douter de l'ambassade.

Ces façons révoltantes me firent trouver comment gâter personnellement grand'mère. A toutes mes heures de liberté, sauf celles des jeux sur la plage — je n'étais pas une perfection, et d'ailleurs je considérais maintenant cette maladie comme un nouvel état où le lit n'avait fait que remplacer le fauteuil et qui durerait, lui aussi, des années — à mes heures de liberté, je me remis au piano. Je parvins à doubler le temps qu'il me prenait d'habitude.

Je commençais alors les sonates de Beethoven, le début de la première. Je l'étudiai avec une application plus fervente que jamais, l'oreille tendue vers le silence de l'autre côté du mur. Souvent, mon père entrait dans le salon, sur la pointe des pieds. Il demandait chaque fois tout bas : « Tu ne déranges pas grand'mère ? » Je le rassurais d'un clin d'œil, sachant que la porte se fût entrebâillée et que Paulette, un doigt sur les lèvres, m'eût fait taire, si grand'mère avait quêté le sommeil ou recommencé de souffrir. Il s'asseyait alors près de la fenêtre, se prenait la tête dans les mains et ne bougeait plus.

Il était le seul être dont la présence dans le salon ne me paralysait pas. Quand j'avais fini, il me disait : « C'est beau, ce que tu viens de jouer là, Catherine. » Puis il s'en allait pour entrer chez grand'mère. Il lui parlait du piano, je le savais. Il restait peu, et j'entendais bientôt son pas fatigué qui s'éloignait dans le couloir. Un silence naissait autour de moi, profond comme celui qui suit toute musique, profond et lourd parce que le pas de mon père s'y était perdu, que de la pièce voisine ne s'élevait aucun bruit, que j'étais seule, et bien désarmée devant de grands mystères. Je demeurais assise sur ma banquette, devant mon clavier, sans plus rien voir. Les méchants mots qu'Hélène avait prononcés autrefois sur le mutisme de grand'mère rôdaient comme les fauves des cirques autour du dompteur. J'essayais de les tenir en respect. C'était une dure besogne. Car, sans rien comprendre aux choses, je ne pouvais pas ne pas les constater.

⁂

Les vacances approchaient. Nous allions chaque année à La Baule, « l'Océan fait tant de bien aux petites », disait maman, et nous y retrouvions toujours la même villa. L'état de grand'mère ne permettait pas d'envisager un aussi long voyage. Mon père aurait trouvé naturel que nous demeurions chez nous, d'autant plus que les nouvelles de la guerre l'inquiétaient et qu'il n'était pas question pour lui d'obtenir le moindre congé. Maman estima que nous en serions déconsidérés. Ils louèrent une propriété à cinq ou six kilomètres, dans les terres, où papa pourrait venir chaque soir.

C'était une belle maison entourée d'un grand jardin aux plantes exotiques ; une pinède lui donnait des allures de parc. Que je devais y être malheureuse ! Nous nous installâmes vers le 15 juillet. Une ambulance amena grand'mère. Quand je la vis couchée dans sa nouvelle chambre, dans son nouveau lit, j'eus le sentiment de la retrouver après une longue absence et son aspect me bouleversa. Depuis un mois, elle avait maigri, fondu, elle était devenue toute blême, son nez s'était pincé. La lumière d'une fenêtre proche traversait une de ses oreilles. Je ne me retins pas d'attirer Paulette dans le vestibule pour lui communiquer mon effroi. J'entends encore sa réponse : « Elle pourrait mettre vos chemises, ma petite Catherine. » Je m'enfuis vers le jardin en me répétant ces mots terribles.

Mon père avait voulu que la voiture des bagages apportât aussi le fauteuil qui ne devait plus jamais servir. Je ne sais si grand'mère fut dupe de cette attention. On le laissa près d'elle pendant quelques jours. Puis, comme il encombrait, on le mit dans un coin du vestibule. Je n'en pouvais plus douter, grand'mère était perdue. Ma détresse nouvelle ne puisait pas uniquement à des sources pures. La Baule m'aurait fait retrouver les camarades de chaque été. Je connus la solitude, pour la première fois de ma vie.

Les propriétés voisines appartenaient à des familles que nous connaissions presque toutes, mais où les enfants avaient au moins l'âge d'Hélène. Ils jouaient au tennis, dansaient chez l'un ou l'autre, organisaient des pique-niques, prenaient le thé en conversant comme des grandes personnes. Hélène fit naturellement partie de leur bande, je ne la vis plus. Maman sortait l'après-midi toutes les fois qu'elle ne recevait pas elle-même. Mon père rentrait fort tard, souvent après dîner, alors que j'étais déjà couchée et endormie. Je passais la matinée entière à mon piano. Le reste du temps, je relisais mes livres, à plat ventre sur mon lit, j'allais bavarder avec Marthe, la cuisinière, ou bien, le plus loin possible dans la pinède, je racontais à ma poupée préférée des histoires tristes. Elle s'appelait Solange.

Je n'entrais plus chez grand'mère sans qu'elle m'eût fait demander. Mais dès que Paulette m'appelait, j'accourais à toutes jambes. Il m'arrivait aussi d'attendre sur le canapé du vestibule, en cousant des robes pour Solange. Si Paulette venait m'y rejoindre, je savais que grand'mère s'était assoupie. Elle dormait beaucoup, Paulette m'expliquait en grand détail que c'était l'effet de la morphine. Instruite par l'infirmière de nuit qui arrivait chaque soir de Toulon et repartait le matin avec mon père, pleine de son sujet, fière de son nouveau rôle, Paulette, qui était toute jeune, ne tarissait pas sur les soins qu'elle donnait à sa malade, sur les symptômes d'aggravation qu'on pouvait constater et ceux auxquels on devait s'attendre.

Je la comprenais très suffisamment pour nourrir mes angoisses, en même temps qu'une horrible curiosité. Dois-je m'en repentir ? Je crois

que tous les enfants sont curieux de la mort lorsqu'elle se dessine lentement pour la première fois auprès d'eux. Cela n'exclut ni le chagrin ni la terreur. Mais c'est si étrange, *si peu naturel !* Quand j'entrais dans la chambre, le regard de Paulette conduisait le mien vers le signe qu'elle m'avait décrit, le tremblement d'une main, le nez qui se pinçait de plus en plus, et une maigreur si effrayante que l'alliance un jour quitta son doigt. Grand'mère la saisit vivement, elle la tint pressée dans sa paume, les yeux fermés, puis elle la glissa à l'index. L'alliance ne tint pas davantage.

Alors elle tira de dessous sa chemise la chaînette de son baptême et marqua d'un geste que nous devions y fixer l'anneau, contre la médaille. Je conçus tout à coup que grand'mère avait eu un mari, et moi un grand'père. Je l'imaginai petite fille courant sur le littoral ou penchée comme moi sur sa propre grand'mère. Je la vis entrant à l'église pour y prendre un époux, puis promenant ses trois enfants. Ce n'était pas une fée, c'était une femme. Je la situai dans le monde au moment qu'elle s'apprêtait à le quitter, et je l'adorai encore plus.

Paulette n'eut pas besoin de me faire remarquer les yeux. Ils ne lançaient plus leurs flèches éblouissantes, ils ne traversaient plus les miens, ils ne regardaient plus, ils n'avaient plus de but.

Pourquoi tant de minutie dans des souvenirs funèbres ? Que la mort de grand'mère dût me livrer à moi-même, cela va de soi. L'été se déroulait dans une joie générale et une exaltation croissante. Chaque jour, mon père apportait des nouvelles miraculeuses, qui étaient vraies. Les Américains débarquaient par milliers, nos soldats accumulaient les victoires. Foch devenait maréchal, l'ennemi fuyait, les Français reprenaient la France. Je sentais douloureusement l'absence du bonheur que j'aurais dû éprouver. Mon père dit un jour : « Songer que des heures si belles se confondent avec l'agonie de ma mère ! » C'était la première fois que j'entendais : agonie. Un autre jour, vers la mi-septembre, il nous apprit que nous devions regagner Toulon immédiatement. Le cours Maurel rouvrait seulement au début d'octobre, mais le docteur Laforest jugeait que grand'mère serait alors intransportable.

Elle sourit vaguement à sa chambre retrouvée, puis retomba dans une somnolence qui ne la quittait presque plus. Elle vécut de la sorte encore un mois et demi. Nous retournâmes en classe, mais je n'osais toucher à mon piano. Les jeux du littoral me détournaient de l'obsession ; elle m'attendait chez nous. Reprise par mes habitudes, je frappais mes trois petits coups à la porte ouverte de grand'mère, puis je passais la tête et contemplais sa pauvre figure endormie. Quelle émotion, le jour où je la vis éveillée et s'efforçant de claquer des doigts pour me répondre ! Elle me fit signe d'approcher, me toucha le bout du nez. J'osai ce que je ne me serais jamais permis en d'autres temps : je touchai le bout du sien. Des larmes lui montèrent aux yeux, mais elle s'empêcha de fermer les paupières pour que je ne pusse pas croire à un reproche. Peu après,

le médecin commença de venir chaque matin. Mon père demeurait des heures sur une chaise, au pied du lit, contre la porte, comme s'il n'avait pas osé pénétrer davantage dans la chambre, tandis que Paulette ou l'infirmière bougeait les bouteilles de la table de nuit, préparait une piqûre, ou se tenait assise également, non moins immobile et silencieuse. Il venait aux repas les yeux rouges. Maman l'entourait d'attentions un peu trop évidentes, qui m'irritaient sans que je pusse m'expliquer pourquoi. Un soir, comme nous nous disposions à dîner, Hélène jaillit du couloir, éperdue. « Grand'mère parle ! » cria-t-elle. Nous nous précipitâmes tous, maman la première. Grand'mère ne parlait pas, elle râlait. Ce râle d'un être adoré dont je n'avais connu jusqu'alors que le silence, on ne pouvait rien imaginer de pire.

Elle mourut dans la nuit du 3 au 4 novembre 1918. Quand je me réveillai, le matin du 4, je vis papa penché sur moi. Je l'entendis murmurer d'une voix sourde : « Tu vas avoir beaucoup de peine, mon chéri. Grand'mère est morte. »

***

L'église et le cimetière en plein soleil. La chambre vide. Le fauteuil offert à l'hôpital. Le piano qui n'aurait plus parlé qu'à un mur. Les cauchemars. Les terreurs du réveil. Avant de m'endormir, je suppliais grand'mère de m'apparaître, de me montrer ses yeux, de me toucher le bout du nez, de me prouver que dans les splendeurs du Ciel elle ne m'oubliait pas. Vaines prières. Elle n'était plus nulle part. Des semaines durant, je ne vécus que de ma désolation. Puis vint ce dialogue avec mon père dont j'ai déjà parlé.

Il eut lieu un jour exceptionnel. Depuis longtemps, mes parents avaient promis à Hélène qu'elle irait en Angleterre aussitôt la guerre finie. C'était alors la mode d'envoyer les jeunes filles y poursuivre leurs études, dans un couvent. Papa aurait souhaité qu'elle achevât chez Maurel le trimestre commencé. Mais deux de ses compagnes partaient ; à force de pleurnicheries elle avait obtenu gain de cause. Maman s'était chargée de la conduire. Mon père et moi, nous les avions accompagnées à la gare ce fameux jour (un jeudi, je n'allais pas en classe), puis nous étions rentrés. Un peu plus tard, je le trouvais accablé devant son bureau. Quand l'heure du déjeuner sonna, nous pleurions dans les bras l'un de l'autre.

Nous trouvâmes nos couverts mis face à face, des deux côtés d'une table qui paraissait immense sans grand'mère, sans maman, sans Hélène. Papa me dit, avec un sourire encore plein de larmes : « Te voilà maîtresse de maison. » Il m'annonça qu'il s'était rendu libre pour l'après-midi et que nous irions nous promener longtemps. Le ciel était radieux. Tout le monde plaisantait, riait, à cause de la victoire. Je me sentais heureuse, moi aussi ; je n'avais jamais fait une pareille promenade seule avec mon père. Comme nous arrivions à Toulon, il me demanda si je n'étais pas

trop fatiguée pour aller jusqu'au cimetière. Le chagrin se réveilla, mais je fus surprise de constater qu'il paraissait supportable.

Je reconnus à peine l'allée du caveau, sans la foule de l'enterrement. Nous marchions tous les deux en silence. J'appréhendais le spectacle du trou noir où l'on avait descendu le cercueil. Mais la dalle avait été replacée, avec une inscription toute neuve près de celle, vieille et moussue, de mon grand'père. La main qui tenait la mienne me serra très fort. Je priai grand'mère de pardonner à mon père si jamais il lui avait fait de la peine, et à moi d'avoir pu penser qu'elle m'avait abandonnée. Elle ne m'avait pas abandonnée, je la retrouvais en moi.

Mon père vint me border le soir. Il me dit : « Nous avons passé une bonne journée, Cathou. » En ouvrant les yeux le lendemain, j'espérais le revoir à la même place. Je ne vis que Marthe, comme chaque matin — Paulette, depuis la mort de grand'mère, prenait du repos dans sa famille, — il était déjà parti pour l'Arsenal. Je ne sentis pas la solitude et à la légèreté de mes épaules, de mes bras, de mes jambes, à mon envie de sauter et de courir, je compris que le miracle ne pouvait être mis en doute : grand'mère avait pardonné ! Je ne doutai pas davantage qu'elle ne me chargeât d'en informer mon père. Mais comment ? Transmettre un tel message tout nu : je ne serais jamais assez persuasive, on le prendrait pour une gentillesse de petite fille. Je devais d'abord tenter de savoir ce que grand'mère avait pardonné...

Découvrir les motifs du silence (s'il était vrai qu'elle l'avait voulu) et de l'attitude que mes parents avaient adoptée à son égard.

La tâche me parut si difficile qu'elle m'inspira un nouveau désespoir. Je le traînai au cours, sur la plage, où je m'étais dit que je pouvais retourner jouer maintenant. Quand mon père rentra, tout ce que je sus trouver, ce fut de me remettre au piano. J'essayai de faire passer le message dans mes doigts. Je n'ai jamais joué aussi mal et il remarqua gentiment : « Tu t'es un peu rouillée, ma pauvre ! »

Au fond de mon lit, le même soir, je me posai une autre question, qui, celle-là, était aussi vieille qu'Hélène et moi : pourquoi ne connaissions-nous pas les parents de maman, notre grand-père et notre grand'mère de Paris ? On nous disait que les voyages leur faisaient peur. Je me demandai de quel mal effrayant ils devaient être atteints tous les deux, quand la paralysie de grand'mère ne l'avait jamais empêchée de nous accompagner à La Baule. D'ailleurs, on eût pu nous emmener à Paris, au moins avant la guerre : je n'étais pas si petite. Mes parents s'y rendaient parfois ; ils n'en rapportaient ni nouvelles ni cadeaux.

Cette absence de cadeaux m'avait toujours paru bizarre. Nous en recevions bien de Saigon pour Noël ! Ces grands-parents inconnus auraient manqué d'argent, un bâton de nougat ne coûte pas cher, et nous aimions beaucoup le nougat. Mais ils n'en manquaient pas, loin de là. Je me rappelai des bribes de dialogues aux réceptions de maman, où des gens parlaient d'usines, de Bourse, et la félicitaient d'appartenir à une famille

si notable. Je me souvins qu'elle avait répondu un jour avec une jolie moue et un soupir : « Nous vivons très loin de mes parents. » Je cherchai en vain dans ma mémoire d'autres traits qui eussent pu m'éclairer mieux que ceux-là, je fus longue à m'endormir.

Maman rentra le surlendemain. C'est elle qui m'ouvrit la porte quand je revins du cours. Elle s'écria : « Voilà notre fille unique ! » Elle me raconta l'installation d'Hélène dans un couvent de Bournemouth confortable comme un palace, puis m'emmena chercher dans sa chambre une énorme boîte de *toffees* et une jolie robe écossaise, un de mes rêves. « Tu ne la mettras naturellement qu'à la fin de notre deuil, dit-elle, mais nous allons l'essayer ! » Lorsque j'eus passé la robe, elle décida de modifier ma coiffure, en m'interdisant de me regarder dans son miroir avant qu'elle eût fini. Elle s'extasia, battit des mains. Je ne m'estimai pas laide non plus et je l'embrassai avec emportement, reconquise par sa grâce, son parfum, sa beauté, qui s'accommodait d'une prestigieuse robe noire, moins noire que ses cheveux. Je remis mon vêtement de deuil, mais gardai la coiffure neuve.

Notre vie à trois commença. Maman avait supprimé son « jour » ; elle recevait parfois quelques amies intimes et sortait le reste du temps. Mon père poursuivait son travail. Je continuais consciencieusement le mien, mais, sauf le piano, sans flamme. J'étais triste. Nous jouions très peu sur la plage l'hiver, la nuit descendait trop tôt. Mes compagnes préférées venaient me voir, ou je me rendais chez elles ; mais j'aurais eu besoin de courir et de me dépenser. Grand'mère était morte depuis trop peu de temps pour que le goût du silence qu'elle avait mis en moi pût déjà se manifester. Tous les moments de la journée que je passais autrefois près d'elle demeuraient vides. La maison m'accablait. Je sentais peser le poids de mon mystère.

La première clarté apparut là où je l'attendais le moins, chez mon professeur d'anglais. Une vieille demoiselle rousse, menue et maigre qui s'appelait Miss Salter. Elle habitait la France depuis sa jeunesse ; bien qu'elle ne fût jamais retournée en Angleterre, elle avait conservé un accent épouvantable, dont se moquaient ses élèves tout en en tirant le plus grand profit. Elle souffrait des yeux, ce qui ne pouvait surprendre dans un appartement aussi sombre que le sien, et elle nous faisait écrire sur des cahiers de papier vert.

Chaque semaine, je prenais chez Miss Salter une leçon d'une heure, partagée jusqu'alors avec Hélène. Le départ brusqué de ma sœur la rendit furieuse. Je lui avais apporté un mot de maman ; elle devint écarlate en le lisant et retint, dans un effort apparemment très douloureux, la colère qui lui montait aux lèvres. La semaine suivante, plus calme d'apparence, elle me demanda à la fin de la leçon si nous avions reçu des nouvelles. Je répondis qu'Hélène se montrait enchantée tout en éprouvant un peu de nostalgie de la famille et du Mourillon.

Miss Salter fit alors entendre un surprenant petit rire. Elle déclara

qu'elle plaignait beaucoup la pauvre Hélène, pour toutes sortes de motifs qu'une grande fille raisonnable comme moi comprendrait sans peine. D'abord, dans un couvent certainement tenu par des « bonnes sœurs » françaises ou belges, Hélène perdrait les excellentes connaissances qu'elle lui avait inculquées. Mais ce n'était pas le pire. Transformant, sans souci de la contradiction, ses « bonnes sœurs » en religieuses britanniques, elle affirma qu'Hélène se préparait de tristes déboires.

Elle dit à peu près : « Vous ne connaissez pas les Anglais, ma chère. Ils sont très stricts pour tout ce qui touche à la morale et à la tenue. Et par malheur Hélène s'est un peu trop calquée sur Madame votre mère... Oh, Madame votre mère est charmante, Catherine ! je ne me permettrais pas de la juger. Elle agit comme bon lui semble. Je parle seulement pour la pauvre Hélène. On n'aime pas en Angleterre les filles qui se jettent au cou des garçons. Les parfums, les ongles polis, avec tout cela qui est si déplorablement... sexuel, mais, ma pauvre Catherine, elle sera renvoyée, chassée, comme une mauvaise personne, comme un démon ! »

Ce discours, qui me rendait idiote, eût été encore plus loin, si un coup de sonnette n'avait annoncé la leçon suivante. Miss Salter dit brusquement : « Au revoir ! » Et elle fit ce qu'elle n'avait jamais fait : elle me jeta sur le front un baiser sec. Je ne pus rien répondre, je me contentai de me frotter le front avec dégoût. Je me ressaisis dans l'escalier. A chaque marche, je la traitai de sale bête, de sale bête.

Durant le retour, ma rage trouva toutes les réponses qui l'auraient confondue. Hélène ne se parfumait pas, ne se polissait pas les ongles. Je lui avais vu de la poudre un seul jour, pour son anniversaire, et même un peu de rouge, mais c'était par une fantaisie de maman qui avait duré le temps du dîner, devant le vacherin aux bougies. Une pareille suite de mensonges prouvait la fausseté du reste : Hélène ne se jetait pas davantage au cou des garçons, elle avait assez de défauts comme cela ! elle ne serait pas renvoyée. L'affreuse rabougrie avait fait appel à ma raison ? Ma raison concluait qu'elle rageait d'avoir perdu une élève et que sa déception lui inspirait des sentiments ignobles. Je ne retournerais plus chez elle. Mes parents sauraient bien dénicher dans Toulon un autre professeur, dont l'enseignement vaudrait le sien et qui serait plus digne de respect.

Arrivée à ce point, ma raison chancela. En songeant qu'il faudrait rapporter des paroles aussi horribles, je découvris que je n'oserais jamais, parce que l'accusée, ce n'était pas Hélène, c'etait maman. Je ressentis le même choc que celui de mon entretien avec mon père. J'évoquai le parfum de maman, ses beaux ongles polis. « Hélène s'est un peu trop calquée... » L'affreuse avait dit des mensonges sur le calque — encore devais-je reconnaître que trop souvent... — mais non sur l'original. Tout m'avait paru faux à propos d'Hélène ; tout me parut vrai pour maman. Vrai, et épouvantable. Je n'avais naturellement rien compris au mot

« sexuel ». Je n'en retenais pas moins : « Se jeter au cou des garçons », « Mauvaise personne », « Démon ».

Le feu aux joues, je me traitai de folle. Je me mis à courir en répétant : « Grand'mère. Grand'mère. » Sitôt rentrée, je me précipitai sur la porte de sa chambre. J'avais oublié que mon père l'avait fermée à clef, un jour qu'il m'avait trouvée sanglotante sur le pouf de Psyché. Je devais me débrouiller toute seule. Je devins hypocrite. Je n'osai plus lever les yeux vers maman quand elle s'adressait à moi, mais dès qu'elle se détournait, j'interrogeais ses traits.

Je surveillais ses allées et venues. Chaque fois qu'elle sortait, le cœur me sautait hors de la poitrine. Je guettais son retour, je tendais l'oreille lorsqu'elle causait avec mon père. Je ne voyais rien. Et une étrangère comme Miss Salter, qui n'avait jamais mis les pieds à la maison, savait tout ! Je me préoccupai d'apprendre si d'autres qu'elle étaient aussi bien renseignées. Mlle Médavy, mon professeur de piano ? Elle n'aimait que la musique et les chats. Elle ignorait les êtres humains qui n'étaient pas compositeurs ou pianistes. Elle me témoignait de l'affection parce qu'elle me considérait comme sa meilleure élève. Même si je ne devais rien obtenir, je serais heureuse de parler à une femme aussi douce et tranquille.

Une confusion écrasante me paralysa dès le début, quand je lui annonçai le départ d'Hélène pour l'Angleterre. Le ton de ma voix l'émut assurément, elle me plaignit de me trouver seule. Je lui dis que je ne pensais pas à moi, que je m'inquiétais pour ma sœur : « quelqu'un » m'avait assuré qu'elle serait malheureuse là-bas avec un caractère comme le sien. Mlle Médavy n'avait jamais vu Hélène. Elle demanda : « Quel caractère ? » Je répondis, en essayant d'être naturelle : « Celui de maman. » Le regard toujours tendre de mon professeur changea brusquement d'aspect et ses traits bienveillants se glacèrent. Mais elle détourna aussitôt la tête, et elle dit de son ton habituel : « Je ne connais pas beaucoup le caractère de Madame votre mère, ma petite Catherine, et vous ne le connaissez sans doute pas mieux que moi, vous êtes encore trop petite. Tout ce que je peux vous conseiller, c'est d'oublier les prophéties pessimistes de votre « quelqu'un » ! Un séjour à l'étranger n'a jamais fait de mal à personne. »

Je ne l'écoutais plus. « Elle aussi, me répétais-je, elle aussi. » Et c'était bien plus grave, car elle n'éprouvait pour sa part ni malignité ni rancune. Deux grandes personnes, sans analogie, sans rapports, qui habitaient des rues différentes, et que maman ne voyait pas plus qu'une ou deux fois par an ! Tout le Mourillon devait savoir ce que je continuais d'ignorer — *ce que mon père devait ignorer !* Comment aurait-il pu autrement continuer de l'aimer ? Je rentrai le menton bas, certaine que chaque passant se disait avec mépris : « C'est une des filles de cette dame qui... » Qui quoi ? Je me répétais comme on s'arrache la peau : « De

cette dame qui... », espérant chaque fois provoquer la lumière. Il faisait froid, la nuit tombait. Je grelottais de peur.

Que restait-il à tenter ? Interroger Paulette. Elle était revenue, elle avait repris ses fonctions de femme de chambre, mais elle demeurait pour moi l'infirmière de grand'mère et ma compagne des tristes vacances. Jeune, vive, drôle. Je m'étais dit souvent que je la préférais à ma sœur.

Quand je rentrai de chez Mlle Médavy, elle cousait, assise sur le lit d'Hélène. Je me jetai sur le mien en pleurant. A ses questions, je répliquai par d'autres questions. Que faisait maman ? Où allait-elle chaque après-midi ? Pourquoi du parfum, des ongles polis, si c'était mal ? Paulette se leva, je vis pointer dans ses yeux une lueur bizarre. Elle commença par tirer de moi le nom de celles qui m'avaient mise dans l'état où elle me voyait. Et elle se lança dans un discours qui me remplit de stupeur. Elle écrasa de son mépris deux vieilles filles provinciales tout juste bonnes à faire des professeurs. Maman ne pouvait inspirer que de l'envie à des créatures pareilles : elle était Parisienne, elle était belle, elle était issue d'une famille considérable et riche, elle était la femme la plus extraordinaire qu'on ait jamais vue à Toulon. Il suffisait de regarder ses robes et sa lingerie pour s'en rendre compte. Et ses petites mains fines, et ses cheveux, et sa bouche. Il suffisait de l'entendre rire et parler. Si les hommes ne courtisaient pas une femme comme celle-là, on se demanderait où ils ont la tête ! Et si elle y trouvait du plaisir, personne n'avait le droit de l'en blâmer. Il y avait des êtres qui étaient créés et mis au monde rien que pour ça. Et ça ne l'empêchait pas de se montrer une excellente maîtresse de maison et de gâter ses filles. Sa vie n'avait pas toujours dû être bien gaie, loin de Paris, loin de sa famille, avec une vieille personne comme la mère de Monsieur qui était une dame parfaite, mais qui n'en détestait pas moins sa bru, comme toutes les belles-mères. Qu'il y ait eu aussi des raisons particulières, peut-être. Le mariage, c'est une chose, l'amour, c'en est une autre. Je ne pouvais pas comprendre, évidemment, je comprendrais plus tard. Là-dessus, Paulette ne voulait pas en dire davantage.

Si je m'étais laissé aller, elle se serait tue à jamais. Elle m'épouvantait, je ne la reconnaissais pas. Ses mains se croisaient et se décroisaient sans répit, elle était toute rouge, son regard luisait d'un feu malsain. J'aurais voulu l'injurier, la chasser, d'autant plus qu'elle venait d'insulter grand'mère. Mais j'avais un besoin trop vif de savoir et, malgré un tel flot de paroles, je ne savais toujours rien. Je sentais pourtant que dans ce jeu terrible j'approchais, je « brûlais ». Oui, je brûlais de tout mon corps, et je crispais les mâchoires pour ne pas claquer des dents.

J'osai dire : « Expliquez-moi, Paulette. » Assurément, elle ne demandait pas mieux. Elle s'assis tout près, se releva aussitôt, courut fermer la porte, revint encore plus près. Elle dit : « Il ne faut pas qu'on nous entende. » Elle parla d'une voix basse, saccadée ; son souffle chaud faisait frissonner ma joue.

Maman voyait beaucoup, beaucoup, très souvent, tous les jours, un monsieur que j'avais peut-être aperçu à des réceptions, mais qui ne venait plus, parce que, « quand même, il avait du savoir-vivre ». Elle le décrivit avec une minutie exaltée. Je crus le reconnaître et son nom m'échappa, mais comme j'aurais crié : « Vous êtes folle ! », car c'était le père d'une compagne de Maurel, qui allait, comme moi, chez Miss Salter et Mlle Médavy. Elle m'examina étrangement. Puis elle déclara que j'étais extraordinaire : je venais de me tromper sans me tromper, j'avais nommé, non pas le monsieur en question, mais son prédécesseur. « Se jeter au cou des garçons... »

J'étais au centre du mystère qui se dissipait subitement. Incapable de soupçonner ce qui se passait pendant ces visites, je n'avais qu'à considérer l'aspect réellement diabolique de Paulette pour être certaine que maman commettait une faute immense, incommensurable, infinie. Paulette parlait toujours. Le monsieur que j'avais nommé datait de l'année précédente ; depuis un an, c'était le monsieur qu'elle disait.

Elle donnait de nouveaux détails, pour m'obliger à le retrouver dans ma mémoire. La maison aux tuiles rouges, voyons, derrière celle que nous avions louée cet été. Il avait reçu à la guerre une balle dans le mollet qui le faisait un peu boiter. Elle ne connaissait pas d'homme plus beau que celui-là. Pourtant, elle ne croyait pas que « ça durerait » : Madame aimait trop le changement, comme les hirondelles, vole par-ci, vole par-là, elle avait bien raison ! Les hommes, c'était fait pour en profiter, mais il ne fallait pas s'attacher. Juste un mari, pour qu'on ne vous jette pas la pierre, et puis aussi parce que les enfants, ça donne de la satisfaction dans les vieux jours. Mais pour le reste, prendre du plaisir, oui ! et elle en prendrait comme Madame, comme Madame...

Je la vois encore, la poitrine agitée, les doigts fermés sur les genoux, les cuisses tremblantes. Elle colla sa bouche à mon oreille. « Voulez-vous que je vous raconte ce qu'on fait ? » Je hurlai : « Non ! » Elle jeta vers la porte un regard terrorisé. Et, sans transition, elle éclata en sanglots, se jeta sur mes mains, les baisa, en me suppliant de ne rien répéter à personne. Je le lui promis, je me souciais si peu d'elle ! A travers mon horreur, une question nouvelle se posait, qui allait devenir ma nouvelle obsession : Pourquoi grand'mère avait-elle pardonné *à papa* ?

Dans le même instant, nous entendîmes la porte du bas. Paulette s'enfuit. C'était maman qui rentrait comme tous les jours une demi-heure avant mon père. J'eus le courage de descendre, malgré des jambes qui ne voulaient pas. Le teint avivé par le froid, gracieuse, riante, m'appelant Catichou, Cadichon, elle m'interrogea sur la leçon de piano. Mais elle, qu'avait-elle fait ? Je répondis : « Je ne peux pas parler, j'ai trop mal à la tête. »

C'était bien vrai. Je la détestais, j'aurais voulu qu'elle fût morte, pour se débrouiller là-haut avec grand'mère. Elle m'envoya au lit. Je dis avant de monter : « Je ne veux pas dîner. » Revoir Paulette dans ma chambre

eût dépassé mes forces. Ce fut papa dont je vis la silhouette se découper sur la lumière du palier, un plateau entre les mains. Il le posa pour allumer la lampe de chevet. Mon regard l'effraya, il mit sa grande paume sur mon front. Elle me parut si glacée que je frissonnai. « Nous allons appeler le docteur », dit-il. Je m'accrochai à son cou en lui jurant que je n'étais pas malade. Pour le lui prouver, je bus d'un trait ma tasse de bouillon, je mangeai n'importe quoi. Si je dus tout rendre la nuit, personne n'eut à le savoir.

Je me plaignais tout à l'heure de m'attarder sur des souvenirs funèbres. Ils me permettaient pourtant de faire durer, même dans l'agonie, le seul bonheur que j'aie connu jusqu'à ces temps derniers. Ceux qu'il me faut rappeler maintenant sont au contraire totalement noirs. Je les résumerai en quelques mots, seules importent les conséquences.

J'étendis mon espionnage hors de chez nous sans le moindre mal. Jamais maman ne s'est retournée dans ses sorties, même pas à l'instant d'ouvrir la grille qu'elle franchissait au moins trois fois par semaine. Si j'avais pu tirer un cri de ma gorge nouée, je suis sûre qu'elle aurait dit simplement : « Tiens, te voilà ? » Mais, en vérité, je ne voulais la troubler pour rien au monde, je ne songeais qu'à mon père.

Plus elle agissait avec naturel, plus se justifiait l'attention — et le mépris — de la ville entière, moins me paraissait compréhensible un tel aveuglement. Lorsqu'elle racontait le soir des courses ou des visites qu'elle n'avait pas faites, je le surveillais du coin de l'œil, en luttant contre une nourriture devenue du plomb. J'espérais voir trembler sa main, se froncer les sourcils. J'attendais que, subitement transformé par un dégoût trop longtemps contenu, il se dressât comme une flamme pour la détruire. Il l'écoutait avec un sourire ébloui, il ne posait jamais aucune question, il avait toujours l'air d'en demander davantage, continue, encore, encore plus de mensonges !

Je ne doutais plus que les parents de maman ne l'eussent chassée autrefois pour sa mauvaise conduite, avant même son mariage. Et lui, il la considérait comme une poupée merveilleuse, qui peut dire n'importe quoi pourvu qu'elle parle. Il osait l'appeler : Ma petite fille... S'il concevait ainsi les rapports d'un enfant et d'un père ou d'une mère, comment donc avait-il aimé grand'mère ? Ce qu'il y avait justement de plus affreux durant ces repas, c'était l'impression de bonheur que nous n'avions jamais connue quand elle vivait. En ce temps-là, jamais maman ne soufflait mot sur elle-même ; elle parlait beaucoup, mais de la maison, des problèmes de la nourriture, d'Hélène et de moi, de nos compagnes et de leurs familles. Jamais mon père ne semblait détendu, heureux, sauf quand les nouvelles de la guerre étaient bonnes. Il lui avait fallu la mort de grand'mère pour trouver ce sourire, ce regard tendre, cette voix profonde. Et en l'honneur de quoi !

Alors, un matin, sans avoir rien demandé à personne, je descendis en ville, au cimetière. Je me mis bien droite devant la tombe, je croisai

les doigts à l'intérieur de mon petit manchon et je dis : « Pardonne-moi, grand'mère. Pardonne-moi de t'avoir demandé pardon pour papa et d'avoir cru que tu lui pardonnais. C'est parce qu'il avait pleuré et que je ne savais rien. Je croyais qu'il t'aimait. Il n'aime que maman, qui est pourtant la pire des menteuses. Tu les détestais tous les deux à cause de ça, toi qui savais toujours tout. Tu avais raison. Maintenant que tu n'es plus là, il faut que quelqu'un les déteste à ta place. Je te le promets, grand'mère. Je te le jure. »

J'ai tenu parole. Je suis devenue une fille insolente, intolérable. J'ai trouvé ce qui devait le mieux chagriner mon père, quitte à souffrir moi-même (mais quel sacrifice pouvait approcher un mutisme de vingt ans ?) : j'ai abandonné mon piano. Enfermée dans un pensionnat, j'ai attendu l'âge de leur dire adieu. Je ne les ai jamais revus, ni eux, ni Hélène, qui était bien « conforme ». Et il faut que je sois vraiment folle de vous, mon amour, pour avoir eu le courage et la franchise de vous écrire tout cela.

CLAUDE AVELINE

CHRONIQUE DES LIVRES

CES ENFANTS DE MALHEUR

par Yvonne CHAUFFIN *(Amiot-Dumont)*

S'ÉTANT penchée sur le problème grave et affligeant de l'enfance délinquante, ayant exploré ce monde où des éducateurs généreux s'efforcent de réintégrer dans la société et dans la morale de jeunes êtres désaxés et souvent désespérés, Yvonne Chauffin, romancière de tempérament, a écrit un beau récit romancé. Peut-être eût-elle été plus émouvante et plus convaincante encore en renonçant à toute espèce de fiction, en peignant le vrai sans arrangement et sans intrigue. La sobriété du style et l'économie du pathétique laissent heureusement deviner, sous les personnages et leurs aventures, un fond de choses observées et de drames réels. Yvonne Chauffin a été au fond du problème en montrant que la délinquance juvénile a pour cause habituelle un froissement d'âme, explicable par l'intime déception de cœurs d'enfants à qui l'amour a manqué. Elle a montré aussi que cette blessure originelle, plus habituelle dans les milieux désorganisés par la misère ou par le vice peut aussi se produire dans le cadre de la famille bourgeoise quand la fortune et le luxe ont pour effet de détourner les parents des enfants en livrant ceux-ci à une solitude dorée. En somme, un livre d'intentions nobles, qui touche et fait penser.

P.-H. SIMON.

(Suite de la chronique des livres page 87.)

LES MALHEURS DE JULIE

par Simone André-Maurois

Dans notre dernière livraison, Mme Simone André-Maurois a évoqué la première partie de la vie de Julie Foucher, sœur d'Adèle Foucher, femme de Victor Hugo. De dix-neuf ans plus jeune que celle-ci, Julie, dont le père était un fonctionnaire sans fortune, fut placée à onze ans à la Maison royale de Saint-Denis pour y faire ses études (1832). La publication des *Carnets intimes* de Victor Hugo par Henri Guillemin a révélé qu'en 1836, dans sa maison de campagne de Fourqueux, Victor Hugo avait abusé de sa jeune belle-sœur. Elle avait alors quatorze ans et lui trente-quatre ans. Cet épisode violent ne devait pas interrompre le cours de la vie, apparemment normale, de la jeune fille, mais il semble avoir déterminé chez elle des troubles assez graves qui l'obligèrent à quitter quelque temps la Maison royale de la Légion d'honneur pour rétablir sa santé. Par la suite Julie, bien malgré elle, personne ne se souciant (même pas Victor Hugo) d'assumer la charge de la faire vivre, devint professeur dans cette même maison de Saint-Denis où elle avait été élevée. Elle n'avait aucun don pour l'enseignement et y fut très malheureuse. Son seul espoir était qu'un jour un mariage la rendrait à la liberté. A trente-six ans, Paul Chenay, artiste qui n'avait que peu de talent et aucune clientèle, désirant vivement entrer dans la famille de Victor Hugo, la demanda en mariage et fut agréé bien que les renseignements recueillis sur lui eussent été détestables. Le mariage fut célébré rapidement (1858) et Julie eut enfin le bonheur de quitter Saint-Denis. (N.D.L.R.).

Paul Chenay à Victor Hugo :

16 *octobre* 1858.

Monsieur et cher beau-frère,

Pardonnez-moi si j'ai laissé passer un si long temps sans vous écrire combien j'étais heureux de vous apporter mon tribut d'affection et de dévouement. Je sentais que je manquais aux convenances et je comprimais les élans de mon cœur. Mais j'étais retenu par je ne sais quelle vague crainte que ma lettre ne vînt vous importuner au milieu des souffrances d'une cruelle maladie [1] *qui, m'a-t-on dit, ne vous laissait pas même les ressources du travail pour vous distraire.*

Ai-je besoin de vous dire, Monsieur et cher beau-frère, combien ce nouveau parent, qui vous est encore inconnu, a pris part à vos tourments comme il a, en tout temps, joui de vos succès et de vos triomphes? Maintenant que cet inconnu a l'honneur de vous appartenir, vous lui permettrez peut-être de prendre une part de solidarité plus étroite dans vos nouveaux succès, comme dans vos afflictions...

Julie m'a parlé d'un projet d'illustrer votre beau livre des Enfants *par des gravures. Je serais très honoré d'avoir une part quelconque dans une pareille publication. J'y mettrais, avec enthousiasme, tout mon zèle, mon activité, et le peu de talent que j'ai.*

Je ne sais s'il vous serait agréable de connaître quelques-unes de mes productions, mais je compte prier Meurice de vouloir bien se charger de vous en faire parvenir, par son prochain envoi.

Veuillez agréer, Monsieur et cher beau-frère, avec mes vœux les plus sincères pour le rétablissement de votre santé, l'assurance de mon dévouement et de ma respectueuse affection.

PAUL CHENAY [2].

Adèle, Myrette et Meurice, artisans responsables du mariage Chenay-Foucher, faisaient de leur mieux pour assurer à des mariés sans sou ni maille le minimum vital. *Paul Meurice à Mme Victor Hugo :* « Ma femme vous parle, je suppose, de notre petit ménage Chenay et des espérances que leur a données Hetzel [3] ?... » La généreuse et charitable Adèle était, hélas, dans l'impossibilité de remédier aux embarras pécuniaires de sa sœur pauvre. N'ayant, comme elle disait, « rien apporté » elle-même à un mari aussi avare qu'opulent, elle n'osait mendier, pour Julie, des secours qui lui eussent été refusés. Hugo, enrichi par les *Contemplations*, marchandait sauvagement les sommes nécessaires à l'entretien et à la toilette des deux Adèle.

A défaut de l'aisance, Julie avait-elle trouvé l'amour dans le mariage ? Point du tout. Dans leur minuscule appartement de la rue Turgot, les époux Chenay firent, tout de suite, chambre à part.

Dans *Victor Hugo à Guernesey*, livre dont la publication coïncida avec le centenaire du grand homme (1902), Paul Chenay raconte comment Julie, à peine mariée, fut appelée à Hauteville House où l'on avait un

1. Un anthrax, infecté, avait mis les jours de Victor Hugo en danger.
2. Lettre inédite, communiquée par M. Jean Montargis.
3. *Idem.*

urgent besoin d'elle. Chenay l'y rejoignit et fut présenté à son illustre beau-frère. La présence de Julie, parente effacée mais efficace, avait été jugée souhaitable, et même indispensable, parce qu'en cette « année de la révolte » (1858) le clan Hugo, longtemps uni autour du patriarche, se dissociait.

Léopoldine, bien avant l'exil, s'était mariée, puis noyée. Charles et François-Victor, maintenus en résidence forcée dans une île minuscule, avaient fini par exiger des permissions de détente. Alors le Grand Proscrit s'était humanisé au point d'accorder à ses fils leurs permis de séjour à Bruxelles mais, sans autorisation paternelle, ces deux rebelles osaient se montrer à Paris ! Adèle, fille d'Adèle et d'Olympio, sombrait dans un état voisin de la folie. Elle allait bientôt dérober les bijoux de sa mère, pour pouvoir s'enfuir et traverser l'Atlantique à la poursuite de l'amour. Le poète, voyant déserter les Hugo, décida d'offrir aux Chenay une hospitalité inconditionnelle et illimitée.

Adèle, malade d'ennui, vit avec joie sa « petite sœur chérie » débarquer à Guernesey. Julie, bien dressée à Saint-Denis, pouvait mieux que personne relayer une maîtresse de maison incompétente, apathique et toujours endettée. Hugo fut de cet avis. Mme Chenay, « ministre des affaires ménagères », accepta la succession de Mme Hugo, démissionnaire. On verra plus loin comment Hugo, devenu veuf, confirma les pouvoirs de Julie, régente inamovible et gardienne des collections entassées à Hauteville House.

Chenay, lui aussi, pouvait rendre de réels services. Victor Hugo était résolu à ne pas rentrer en France tant que Napoléon III serait empereur. Il y publiait cependant ses œuvres — vers et prose, plusieurs volumes par an — et tenait essentiellement à corriger lui-même ses épreuves. Les relations postales des petites îles anglo-normandes avec le reste de l'univers étaient, à cette époque, irrégulières et lentes. En particulier la correspondance de Victor Hugo, réfugié politique, pouvait être surveillée, voire interceptée par la police. Dans ces conditions, la *Légende des Siècles* étant sous presse, il semblait utile que le va-et-vient des « placards », entre l'imprimerie continentale et le *look-out* insulaire, fût assuré par un messager de confiance. Chenay, graveur sans travail, offrit de porter à la main les plis cachetés et paquets clos, pour assurer une liaison permanente entre le romancier proscrit et ses éditeurs, français ou belges.

Mes nombreux et si utiles voyages étaient indispensables au maître, dit Paul Chenay. *Il savait employer mon admiration, affectueusement respectueuse, et se servir de mon dévouement profond, ainsi que de mon infatigable activité. Je lui étais d'autant plus nécessaire qu'aucune autre personne n'eût pu, comme moi, seconder sa fiévreuse activité intellectuelle qui ne se ralentissait jamais... Si, pendant la nuit, il avait conçu un projet, une pièce ou un article, et qu'il lui fallût un document pour se mettre à l'œuvre, il m'avait sous la main... Il savait m'amener à lui proposer mon intervention active. Mais il fallait aller à Paris, voir un*

ami, en consulter un autre, faire des recherches à la Bibliothèque Mazarine ou ailleurs, m'occuper de ses affaires les plus intimes... Il me chargeait de tout, car il était sûr de mon zèle, de mon dévouement et de ma discrétion... J'étais aussi son bureau de poste ambulant car, sachant par expérience combien sa correspondance était épiée, il avait coutume, pour éviter le Cabinet Noir (et afin de faire, comme il disait, « une niche au gouvernement de l'Empire ») d'employer du papier pelure pour ses lettres. Il les enfermait dans une grande enveloppe et ce n'est qu'à Paris qu'on les cachetait pour les expédier. Mises à la poste à Paris, elles n'étaient plus suspectes ; mais, quand j'avais rempli correctement cette mission, les mêmes inconvénients se produisaient pour les réponses, qu'il me fallait reporter moi-même. C'était un nouveau voyage, qui me fatiguait beaucoup et épuisait rapidement ma bourse plate d'artiste car, ainsi que je l'ai dit, il ne fut jamais question de me rembourser mes frais... Ces voyages étaient devenus si fréquents que j'étais souvent, à Saint-Malo, à Cherbourg ou à Granville, l'objet de l'attention de la police [1]....

Après six années de captivité aux îles, Adèle avait enfin obtenu sa mise en liberté sur parole. Au poète, debout sur le toit dans sa rotonde vitrée, elle avait écrit de sa chambre : « Je te suis soumise, mais je ne puis être entièrement esclave. » Hugo lui ayant accordé, en 1858, un mois de vacances conjugales, elle en prit quatre et, l'année suivante, récidiva. « Mme Hugo vint à Paris », écrit Chenay. « Je l'installai dans notre appartement de la rue Turgot. » Olympio daignait autoriser sa femme à voyager, mais jamais il n'eût consenti à payer des notes d'hôtel.

Il plaisait à Hugo, champion de la liberté, qu'aux lointains Etats-Unis quelques hommes fissent campagne contre l'esclavage. Quand John Brown puritain abolitionniste, chef d'une rébellion à main armée, fut condamné à la potence et exécuté, Hugo exprima son indignation dans une *Lettre aux États-Unis* qui fut insérée dans *La Presse*, le 8 décembre 1859. Surtout il fit un hallucinant dessin à l'encre de Chine, au crayon rouge et au fusain, représentant le supplicié de Charleston. Chenay demanda l'autorisation de graver ce *Pendu* et son beau-frère lui répondit :

Hauteville House, 10 janvier 1860 : *Mon cher et excellent Paul Chenay, puisque nos amis insistent et puisque vous pensez que ce dessin,* Crux nova, *n'est pas indigne d'être reproduit par votre beau talent, je vous le livre ; gravez-le ; publiez-le ; faites. Tout ce qui concourt au grand but :* liberté, *constitue pour moi le devoir et je serai heureux si ce dessin, multiplié par votre art, peut contribuer à maintenir présent dans les âmes le souvenir de ce libérateur de nos frères noirs, de cet héroïque martyr John Brown, mort pour le Christ et comme le Christ... Je vous serre cordialement la main* [2].

Adèle raconta son arrivée à Paris dans une lettre adressée à tous les membres de sa famille, alors regroupée à Guernesey :

1. Paul Chenay : *Ma rupture avec Victor Hugo,* appendice de *Victor Hugo à Guernesey,* p. 260-262. (Paris, Félix Juven, 1902.)
2. Lettre inédite. Collection Simone André-Maurois.

Paris, mercredi 8 février 1860 : *Me voici à Paris. Il est huit heures du matin et je vous écris couchée dans le lit de Julie, où j'ai assez bien dormi... J'étais à Paris à cinq heures du matin. J'ai fait mettre ma malle sur un fiacre, après avoir donné l'adresse de Chenay au cocher. J'ai passé devant la fontaine qui fait le coin de la rue de Vaugirard ; j'ai écouté le bruit de l'eau, le même qu'il y a trente-cinq ans ! J'ai salué, de cœur, la maison où est née ma Didine... Le cocher s'est arrêté au numéro 5 de la rue Turgot. Après avoir sonné plusieurs fois, le portier a ouvert, mais il n'a pas voulu donner de bougie. Le cocher, tout tâtonnant, a trouvé la porte de Chenay. J'étais au port. Chenay, réveillé en sursaut, s'est pressé de se vêtir et m'a accueillie à bras ouverts. La bonne, sonnée, est descendue et a allumé le feu dans ma chambre, et je me suis couchée dans le dodo de Julie où j'ai dormi deux heures.*

Je me suis levée pour déjeuner. Madame Chenay, vous avez une excellente cuisinière ! J'ai trouvé, sur la table, deux belles côtelettes empapillotées, dressées sur de vraies *pommes de terre frites. Avec cela, du beurre frais accompagné de chocolat. Vous voyez, ma sœur, que je ne meurs pas de faim chez vous !...*

J'ai dit à Chenay que nous allions vivre en garçons ; qu'il serait à son travail et moi, à mes affaires... J'ai vu une épreuve du portrait de mon mari. Il est réussi... Après quelques retouches, il sera semblable à la photographie [1]*... Le* Pendu *est commencé mais, sur cette plaque de cuivre, je n'y comprends rien...*

Les lettres naïves qui, chaque jour, partaient pour Guernesey nous permettent, mieux qu'une savante biographie, de comprendre ce qu'était Adèle, femme de Victor Hugo.

Paris, dimanche 12 février 1860 : *Auguste et Meurice ont conseillé à Chenay d'attendre le retour d'Hetzel pour mettre en vente le portrait de mon mari. Hetzel a de l'intrigue, est en rapports avec tous les éditeurs et lancera l'affaire mieux que personne... Le* Pendu *avance. Les ténèbres qui entourent la potence sont d'une grande poésie. La poutre est d'un maître. Chenay voudrait que mon mari lui envoyât l'adresse et le nom des Américains qui seraient de bon conseil et aideraient à l'écoulement de la gravure ...*

Adèle avait « l'esprit de famille » et souhaitait se rapatrier avec son frère aîné, ce qui, espérait-elle, préluderait à un rapprochement général de tous les Victor et de tous les Paul. L'oncle Jean-Baptiste, parrain de Julie, et la tante Asseline (qui l'avait conduite à Montmirail, trente ans plus tôt) étaient, eux aussi, partisans de la réconciliation. Ces bons vieillards, retirés aux Ternes, faisaient de leur mieux pour seconder les efforts de la pacificatrice.

Adèle souffrait d'hypertension artérielle et mangeait de la viande rouge deux fois par jour. Des troubles de la vue l'inquiétaient; allait-elle vieillir aveugle ? Julie Chenay rejoignit, à Paris, sa sœur malade, dont l'état paraissait alarmant.

Julie Chenay à Victor Hugo, Paris, 11 mai 1860 : *Mon cher et bon frère, j'ai été on ne peut plus heureuse de ta charmante lettre que je garde bien précieusement,*

1. Photographie de Victor Hugo faite en 1857 et que Chenay grava, pour être mise en frontispice dans le recueil des dessins du poète, qui parut en 1863.

de même que toutes celles que tu as bien voulu m'écrire. Mon mari a été ravi de te voir, enchanté de son voyage et, depuis son retour, il travaille d'arrache-pied. J'espère que tu continueras à être satisfait de son travail.

Les yeux de ma sœur vont toujours doucement ; avec le temps, elle s'en tirera, mais il faut de la patience.

Nous avons reçu, de toi et de Charles, des photographies qui sont fort belles ; nous allons les faire encadrer et en orner notre modeste petite demeure.

J'embrasse Charles de tout mon cœur. Je sais qu'il a été charmant pour mon mari ; je reconnais là sa bonne et excellente nature, et je lui en sais un gré infini.

Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur, mon cher et excellent frère.

JULIE CHENAY [1].

Paul Chenay était désormais au service de Victor Hugo.

Je repartis presque immédiatement pour Guernesey, écrit-il, *rappelé par Victor Hugo qui avait, disait-il, à me charger de recherches et de travaux de la plus extrême importance pour son livre :* Les Misérables ! *Il ne voulait confier cette besogne qu'à moi seul et désirait me voir, afin de me donner de vive voix les instructions nécessaires. A mon arrivée, le maître était seul à Hauteville House...* [2].

Depuis un quart de siècle, Hugo Pacha cherchait à maintenir, entre les compagnes principales de sa vie, un délicat équilibre protocolaire. Adèle et Juliette, toutes deux asservies, toutes deux résignées aux innombrables passades de l'Infidèle, ne se fréquentaient pas. Transplantées en terre étrangère, ces « personnes déplacées » habitaient des maisons voisines. Chacune avait sa part de la journée du maître. Elles s'ignoraient mais avaient, l'une pour l'autre, une estime grandissante. Quand Hugo disait « ces dames », il entendait par là : Mme Hugo et Mme Drouet. Épouse et maîtresse recevaient, à tour de rôle, les Français proscrits qui formaient, autour de leur commun seigneur, une petite cour affamée.

Avec l'assentiment de leur mère, prudente et consentante, les deux fils Hugo avaient pris l'habitude de dîner, plusieurs fois par semaine, au second foyer du « pèrissime ». Chez Juliette, on faisait bonne chère, tandis que le maigre budget d'Adèle imposait à Hauteville House, une sordide frugalité.

Quand Alfred Asseline, cousin germain de Mme Hugo, l'était venue voir à Guernesey, elle l'avait reçu avec bonheur et, dès le lendemain, avait dit à ce parent stupéfait :

— Tu ne dînes pas avec moi aujourd'hui.

— Pourquoi donc ?

— Ces messieurs ont arrangé une petite fête chez Mme Drouet et ils comptent sur toi.

— Mais je préfère dîner avec vous ; je ne veux pas vous laisser seule.

1. Lettre inédite, communiquée par M. Jean Montargis.
2. Paul Chenay : *La vie de famille à Hauteville House*, chapitre III, de *Victor Hugo à Guernesey*, p. 47.

— Je dînerai avec ma sœur Julie Et puis, tu me désobligerais... J'insiste pour que tu ailles chez Mme Drouet. Tu feras plaisir à mon mari. On n'a pas beaucoup de distractions ici ; je te répète qu'on compte sur toi...

Tout le jour, Mme Hugo avait essayé de justifier son indulgence de femme trompée en paraphrasant le vers fameux : « *Le temps, vieillard divin, honore et blanchit tout...* » Puis, ayant convaincu Asseline que sa rivale était digne de tous les respects, elle avait soupiré :

— Maintenant, va vite retrouver tes cousins. Ne te fais pas attendre [1]...

Dès le premier séjour de Paul Chenay dans l'île, Mme Hugo lui avait conseillé d'aller faire une visite à « l'épouse de la main gauche », et d'accepter ses invitations à dîner. « Je m'y refusai formellement, mon caractère droit ignorant ce genre de transactions avec la conscience », écrit Chenay. Puis il ajoute :

Quelque temps après, au moment d'un départ, je m'aperçus à certains froncements de sourcils que cet acte d'indépendance avait d'autant plus mécontenté le maître qu'il lui était difficile de me le reprocher ouvertement... Je fus donc surpris de recevoir, peu de temps après mon retour à Paris, une lettre chaleureuse de Victor Hugo, qui m'invitait à venir passer quelque temps près de lui (été de 1859). Sans mettre en doute la sincérité des sentiments affectueux que sa lettre exprimait, je ne me l'expliquai clairement qu'à mon arrivée, en trouvant le maître seul et sa vaste maison vide.

Victor Hugo s'ennuyait ; ma présence pouvait lui être utile et agréable... Le poète me prévint, malicieux et triomphant, que, nos femmes absentes ainsi que ses enfants, il avait donné congé aux servantes, à la cuisinière et, que « la marmite était renversée » ; *mais qu'à titre de compensation, il allait me présenter à* « une charmante dame de ses amies » *qui consentait, de la plus gracieuse façon, à nous prendre comme pensionnaires jusqu'au retour de la famille. Et la présentation eut lieu le jour même.*

On devine sans peine qui était « la charmante dame de ses amies ». *J'étais tombé dans un piège. Il ne me restait plus qu'à m'exécuter de bonne grâce et à accepter l'événement, ce que je fis à partir de ce moment, et pendant toute la durée de ce séjour de trois mois* [2]...

Le code, moral et mondain d'Adèle Hugo, avait d'étranges subtilités. Femme légitime, elle voulait bien prêter ses fils, son beau-frère et son cousin Asseline à la maîtresse déclarée de son mari. Mais sa tolérance était limitée aux hommes seuls. Jamais sa fille Adèle, ni elle-même, n'avaient passé le seuil de la voisine, discrètement invisible, et il lui eût été pénible que sa propre sœur nouât des relations courtoises avec Mme Drouet. Elle avait des idées préconçues sur ce que peut faire « une dame », et aussi sur ce que ladite dame ne saurait, en aucun cas, se permettre. Dans un sursaut d'orgueil dynastique, elle invoqua le saint

1. Alfred Asseline : *Victor Hugo intime*, p. 284-285. (Paris, Marpon et Flammarion, 1885.)

2. Paul Chenay : *Victor Hugo à Guernesey*, p. 50-51.

nom de Foucher, et sut faire partager son sentiment au nouveau membre de la famille. Adèle et Chenay s'opposèrent donc à la rencontre de Julie avec Juliette.

Olympio n'était pas facile à satisfaire. Il fut mécontent de son portrait, gravé par Chenay, et chargea Meurice de le lui dire. C'était un ordre péremptoire de recommencer le travail manqué.

Victor Hugo à Paul Chenay, 31 mars 1860 : *Au moment où vous recevrez ce mot, mon cher et excellent beau-frère, vous aurez vu Paul Meurice et il vous aura lu ma lettre d'avant-hier. J'ai dû vous dire la vérité et vous avez certainement compris que je ne pouvais vous donner une plus grande marque de mon amitié. Je connais votre courage et, à l'heure qu'il est, vous vous êtes encore mis à l'œuvre pour refaire le portrait... La* dimension *et le* fond *importent au plus haut point. Ce n'était pas une chose heureuse que cette figure perchée comme dans un coin, au-dessus de la signature. Faites une belle œuvre, cette fois. Cela vous est facile. Je dis plus : cela vous est naturel.*

Courage ! A bientôt. A toujours... Nous allons vous rendre Julie ; c'est avec un grand regret. Vous et elle, vous nous semblez désormais le complément gracieux et charmant de Hauteville House...

24 juin 1860 : *Mon cher et excellent beau-frère, salut ! Vous avez fait une fort belle chose què M. Hetzel nous apporte : mon portrait d'après la photographie... Pour que ce fût ce qu'est votre* Pendu, *tout à fait un chef-d'œuvre, il suffirait de bien peu de chose. Vous n'auriez qu'à enlever un gonflement qui, peu marqué à la joue gauche, est très marqué à la joue droite. Quelques retouches, comme vous savez les faire, enlèveraient cette petite fluxion qui alourdit le bas du visage, rétabliraient la ressemblance absolue... Ce n'est rien et c'est tout...*

Songez bien à ceci : en Allemagne, en Belgique, à Haïti surtout le John Brown *serait une très belle affaire. Parlez-en à notre excellent Hetzel... Soyez assez bon pour me renvoyer mon dessin, bien réemballé, dès que vous aurez une occasion sûre, avec le nombre d'exemplaires de la gravure que vous pourrez me donner... J'embrasse sur les deux joues ma bonne petite Julie, et je serre fraternellement vos mains dans les miennes...*

Julie fut rappelée à Hauteville House, « afin de recopier et de colliger le manuscrit des *Misérables* » que son beau-frère ne voulait confier qu'à elle. Quand les épreuves du *Pendu* arrivèrent à Guernesey, la première réaction, enthousiaste, vint d'Adèle : « Mon cher Chenay, nous sommes tous ici dans l'éblouissement du *Pendu* !... » Après quelques jours, Hugo lui-même donna son *imprimatur*. Chenay devait plus tard insérer, dans son livre, la lettre qu'il reçut alors du grand homme. Pour raisons de prestige personnel, le graveur crut devoir modifier une phrase, qu'il rendit plus chaleureuse en la retouchant. Le hasard ayant mis dans ma collection ce bel autographe de Hugo, je reproduis ci-dessous le texte original :

Hauteville House, 21 janvier 1861 : *Cher Monsieur Chenay, vous avez désiré graver mon dessin de* John Brown ; *vous désirez aujourd'hui le publier ; j'y consens, et j'ajoute que je le trouve utile.*

John Brown est un héros et un martyr. Sa mort a été un crime. Son gibet est une croix. Vous vous souvenez que j'avais écrit au bas du dessin : Pro Christo,

sicut Christus. *Lorsque, le 2 décembre 1859, avec une profonde douleur, j'annonçais à l'Amérique la rupture de l'Union, comme conséquence de l'assassinat de John Brown, je ne pensais pas que l'événement dût suivre de si près mes paroles. A l'heure où nous sommes, tout ce qui était dans l'échafaud de John Brown en sort ; les fatalités, latentes il y a un an, sont maintenant visibles, et l'on peut, dès à présent, considérer comme consommées la rupture de l'Union américaine, grand malheur, et l'abolition de l'esclavage, immense progrès.*

Remettons donc sous les yeux de tous, comme enseignement, le gibet de Charlestown, point de départ de ces graves événements. Mon dessin, reproduit par votre beau talent avec une fidélité saisissante, n'a d'autre valeur que ce nom : John Brown, nom qu'il faut répéter sans cesse aux républicains d'Amérique, pour qu'il les ramène au devoir ; aux esclaves, pour qu'il les appelle à la liberté.

Je vous serre la main...

Le *Pendu* fut à l'origine du premier désaccord qui s'éleva entre les deux beaux-frères. John Brown ayant été mis à mort le 2 décembre 1859, l'éditeur, sans consulter personne, mit à l'estampe, en guise de légende, la date de l'exécution. Comme il fallait s'y attendre, la censure vit dans ces mots : *Deux Décembre* gravés au-dessous d'une scène d'horreur, une insolente allusion au coup d'état du 2 décembre 1851. Les épreuves du *Pendu* furent saisies aux étalages et lacérées à l'imprimerie. Quand Hugo apprit que la gravure était interdite dans tout l'empire français, il rendit Chenay responsable de leur commune déception.

Mme Victor Hugo, depuis qu'elle avait abdiqué au profit de sa sœur, était de plus en plus absente. En 1861, elle quitta Guernesey de mars à décembre ; en 1862 et 1863, la durée de son séjour sur le continent fut à peu près la même. Dans sa crainte pathétique de la cécité, elle se faisait soigner tantôt par un oculiste bruxellois, tantôt par un ophtalmologue parisien. L'obligation de chaperonner sa fille lui imposait parfois des changements d'itinéraire car Adèle, à trente ans passés, n'était pas autorisée à voyager seule. Toutes deux malheureuses, elles étaient souvent en désaccord. Pour résoudre leurs problèmes et arbitrer leurs conflits, Mme Hugo faisait appel à l'autorité du tout-puissant chef de famille.

Victor Hugo à sa femme, 29 octobre 1861 : *Je sais, par ce qu'a écrit M. Emile Allix, que tes yeux sont complètement convalescents et comme guéris. Cependant tu es juge de l'importance que tu mets à consulter le docteur Desmares. Mais, dans ce cas-là, il faut absolument qu'Adèle t'accompagne et revienne, comme toi, par Paris.* Elle ne peut compter sur Julie ; *j'en ai absolument besoin pour aider à la copie du manuscrit des* Misérables, *qu'il faut livrer à l'époque fixe. J'ai prié M. Chenay, qui est ici, de la faire venir ; il lui a écrit vendredi dernier, et nous attendons Julie ici dans deux jours. Il est donc nécessaire qu'Adèle t'accompagne... Etre près de sa mère malade, c'est là sa vraie place toujours et partout ; c'est là le vrai conseil de sa dignité. Dis-lui cela de ma part...*

A Guernesey, Julie, sous-secrétaire, se vit aussi chargée d'assurer grand accueil et prompt hébergement aux Hugolâtres, accourus de France en pèlerinage littéraire. Ces visiteurs étant nombreux, il fallait tenir maison

pleine. La formation professionnelle des servantes, recrutées sur place, accablait Mme Chenay d'une besogne ingrate, toujours recommencée, car les donzelles, une fois stylées, quittaient le roc natal pour chercher place à Londres. Mais Julie trouvait, dans l'accomplissement de son humble tâche quotidienne, quelques douceurs : elle cultivait avec amour les fleurs du jardin maritime et promenait le chien *Sénat*.

Sur la plaque d'identité fixée au collier du lévrier, deux vers étaient gravés :

Je voudrais qu'au logis quelqu'un me ramenât.
Mon emploi : chien. Mon maître : Hugo. Mon nom : Sénat.

La mise au point des *Misérables* servit de prétexte au rapprochement des fidèles créatures que Victor Hugo appelait « les deux Juju ». Depuis une trentaine d'années, Mme Drouet servait de copiste au plus fécond des romanciers. Avec une touchante application, Juliette s'était efforcée de rendre lisible une écriture qu'elle-même qualifiait de « gribouillis ». Mais l'énorme masse des *Misérables* s'amplifiait ; les éditeurs belges s'impatientaient, et l'efficacité de Mme Drouet « devenue trop lente » diminuait.

A cinquante-cinq ans, Juliette alourdie, rhumatisante, essoufflée, succombait à une lassitude inexplicable et ne se reconnaissait plus sous « le masque de la vieillesse ». Elle s'avouait vaincue : « Ton carrosse n'a plus besoin de ma cinquième roue, ni ton coche de mon bourdonnement inutile ! » Julie Chenay, de seize ans plus jeune que Juliette Drouet, avait « une belle main » et un émouvant désir de se rendre utile. Ensemble, elles allaient copier, recopier *Les Misérables*, *William Shakespeare* et *Les Travailleurs de la Mer*.

Dans une lettre adressée, collectivement, par l'auteur satisfait : *A Madame Victor Hugo - A ses fils*, on lit : « Tout est bien ici. Julie copie à force. Ces deux dames vont, dans quelques jours, se mettre à collationner. Je promène Julie en voiture, plus *Sénat*. Le citoyen *Sénat* est florissant et joyeux... » Conception élargie du cercle de famille.

Julie n'admettait ni que l'on critiquât l'auteur des *Contemplations*, ni que le lévrier *Sénat* fût qualifié de chien mal dressé. Quand Paul Stapfer (rentré à Paris pour y soutenir, en Sorbonne, sa thèse de doctorat ès lettres) inséra, dans un recueil de *Causeries parisiennes*, quelques pages sur Hauteville House et envoya ce livre à Mme Chenay, elle l'en remercia très froidement.

Selon le carnet intime de 1862, c'est cette année-là, le 26 juin, que l'amant de génie aurait, pour la seconde fois, possédé Julie. Sur ce point délicat, nous n'en saurons jamais davantage.

Il se peut que Juliette ait été jalouse de Julie car, dans une des lettres que, ponctuellement, elle faisait porter chaque matin par sa femme de chambre, de La Fallue (son cottage) à Hauteville House, son désespoir éclate :

Je ne parle pas de la copie, qui ne peut manquer d'être faite et bien faite, car l'activité de ta petite belle-sœur, n'étant pas distraite par les soins fastidieux d'un

ménage, elle doit avancer beaucoup... Quant à moi, mon pauvre adoré, j'ai le chagrin et presque la honte de ne pouvoir plus t'aider en rien ! Je le pressentais depuis longtemps, mais je ne pensais pas que cela arriverait si tôt... Moralement, mon agonie a déjà commencé. Fasse Dieu qu'elle ne dure pas trop longtemps, surtout si je dois être pour toi une charge, une gêne et un dégoût...

Mme Drouet, admise à faire valoir ses droits à la retraite sur le plan du secrétariat, conservait pourtant un privilège. Elle seule avait le droit d'accompagner Hugo, touriste, dans ses déplacements et excursions. Le 28 juillet 1862, il partit avec elle pour un voyage de deux mois au Luxembourg et sur les bords du Rhin. Comme après *Fourqueux* 1836... Par un étrange renversement des coutumes familiales, Adèle Hugo fit, en l'absence de son mari, un séjour à Guernesey avec Julie et Paul Chenay. Hugo demeurait, pour ses proches, le plus fidèle des correspondants.

Victor Hugo à sa femme, Juliers, 17 août 1862 : *J'espère que tout est comme je le désire à Hauteville House et que je retrouverai les choses en bonne harmonie, comme je les ai laissées. J'espère que tu es heureuse, et mon Adèle aussi. Je ne veux que votre bonheur à tous et à toutes.*

Je recommande à ma chère Julie de bien tenir en réserve mes lettres et de me mettre de côté mes journaux. Je prie mon excellent beau-frère d'avoir grand soin des clichés... Chenay, qui est roi du cuivre et de l'acier, sera bon prince pour mon plomb...

Hugo avait chargé son beau-frère de graver quelques-uns de ses paysages à l'encre de Chine et de faire publier, en France, un album romantique dont le texte serait de Théophile Gautier. Chenay, besogneux, commit alors (au préjudice de l'éditeur et des auteurs) une indélicatesse qui frisait l'escroquerie.

Victor Hugo à Auguste Vacquerie, 27 décembre 1862 : 1° *M. Chenay a-t-il reçu, oui ou non, de M. Castel, pour faire graver sur bois ces dessins, la somme de quinze cents francs ?* ; 2° *A-t-il reçu cette somme comptant et d'avance ?* 3° *Ayant dans les mains cette somme, M. Chenay a-t-il fait faire à crédit, et au rabais, les gravures (par un graveur qui les a manquées) moyennant l'offre de 350 francs ?* ; 4° *En d'autres termes, est-ce vrai que ce travail, payé 1 500 francs par M. Castel, ait été payé par M. Chenay 350 francs, M. Chenay gardant de la sorte pour lui (au préjudice de M. Castel, qui a trop payé, et de M. Hugo, dont les dessins sur bois ont été manqués) la somme de onze cent cinquante francs ?* ; 5° *Est-il vrai que, même les 350 francs, n'aient pas été payés à M. Gérard par M. Chenay, qu'il y ait protêt et menace de procès ?...*

Ce fâcheux incident divisa la famille Olympio. Julie désavoua son mari ; Adèle défendit son beau-frère. Mme Chenay s'associa aux fureurs de Hugo ; Mme Hugo refusa de croire à la déloyauté de Chenay. Après ce pénible épisode, Julie quitta pour longtemps son époux, sans autre forme de procès. Elle fit son nid au deuxième étage de Hauteville House. Adèle reçut de Hugo un mot sévère : « Voici qui me vient de Paris (d'un ami de M. Chenay). M. Chenay se serait vanté d'une carotte de 500 francs qu'il te tirerait. *Tu les emprunterais pour les lui donner.* J'ai répondu : « M. Che- » nay est capable de le dire. Ma femme n'est pas capable de le faire... »

Était-ce bien sûr ? Adèle eut toujours, dit André Maurois, « des indulgences sans limites pour son beau-frère, artiste médiocre à l'âme basse ».

C'est sans doute en reconnaissance de la caution morale, publiquement donnée par sa parente, au moment le plus difficile de sa vie, que Chenay dédia un malveillant ouvrage sur Victor Hugo : *A la mémoire vénérée de Madame Victor Hugo. - Son beau-frère et son ami :* Paul Chenay.

En 1863, Adèle fit paraître, sans nom d'auteur : *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa Vie.* Elle envoya un exemplaire dédicacé de cet ouvrage à Mme Drouet qui, en 1833, lui avait arraché son mari. La jalousie d'une épouse serait-elle inversement proportionnelle à la durée d'une liaison adultère ? Dans ce cas particulier, l'indulgente Adèle estima qu'après trente années, il y avait prescription.

La moins heureuse des trois collectionnait pieusement les rares lettres dont, quelquefois, son beau-frère daignait la gratifier :

Victor Hugo à Julie Chenay, Londres, 23 octobre 1864 : *Ma bonne petite sœur, tes lettres sont gentilles comme toi. Je suis une vieille brute de paresseux, ce qui fait que je ne t'ai pas correctement répondu. Je fais mieux aujourd'hui : j'arrive. Nous aborderons Guernesey le 26 (mercredi).*

Tu peux préparer, pour ce jour-là, les divers arcs de triomphe dont tu disposes ; les haranques ; les clefs de Hauteville sur un plat d'or massif ; les agenouillements de la chatte, et les vers latins que je te prie de faire en mon honneur.

Je t'embrasse sur tes deux bonnes joues...

La fonction principale de Julie était surtout celle d'une factionnaire, préposée à la garde des manuscrits, auxquels Victor Hugo attachait une légitime et considérable importance. Dès qu'il s'éloignait de Guernesey, l'île aux trésors, Mme Chenay, sentinelle vigilante, était chargée de faire le guet. Lorsqu'elle demandait un congé, son maître la rappelait à l'ordre :

Victor Hugo à Madame Victor Hugo, 29 mars 1865 : *Ce matin, Julie m'a parlé du désir qu'elle aurait d'aller à Paris. Je lui ai dit : Si c'est pour rester près de ton mari, à merveille ! et j'en serai charmé. Si c'est pour revenir, je te prie de ne pas faire coïncider ton absence avec la mienne. Si tu pars la première, j'attendrai ton retour. Moi parti, mes manuscrits (trois malles maintenant) restent dans la maison, plus tous mes travaux préparés pour le livre* Quatre-vingt-treize, *etc. Il importe que quelqu'un de plus qu'une domestique soit là. Marie ne pourrait m'écrire et m'avertir, si de certains accidents possibles se produisaient.*

Julie a trouvé tout cela fort juste et il a été convenu que l'un de nous deux resterait ici, quand l'autre serait absent...

En vain Adèle, inquiète pour la santé de sa sœur et désireuse de voir celle-ci prendre quelques semaines de repos, suggérait-elle une autre solution, qui eût été le dépôt des manuscrits dans une enceinte blindée, derrière les grilles d'un établissement de crédit. Hugo la rabrouait :

Julie va tout à fait bien, et je lui accorderai du reste toutes les vacances qu'elle désirera, près de son mari ou de Clémentine (non à Bruxelles, ne pouvant y

augmenter mes charges) — mais je serai forcé de rester ici le temps de son absence. La Banque ne reçoit que des dépôts d'argent, espèces, pouvant entrer dans son coffre-fort, *et tu ne te rends pas compte de ce que c'est que mes manuscrits ! Sans compter ce qui est dans les armoires, ils remplissent trois malles, dont une énorme, qui ne tiendraient pas dans le coffre-fort de la Banque de Guernesey. Voulût-on (ce qui est impossible) les y admettre, on ne pourrait les y mettre ! Il faut donc quelqu'un de garde. Ce sera moi, si ce n'est Julie.*

Elle a écrit à son mari, pour qu'il la reçoive à Paris. Je lui ai dit d'y rester tout le temps qui leur plaira, et que je l'attendrais ici...

. . Je vais aller vous rejoindre dès que la question Julie *sera décidée. Si elle part, à son retour ; si elle reste, le plus tôt possible. J'achève quelque chose en ce moment, mais ce sera vite fini...*

Aussitôt Adèle commençait à chapitrer sa sœur :

Adèle Hugo à Julie Chenay, Bruxelles, 13 août 1865 : *Tu désires, je le comprends du reste, changer d'air. Ta solitude te rend ce renouvellement nécessaire. Mais, si j'ai bien compris ce que m'a dit mon mari, tu te serais engagée à rester à Guernesey pendant son absence ? Il doit y rentrer dans les premiers jours d'octobre. Tu reprendras alors ta liberté, sacrée pour toi comme pour tous, et tu feras ce qu'il te plaira...*

Bruxelles, 26 septembre 1865 : *Mon mari, chère enfant, nous est arrivé vendredi soir, très aimable et très gai... Il a trouvé notre installation charmante, trop charmante à son gré. Il y sent (à tort, du moins en ce qui me touche) le parti pris de rester à Bruxelles...*

*Puisque mon mari ne t'a pas remis les cinquante francs promis, je t'autorise à user de la somme chez mes fournisseurs, qui te feront crédit jusqu'à l'arrivée de mon mari... J'ai causé de ta santé avec lui. Je ne crois pas, ainsi que lui, que le moment de l'*âge inavoué *des femmes soit venu pour toi. Si cela était, tu en aurais la preuve dans certaines irrégularités... L'affection dont tu souffres a son siège à l'estomac, et ce que tu ressens au cœur n'est que sympathique* [1]...

De janvier 1865 à janvier 1867, l'épouse du proscrit fut absente de Guernesey pendant *deux ans*. Elle demandait pourtant à être informée de ce qui se passait au domicile conjugal et, en particulier, des mouvements du personnel. « La nouvelle servante à l'essai fonctionne ici depuis deux jours, lui répondait Hugo. Elle paraît zélée. Julie la dresse. Je recommande qu'elle soit un peu élégante et pas bigote... » Chaque année, la question des vacances de Mme Chenay posait les mêmes problèmes.

Victor Hugo à sa femme, 20 mai 1866 : *Julie a un vague désir d'absence, pour une quinzaine de jours... Elle va écrire à son mari pour cela. S'il dit oui, elle partira tout de suite et sera de retour vers le 10 juin... Je serai forcé de l'attendre, car il est impossible de laisser la maison seule, et tous mes manuscrits à la discrétion des hasards ! Il faut absolument, pour les garder, moi, ou, en mon absence, quelqu'un de la famille. De là la* nécessité *de la présence de Julie quand je suis absent. Elle aura, me dit-elle, la réponse de son mari dans quatre ou cinq jours. S'il consent, je donnerai à Julie trente francs pour l'aider dans ses frais de voyage. Je suis obligé à une grande économie...*

1. *Revue de Paris*, 15 octobre 1912.

O soulagement ! La réponse de Chenay fut négative et, le samedi 26, Victor Hugo, joyeux, informa Mme Hugo de la bonne nouvelle : « Julie vient de recevoir une lettre de son mari, qui élude sa présence. »

L'année suivante, même thème et même conclusion : « Julie est en pleine santé. J'eusse pourtant souhaité, pour elle, ce petit voyage à Paris. Son mari ne veut pas... »

Adèle, presque aveugle d'un œil, avait des crises cardiaques et se savait menacée d'apoplexie. Elle mettait au point un testament dans lequel personne n'était oublié. A l'homme qui, toute sa vie, l'avait aimée d'un respectueux et platonique amour, Auguste Vacquerie, elle écrivit une lettre émouvante (entièrement inédite), que nous devons à l'arrière-petit neveu du destinataire, M. Jean Lefèvre-Vacquerie :

A ouvrir après ma mort. — *Merci cher Auguste aimé, de votre dévouement à nous tous. Je ne puis vous remercier suffisamment ici, et c'est de là-haut que je vous remercie.*

Vous avez été l'éclaireur de mon intelligence. Tout ce que laisse mon chétif esprit vous est confié. Vous utiliserez ce que j'ai écrit de votre mieux. Je ne doute pas que vous ne fassiez un noble usage de notre nom. Ce nom est uni à un sacré souvenir.

Le sixième du produit de mon travail (s'il y a produit) servira à soulager les petits enfants pauvres. Vous chercherez la femme dont la bonté compatissante fera le meilleur emploi de cet argent. Ce sixième prélevé, vous partagerez le reste entre mes trois enfants. Dans sa facilité paternelle, mon mari donnera son assentiment à cette disposition.

J'ai demandé, par testament, à être enterrée à Villequier, dans le tombeau de mes enfants. Je désire que mes os touchent leurs os le plus possible et que nos trois dépouilles n'en fassent qu'une. Je tiens à ce que vous *sachiez, sur ce point, ma volonté afin que, si je mourais loin de mon mari et de mes enfants, et que le temps leur manquât pour mettre à exécution cette disposition, et conduire mon convoi, vous eussiez à vous charger de mes funérailles.*

Je vous dédie ce que j'ai écrit sur Balzac, Madame Dorval, Alphonse Petit et Charles Nodier. Si vous réunissez mes petits travaux, vous mettrez en tête cette dédicace : A l'ami de l'exil, Auguste Vacquerie.

Quand vous lirez ce mot, j'espère être près de votre frère et de ma fille. Nous vous attendrons tous trois, mon ami [1]...

Les études littéraires d'Adèle Hugo sont restées inédites [2] mais, quand Auguste Vacquerie mourut, vingt-sept ans après sa bien-aimée, il fut mis au tombeau près d'elle, dans l'enclos funéraire de Villequier.

Adèle disparue, en 1868, les survivantes continuèrent à jouer les rôles que Victor Hugo leur avait distribués. Il les appelait « mes deux Julie » et, le 21 mai, leur souhaitait ponctuellement leur fête. Mais il reprochait à Julie Chenay tout ce qui jadis avait disqualifié Juliette Drouet : un ralentissement dans le travail, quelques fautes de lecture et de ponctuation. Son propre rythme de production étant resté le même, il n'admettait pas que la vieillesse des autres pût amoindrir leur rendement. *A Charles et à*

1. Lettre communiquée par M. Jean Lefèvre-Vacquerie et Mme André Gaveau.
2. Ses manuscrits autographes sont conservés à la Maison de Victor Hugo, dont le conservateur, M. Jean Sergent, a bien voulu nous les communiquer.

François-Victor : « Je voudrais partir le plus tôt possible. Je partirai dès que Julie aura achevé la copie de *L'Homme qui rit...* » *A Paul Meurice :* « Tout à l'heure, j'ai eu comme un coup de poing. Le hasard me fait jeter les yeux sur *La Voix de Guernesey* et, dans les premières pages, je vois deux rimes qui ne riment pas !... Julie, ma copiste s'est trompée, a omis le vers conservé et maintenu le vers rayé. J'ai corrigé machinalement l'épreuve. *Ma Bête n'a pas vu la bêtise* et, de cette façon, me voilà avec une fausse rime sur la conscience !...» Crime impardonnable. Déjà, dans une autre lettre à ses fils, Hugo, irrité par l'attitude hostile de Julie envers une jolie servante, avait écrit : « Je crains l'esprit inquiet et tracassier de Mme Chenay. »

***

Quand Napoléon III perdit la guerre de 1870 et la couronne impériale, Victor Hugo, absent de Paris depuis dix-huit ans, s'y précipita. Julie fut laissée à Guernesey, en qualité de gardienne responsable des bibelots accumulés à Hauteville House. Mais la complète solitude dans une éternelle humidité lui fut bientôt pesante. Guernesey, vidé de son vieillard sublime, n'était plus Guernesey. Mme Chenay écrivit à son beau-frère une lettre que celui-ci colla au verso d'une page de *Carnet intime*, le 23 juillet 1871 :

Je suis sans fortune, sans enfants, ayant un mari que je ne vois jamais et qui est, du reste, absolument obligé d'être toujours par voie et chemins pour gagner sa vie. Je suis donc libre et, si je dépends de quelqu'un, c'est de toi, mon cher beau-frère, toi qui m'as recueillie, toi qui m'as toujours nourrie et, ce qui est plus, consolée et aimée... Ce sera, quoi qu'il arrive, l'honneur de ma vie. Mais tout a un terme et il me semble que ce moment est arrivé. Donc, si je faisais une pétition pour entrer dans la maison des princes d'Orléans, voudrais-tu la recommander ?... Veuille me garder le secret... Sur ce, je t'embrasse bien tendrement ainsi que ces dames et les petits...

Mme Chenay fut rappelée à l'ordre et priée de rester à son poste. En parente pauvre, bien disciplinée, elle fit acte d'obéissance. Elle en fut trois fois récompensée car Hugo fit, après l'exil, trois séjours à Guernesey. Du 10 août 1872 au 30 juillet 1873, il y passa près d'une année.

François-Victor, tuberculeux, toussait de manière alarmante mais les deux petits-enfants de l'*Art d'être Grand-père* remplissaient Hauteville House de rires et de cris. Avec bonheur, Julie Chenay s'exerçait à l'art d'être grand'tante. Parce que Georges et Jeanne lui étaient chers, elle crut qu'elle pourrait être, à Paris, chargée de les instruire.

Ses candides allusions à l'époque où elle faisait la classe à des fillettes enrubannées de « violet liséré » ayant été froidement accueillies par Alice Charles-Hugo, l'ancienne institutrice n'osa pas insister. Elle vit avec douleur repartir « tout son cher monde ». Après quoi elle passa quatre mois à mettre au point une humble lettre à Victor Hugo. C'était une requête déguisée, chargée de sous-entendus et de choses non dites, dont Julie attendait les meilleurs résultats.

Madame Chenay à Victor Hugo, Guernesey, 4 décembre 1873 : *Bien cher et bien illustre frère. — Merci pour les bonnes nouvelles que tu me donnes de* [*François-*] *Victor ; merci pour les paroles consolantes que tu m'envoies ; et merci mille fois pour ton beau cadeau, si utile et si agréable. Donc nous avons tout lieu d'espérer qu'au bout de trois mois de patience, notre cher malade sera tout à fait guéri. Entouré comme il l'est de soins et de tendresse, de visites d'amis, ces trois mois s'écouleront bien vite. Je regrette doublement de ne pouvoir aller à Paris ! S'il en avait été autrement, j'aurais apporté ma part de soins, de tendresse à Victor. J'aurais été heureuse de vous relayer, de prendre ma place au chevet du lit du cher malade. Puisque la Providence en a décidé autrement, il n'en faut plus parler !*

Mon bien cher et bien-aimé frère, il ne faut pas non plus parler de moi. Je rentre sous ma carapace, d'où je n'aurais jamais dû sortir. Voilà douze ans *que je suis sous ton toit hospitalier. Ces douze ans ont passé bien vite ! Maintenant je suis vieille, très vieille, et je ne sais pas si j'aurais été de force à remplir les occupations que je désirais.*

J'espère pourtant que ces forces affaiblies me permettraient — puisque toi et Alice voulez bien m'y autoriser — de m'occuper de l'éducation des deux petits anges. Il serait temps de la commencer. S'il m'était permis de donner mon avis, dès le mois de janvier 1874, *je les enverrais dans une petite école du voisinage de la rue Drouot, ne serait-ce que pour y passer deux heures. Là ils apprendraient, non seulement à lire et à écrire, mais encore l'émulation et la subordination. Puis il reviendraient chez leurs bons parents, heureux de les retrouver et apprécieraient alors le plaisir de la récréation. Selon moi, il est impossible que des enfants désœuvrés ne soient pas de mauvaise humeur.*

Si nous avions trouvé un coin pour moi à Paris, je leur aurais fait un petit règlement de vie, bien proportionné à leur âge, et j'espère que nous aurions vu leur intelligence se développer rapidement.

Si vous venez cette année, de bonne heure, à Guernesey, mon idée pourra se réaliser et j'en serais bien contente. Et, à ce propos, je te demanderai de bien vouloir faire prendre pour moi, chez Hachette, un livre intitulé : Les Cahiers d'une élève de Saint-Denis. *C'est très complet, comme instruction et éducation et il me semble que rien ne serait plus facile que de se procurer cet ouvrage. Donc, si tu avais la bonté de me l'envoyer, tu me ferais grand plaisir. Je me mettrais à réétudier, en vue des petits, et cela me rajeunirait de quelque trente ans* [1]...

Pour présenter une telle supplique le moment était mal choisi. Quand « la guirlande de Julie » fut remise à Victor Hugo, le poète suffoquait de colère contre sa belle-sœur. Celle-ci avait commis une faute grave dont, séance tenante, Meurice fut informé.

Victor Hugo à Paul Meurice, 8 décembre 1873 : *Cher Meurice, une erreur déplorable de Madame Chenay, dans le numérotage de sa copie, crée un déficit de cent pages dans le Tome III* [*de* Quatre-vingt-treize] *que je croyais le plus fort ! Je m'en aperçois à l'instant. Que faire ? J'aurais bien besoin d'en causer avec vous. Je suis bêtement exaspéré de la bêtise de la copiste...*

Mme Chenay, deux fois coupable du crime d'inadvertance, tomba en défaveur. Une sotte, indifférente au fait qu'un numérotage doit être continu ; une oie capable de sauter, par pure étourderie, de la page 556 à la page 657 avait-elle droit à l'indulgence ? Tel ne fut pas l'avis de *Hugo furioso*.

1. Lettre inédite. (Bibl. Nat.)

Un seul instant d'inattention suffit à discréditer une copiste. Jamais plus Julie ne fut jugée digne de « la besogne sacrée ». On l'oublia sur son rocher désert.

En 1874, elle fut invitée pour quelques semaines à Villequier, par une amie compatissante : Mme Ernest Lefèvre-Vacquerie, épouse du neveu d'Auguste. Sur la tombe de Léopoldine, elle cueillit « le houx vert et la bruyère en fleur » que des mains dévotes y avaient planté pour obéir au vœu du poète. Celui-ci reçut, de Julie en disgrâce, quelques brins de bruyère tendrement ajoutés à une liasse de papiers d'affaires.

Victor Hugo à Julie Chenay, Paris, 7 août 1874 : *Merci, chère Julie. Cette douce fleur m'apporte un parfum d'âme. Tous les jours et toutes les nuits, dans ma prière, je me tourne vers nos anges disparus mais présents. Tu connais ma foi et mon espérance profonde...*

J'ai reçu les papiers, mais les traités Hetzel n'y étaient pas. Je verrai cela moi-même quand j'irai, quand nous irons à Guernesey. Tu nous y devanceras... Je travaille. De là la rareté de mes lettres. Ecrire ne repose pas d'écrire. Mais je t'aime bien, chère Julie...

L'année suivante, Hauteville House fut la villégiature de Hugo pendant une brève semaine (du 19 au 27 avril 1875). Enfin, en 1878, quand une première attaque d'apoplexie terrassa l'amant de génie, trop épris de la jeune Alba (Blanche Lanvin), sa famille épouvantée décida de le mettre, en résidence surveillée, à Guernesey. Il y fut conduit le 5 juillet.

Sa famille ? Celle-ci était maintenant toute différente du clan primitif, et Julie Chenay fut appelée, par son inoubliable beau-frère, « la seule survivante du passé ». En cinq années terribles (1868-1873), le poète avait perdu sa femme, ses deux fils et un petit-fils. Des quatre enfants nés de son mariage, il ne lui restait que sa fille Adèle, « plus morte que les morts » ; Adèle, internée à perpétuité, toujours murée dans son étrange folie contemplative... La jeune veuve de Charles Hugo s'était remariée avec un homme politique : Edouard Lockroy. Pour ne pas être privé de ses petits-enfants bien aimés, le vieil Olympio avait dû feindre d'approuver ces secondes noces et promettre d'aimer Lockroy, sinon comme un fils, du moins comme un gendre. Solidement encadré par la jeune génération, le malade avait été ramené à Hauteville House.

La comédie de salon étant alors à la mode, Richard Lesclide, secrétaire du maître, écrivit un impromptu de Guernesey intitulé : *Camille ou le Souterrain*, dont la représentation fut un succès local. Le rôle de la duègne Paquita avait été distribué à Mme Chenay, qui le tint de son mieux, mais farda son visage avec excès. Quelques jours plus tard, Jeanne Hugo (neuf ans) dit à sa grand'tante :

— L'autre soir, dans ton rôle de Paquita, tu avais beau avoir mis du rouge sur tes joues, du noir sur tes yeux et du blanc sur tes moustaches, cela ne t'empêchait pas d'être bien vilaine tout de même !

Mme Chenay, vieille ingénue, fondit en larmes.

Le 9 novembre 1878, Victor Hugo quitta Guernesey. Cette fois, c'était le voyage sans retour. « Sœur Julie » passa sept mortelles années à Hauteville House, sans voir venir le maître du logis vide. Plusieurs fois elle écrivit bravement à son beau-frère, dans l'espoir toujours déçu qu'il lui confierait l'éducation des jeunes Hugo. Il y avait, hélas ! un obstacle insurmontable à la réalisation de ce projet. Mme Chenay était croyante et pratiquante ; Edouard et Alice Lockroy formaient un couple de libre-penseurs anticléricaux. Le politicien ne permit pas que l'on mît, auprès de ses beaux-enfants, « une punaise de sacristie ». On fit comprendre à Julie que sa vraie place était à Guernesey, où les visites de touristes hugolâtres se multipliaient. Une fois encore, puisqu'il fallait se soumettre ou se démettre, cette femme résignée choisit la soumission.

En avril 1885, Mme Chenay reçut une photographie du grand homme sur laquelle Hugo avait écrit : « Ma bonne Julie, je t'écris quatre mots mais j'y mets toutes les tendresses possibles. » Elle glissa cette relique dans un album à fermoirs de cuivre. Un mois plus tard, elle inscrivit au verso de la carte : « Dernier portrait fait, en avril 1885, de mon cher et regretté beau-frère et dernières lignes qu'il m'ait écrites. — 27 août 1868, 22 mai 1885 ! Dates funèbres de la mort de ma chère sœur et de mon beau-frère. Mes deux plus grands chagrins ! »

***

Victor Hugo avait rendu l'âme « en son hôtel et en son avenue », car — honneur inouï — l'avenue d'Eylau avait, dès 1881, reçu le nom du plus fameux de ses habitants. Dès que la nouvelle du décès fut connue à Guernesey, Julie Chenay partit pour Paris et courut chez son beau-frère, pour lui rendre les derniers devoirs. Là elle apprit que, pendant l'agonie du grand homme, Mgr Guibert, archevêque de Paris, avait écrit à l'incroyante Alice Lockroy pour lui dire qu'il avait « bien prié, au saint sacrifice de la messe, pour l'illustre malade » et que, « s'il avait le désir de voir un ministre de notre sainte religion », le cardinal se ferait « un devoir bien doux d'aller lui porter les secours et les consolations dont on a si grand besoin dans ces cruelles épreuves... »

Mais, chez le moribond, déjà un autre homme exerçait le commandement. Edouard Lockroy avait répondu, de sa main, à la lettre adressée par Mgr Guibert à *Madame* Lockroy et, comme il fallait s'y attendre, l'offre du cardinal avait été repoussée. Julie Chenay, si pieuse, fut bouleversée d'apprendre que l'enterrement serait purement civil.

Tout ce qu'elle entendit autour du lit de mort la choqua profondément. Victor Hugo, capitaliste économe, avait amassé une fortune considérable : environ un milliard de notre présente monnaie 1957. A deux pas du cadavre, on ne parlait déjà que de l'héritage ! Léopoldine et François-Victor étant morts sans postérité, avant leur père, le patrimoine hugolien allait être partagé entre une folle et deux enfants mineurs. On déplorait

à haute (un peu trop haute) voix qu'Adèle la démente eût survécu à sa lamentable odyssée d'au-delà des mers, et que la moitié des droits d'auteur fût désormais attribuée à une « interdite », civilement incapable, dont les revenus s'accumuleraient — au lieu de revenir sur-le-champ aux deux héritiers de Charles Hugo. Tant d'avidité choqua Julie. Elle constata qu'Edouard Lockroy, député d'extrême-gauche, prenait un évident plaisir à orchestrer la funèbre apothéose laïque et mettait la gloire de Victor Hugo au service de ses propres ambitions. Tout cela fit horreur à Mme Chenay.

Quand le cercueil d'Olympio fut conduit en triomphe de l'arc de l'Étoile au Panthéon « Sœur Julie » refusa d'assister aux obsèques nationales et politiques. Elle passa la journée en prières, dans l'église Saint-Honoré-d'Eylau.

La « dernière survivante du passé » ne voulait pas se réinstaller à Hauteville House, parmi les fantômes... Pourtant le ménage Chenay, depuis longtemps séparé de corps et de biens, ne reprit pas la vie commune quand Julie quitta Guernesey. Elle avait en France des amis peu nombreux, mais qui tous lui étaient authentiquement dévoués. Ils prirent soin d'elle.

Trois d'entre eux étaient les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo : Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre-Vacquerie. Ceux-ci décidèrent qu'une rente viagère serait faite, par la succession, à la belle-sœur de l'écrivain. La pension qui lui fut attribuée était largement suffisante pour subvenir aux besoins, modiques et limités, d'une vieille femme en deuil.

La comtesse Boulay de la Meurthe dont le mari, historien, avait été au Conseil d'État le collègue de Victor Foucher, offrit spontanément l'hospitalité à Mme Chenay, pauvre créature sans domicile ni foyer. Alfred Boulay de la Meurthe était propriétaire, rue de Vaugirard, n° 58, du bel hôtel qui, de nos jours, appartient au général comte de Chambrun. Le ménage occupait « l'étage noble » ; aux paliers supérieurs, sous les combles et dans les communs, d'autres appartements avaient été aménagés. Un petit logement fut mis à la disposition de Mme Chenay. Elle allait y passer les vingt dernières années de sa longue vie. Enfin, l'été, elle fut toujours la bienvenue à Villequier dans la famille Lefèvre-Vacquerie, qui avait pour elle tant d'affection.

M. Jean Montargis, petit-fils de Paul Meurice, a (dans son enfance) plusieurs fois dîné, chez son grand-père, avec Mme Chenay. « C'était, dit-il, une gentille petite vieille ; elle avait une conversation de concierge, pleine de cancans savoureux et plaisants. » Pour faire la traversée de Paris en fiacre, de la rue de Vaugirard à la rue Fortuny, elle était toujours accompagnée d'une bonne. Pour rien au monde elle n'eût consenti à voyager seule, en pleine nuit, du Luxembourg au Parc Monceau.

Nous devons également à M. Montargis un amusant portrait de Chenay, « héroïque poivrot, bohème, bambocheur, trousseur de cotillons, com-

mun comme du pain d'orge, mais pas mauvais homme. Seulement tapeur impétinent ! Peut-être vaguement maître-chanteur (contre Hugo à l'occasion) quand il avait trop bu ».

Quand Julie, son épouse non divorcée, mourut, le 11 juillet 1905, Paul Chenay, mari honoraire, voulut se montrer veuf exemplaire. Il s'occupa des obsèques et de la sépulture. Le cercueil passa par Saint-Sulpice, l'église même où, quatre-vingt-trois ans plus tôt, Julie-Anne-Amélie, « petite fille aux grands yeux noirs », avait été tenue sur les fonts baptismaux par sa sœur Adèle, fiancée de Victor Hugo. Le service funèbre (de cinquième classe) coûta exactement 361 francs, 75 centimes. Julie repose au cimetière Montparnasse [1]. Le graveur alcoolique ayant exprimé sur ce point, dans les formes légales, ses dernières et péremptoires volontés, le fâcheux personnage est enterré près d'elle. Ainsi un couple qui, à peine marié fit chambre à part et, très vite, cessa de vivre sous le même toit, partage cependant une même tombe conjugale. La Mort a l'étrange pouvoir de renouer ce qui était rompu. Paul Chenay et Julie Foucher sont unis en mariage posthume.

***

Les nombreux disciples de Victor Hugo qui, après un séjour à Guernesey, ont publié chacun leur volume de souvenirs nomment tous « Mme Chenay, belle-sœur du poète, simple et bonne femme, modeste, serviable et pieuse, qui administrait son ménage... ». Une jeune fille de l'Yonne, fiancée à Lesclide, écrit : « Les honneurs de la maison sont faits par Mme Chenay, à qui la garde de Hauteville House et de ses trésors est confiée. Mme Chenay est une gracieuse petite femme qui apporte, dans ses fonctions, une conscience parfaite et une charmante aménité... »

Henri Guillemin, spécialiste hugolien, nous apprend que Georges et Jeanne Hugo, longtemps après la mort de *Papapa* rendaient fidèlement visite à leur grand'tante « Julie la dévote... avec son regard pur et ses bandeaux ». Dans la pompeuse maison de l'exil, entre les murs tendus de damas cramoisi, parmi les laques de Coromandel et les nègres vénitiens en bois doré, la Tante Julie « faisait l'effet d'une fourmi travailleuse », active et modeste. Oui, sans exception, les visiteurs de Hauteville House sont d'accord pour louer l'humble suivante, blottie à l'ombre du Titan. Sa dévotion au génie les touche. De leurs témoignages concordants émerge un minuscule fantôme : celui de la parente pauvre, serviable et prodigieusement silencieuse. Détail presque incroyable : aucun d'entre les mémorialistes ne peut citer un propos tenu, à Guernesey, par leur hôtesse.

Le mutisme de Julie avait toujours été proverbial. Je possède une lettre inédite d'Adèle Hugo à son fils François-Victor (écrite en 1862), dans laquelle la plaintive épistolière s'exprime en ces termes : « Les soirées,

1. 3 Sud, 2 Ouest, 28e division.

restreintes aux personnes de la maison, deviennent fort lourdes pour moi. Mon mari vit dehors, très au dehors. Julie lit. Mon cœur se crispe et je me sens plus isolée que seule, dans la chambre où je t'écris maintenant. Mon mari va répliquer : « *Ma femme se trompe ! Je suis à la maison.* » Tu diras de même. Julie va promettre de causer avec moi. Les engagements seront tenus quelques jours, puis elle rentrera dans ses habitudes [1]... » Sublime discrétion ou passivité végétale ?

« Elle est complètement idiote ! » disait Lockroy. Mais la famille Lefèvre-Vacquerie l'appelait « Sainte Julie-en-l'île ». Respectueuse des lois morales, soumise aux commandements de Dieu, elle voyait faire le mal et refusait d'y croire. Entourée de faux ménages, de « vils drôles », de femmes faciles et d'enfants ingrats, elle glissait inaperçue. Rien n'altérait sa transparente sérénité. Julie s'était pétrifiée au stade féérique de l'adolescence, comme une rose oubliée dans une mine de sel.

Dans la situation la plus fausse et la plus choquante, Mme Chenay sut garder une authentique fraîcheur de sentiments. « Personne à charge » d'un homme qui, deux fois, l'avait prise distraitement, comme un pis-aller, elle demeurait chez lui, nourrie, logée, blanchie, modestement vêtue, mais non rétribuée quoiqu'elle exerçât les doubles fonctions d'intendante et de gardienne de musée. Elle ne savait pas à quel point la vie l'avait maltraitée. Peut-être n'était-elle pas malheureuse ?

Dans l'orage des passions hugoliennes, la petite créature avait subi l'épreuve du feu. La foudre l'avait frappée, deux fois, sans la réduire en cendres. Sur le cap des tempêtes, à la base du phare monumental à feux tournants, dont les éclats balayaient le monde, Julie s'était posée, veilleuse minuscule. Ni les vents du large, ni la main des hommes n'avaient pu éteindre cette flamme imperceptible. Elle avait brûlé d'un feu secret, entre les lampes des Vierges Folles.

Peut-être dira-t-on qu'il y avait « un mystère Julie » et que son cas ressemble à un problème de psychanalyse ? Faudra-t-il donc chercher le mot de l'énigme dans le cruel drame d'adolescence, drame certes fait pour créer un complexe de culpabilité, suivi d'un délire d'expiation ?

Non. Les méthodes freudiennes conviennent surtout à l'étude des névroses modernes. Elles sont à l'usage des personnes compliquées. Julie était simple de cœur. L'explication de son attitude, c'est sans doute qu'elle souffrait d'un incurable espoir et que, pendant sa vie entière, elle fut amoureuse de Victor Hugo.

SIMONE ANDRÉ-MAUROIS

1. Lettre inédite. Collection de l'auteur.

DIX-NEUF CENT VINGT-CINQ

QUELQUES IMAGES DE PARIS

par Armand Lanoux

DADA OU LE CABARET DU NÉANT

Dada — qui, en ce temps, animait les propos littéraires entre deux one-step — était un produit d'importation. Dada était né à Zurich et la part de jeu y est flagrante.

« *Devant les excès des dadaïstes, peut-on s'empêcher de penser au gilet rouge du romantisme ?* », écrit presque aussitôt Radiguet. « *Je déclare que Tristan Tzara,* raconte Hans Arp, *a trouvé le mot Dada, le 8 février 1916, à six heures du soir. J'étais présent avec mes douze enfants lorsque Tzara a prononcé pour la première fois ce mot qui a déchaîné en nous un enthousiasme légitime. Je suis persuadé que ce mot n'a aucune importance, et qu'il n'y a que les imbéciles et les professeurs espagnols qui puissent s'intéresser aux dates. Ce qui nous intéresse est l'esprit Dada, et nous étions tous dada avant l'existence de Dada...* »

A Tarenz-bei-Imst, Tyrol, paraissent les premières publications de cette école, dont le nom a été découvert en glissant un crayon entre les pages d'un dictionnaire. Dada frôle ainsi la guerre de paroles des neutres, et côtoie les espions professionnels, les aventuriers, les réfu-

— Ci-dessus : « La Lecture », par Fernand Léger. (Photo Giraudon.)

giés politiques. Dans une bouilloire montagnarde se monte cette bombe qui éclate en 1920, et secoue Paris d'indignation, de rires sceptiques et d'applaudissements.

On dira de Dada, plus tard : « *L'action de Dada fut une révolte permanente de l'individu contre l'art, contre la morale, contre la société.* » C'est si vrai qu'il y eut encore de violents incidents, Rive Gauche, en 1956, à une rétrospective Dada. Dada est un bélier, semblable à ceux que les chevaliers utilisaient pour défoncer les portes des villes closes. Cette farce d'adolescents fait éclater les cadres des lettres. Le cubisme, avant lui, ne se révoltait pas contre l'art. Il prétendait l'identifier à lui. Dada entend le détruire.

Dans ce mouvement de l'après-guerre où l'on voit la littérature et l'art dévorer leur propre substance, dans ce mouvement qui exige des révoltes de plus en plus violentes, où l'ennemi, qui était d'abord le bourgeois flaubertien, devient le « beau », l'art, la syntaxe, la prosodie, jusqu'au mot même, Dada marque un passage important. Le cubisme et le fauvisme nés entre 1900 et 1910, ont ouvert la porte à toutes les entreprises. Aux attaques qui n'excédaient pas le cadre des lettres et des arts, Dada ajoute le mythe de l'insurrection contre tout. Dada ne s'affirme encore que comme une révolte mais ceux qui vont l'affirmer en tant que révolution sont déjà dans ses rangs.

SCHOPENHAUERIEN CHARLOT !

L'après-guerre savait que Charlot a du génie. On ne peut pas lui contester cette lucidité. La badine, le pantalon tirebouchonné, le melon posé sur le chou frisé des cheveux, et le départ rituel du héros qui trottine sur ses deux lattes faisaient crier d'admiration. Non sans raison.

Mais 1925 est parfois exaspérant par son babillage de terrasse et de salon. Ah, le muet, Max Linder, Charlot, Nosferatu le Vampire... Ce qu'il était tragique et shakespearien, et comique, et bergsonien et tout, ce Charlot.

Jean Cocteau précise :

« *Charlie Chaplin ou Charles Chaplin ou Charlot ou Karl ou Chap, selon les classes, mérite à lui seul une longue étude que je me réserve d'écrire. Ce comédien, tragédien même, acrobate, joue partout à la fois. On annonce souvent sa mort. Il est peut-être mort. Est-il Anglais, Américain, Espagnol, Français, Russe ? Les peuples se disputent sa naissance. C'est, dirait Georges Courteline, un type dans le genre d'Homère.* »

Cendrars a compris aussi d'emblée la valeur légendaire du mime.

« *Je vis Charlot. C'était lui. Lui, le petit étudiant pauvre dont je partageais la misérable chambre à Londres, vers* 1911, *ce pauvre petit étudiant*

en médecine qui lisait Schopenhauer toute la journée et qui le soir encaissait des coups de pied au cul dans un brillant music-hall où Simon Kra, aujourd'hui éditeur, triomphait comme champion du monde de diabolo et où je jonglais moi-même avec mes deux mains, car alors j'avais encore mes deux mains. »

Et mieux encore dans cette page où Cendrars raconte que, remontant en ligne, tous les poilus lui parlent de Charlot et qu'il le prend d'abord pour un type du régiment !

Mais ce qui fut moins bien vu, c'est que Charlot prononçait le plus rude réquisitoire. Au-delà des tartes à la crème héritées des Mac Sennett comédies, ce qui compte, c'est l'émigrant, Charlot soldat, la danse des petits pains de la *Ruée vers l'Or*, où l'homme a faim, c'est l'éternel mirage de la femme-enfant, la critique des temps modernes et le terrible milliardaire qui ne reconnaît son copain pauvre que lorsqu'il est saoul !

Le mime Charlot témoignait silencieusement contre la sauvagerie du monde des chômeurs, des vagabonds et du capital, comme il témoignera plus tard contre les folies totalitaires qui mijotent déjà dans la bouilloire de l'après-guerre.

MOURIR DE RIRE

M. J. Chatfields se trouvait hier à Londres, dans un cinéma où l'on donnait un film de Charlie Chaplin. M. Chatfields rit tellement qu'il perdit connaissance. On dut l'emporter. Il mourut quelques instants après.

Les Journaux.

L'ANGE DU SUICIDE

Ayant fait du grand clown Charlot un demi-dieu, il était plus facile à l'après-guerre d'oublier ses suicidés, Max Linder, Jacques Vaché ou plus tard, René Crevel. J'ai sous les yeux la revue *La Révolution Surréaliste*, où vingt-huit portraits de jeunes hommes entourent la photographie de l'anarchiste Germaine Berton. De tous, il en est un qui surgit de la page, par l'éclat des noirs et des blancs, marqué par le destin, quatrième au second rang : celui du mort volontaire.

Je ne peux pas regarder longuement la tête de boxeur sentimental de René Crevel, cette manière qu'a le regard de vous chercher en coup de fouet, cette mâchoire large, ces sourcils froncés et chargés d'ombres, sans m'émouvoir fraternellement. Mais le menton de René Crevel et ses sourcils n'étaient que le masque derrière lequel se dissimulaient la solitude de Charlot, le désespoir de Vaché, l'ennui mortel de Max Linder.

L'enquête qu'il menait avec ses amis lorsque ce cliché fut pris, en décembre 1924, portait justement sur le suicide. Crevel répondait déjà :

« *L'ère des divertissements et des jeux provisoires est relativement achevée.* »

Et la revue concluait :

« *Si le suicide était une solution, nous nous glorifierons d'y pousser le monde.* »

Crevel devinait-il qu'il ajouterait, dix ans plus tard, un fait divers à la liste de ceux qu'il publiait ? J'aime le souvenir de René Crevel comme celui de Robert Desnos. Ceux-là étaient purs. Autrement qu'un Gide, dont Paulhan citait cette anecdote sophistiquée, dans la même revue :

« *Un jour, on trouva dans son lit un homme la gorge tranchée. A son chevet, sur une table, était un papier avec ces mots : « J'ai rêvé que je me suicidais, et quand je me suis réveillé, je me suis aperçu que c'était vrai.* »

Là encore, Gide trichait : le suicide s'accommode mal de l'humour, si la réciproque n'est pas vraie. Crevel avait cru à la révolution surréaliste. Elle n'a pas eu lieu. Il a choisi la mort, dix ans plus tard.

Jacques Vaché, Modigliani, Max Linder, Pascin, les anges du temps avaient les ailes noires.

CADAVRE EXQUIS

On ne peut pas comprendre un certain Paris 1925 sans analyser le ferment surréaliste. D'abord, dans un désordre post-dada, les définitions sont difficiles et contradictoires. Aragon parle du « *vice appelé surréalisme, emploi déréglé et passionnel du stupéfiant image* ».

André Breton est plus doctrinal :

« *Surréalisme : nom mas. Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale.* »

Continuant Dada, influencé par Freud, révolutionnaire, le surréalisme recherche les expressions élémentaires de l'homme pré-conscient. Les récits de rêves emplissent les premières publications surréalistes. L'écriture automatique, le plus connu de leurs « appareils », est un moyen qu'ils emploient pour « *ouvrir indéfiniment cette boîte à multiples fonds qui s'appelle l'homme* ». Ils écrivent en s'efforçant de ne pas penser, en cherchant à reproduire la succession d'images. Ce qui frappe aujourd'hui, c'est le constant mélange de grands desseins et de moyens enfantins : Tzara tire d'un chapeau les mots qui composent ses vers.

André Breton, Paul Eluard, Philippe Soupault, Benjamin Péret commencent leurs expériences des principaux délires catalogués, manie aiguë, paralysie générale, démence précoce, etc. Les êtres-objets avant

les objets *ready-made*, sont des objets déformés, sur lesquels on greffe d'autres objets, inattendus. Picasso et Dali y excelleront. Le cadavre exquis est un jeu de société :

« *Jeu de papier plié qui consiste à faire composer une phrase ou un dessin par plusieurs personnes, sans qu'aucune d'elles puisse tenir compte de la collaboration ou des collaborations précédentes. L'exemple devenu classique qui a donné son nom au jeu tient dans la première phrase obtenue de cette manière :* « *Le cadavre-exquis-boira-le vin-nouveau.* »

Ce qui nous touche aujourd'hui, hors les œuvres elles-mêmes dont certaines, comme l'*Amour Fou*, sont d'une beauté définitive, chez ces terribles surréalistes, c'est bien la *gravité* avec laquelle ils jouaient. Ils jouaient comme des enfants. Ce n'est pas une critique, mais le plus bel éloge.

PICASSO ET LES MÉTAMORPHOSES

L'après-guerre connaît plutôt des sorciers que des maîtres. Picasso, Erik Satie, Max Jacob, Cocteau, Breton. Picasso est le plus sorcier de tous. Son nom même devient un signe magnétique.

Picasso, malgré son front bas, les sourcils froncés du paysan malaguène et la mèche qui marque la tempe d'un sombre accroche-cœur, est un madré génial. Son importance est aussi grande dans la formation des mythes que celle d'Apollinaire.

Dès sa jeunesse, il déborde la peinture. Il a le goût du truquage, de la décalcomanie. Il se débat avec sa faiblesse, commune à beaucoup de peintres, la matière, la matière sur laquelle, en définitive, qu'on le veuille ou non, on les jugera. Cette matière rebelle, il l'emprunte. Il est le premier à coller systématiquement sur la toile le sable et le papier de verre, le liège, le bois ou le papier de journal.

Il utilise la volte-face comme une torero. Il change sans cesse, c'est son unité. L'époque Toulouse-Lautrec affirme-t-elle sa virtuosité qu'il en est déjà aux saltimbanques bleus et roses. Il prend l'Arlequin dans la Comedia dell Arte. Il lui ajoute la fenêtre, la guitare et le paquet de tabac ; c'est la règle cubiste, inventée à Céret. Il est cubiste dès 1907. Mais il ne s'y installe pas longtemps. Il devient nègre, précolombien, aztèque. Il invente la Vénus de la compagnie du Gaz. Il court sans cesse les galeries, dit-on, pour voir ce qu'inventent les plus jeunes, par peur d'être dépassé. Il considère avec terreur ces abstraits qui montent et le menacent, lui, Picasso le quaternaire.

Il est casseur d'assiettes mais choisit ses assiettes. Diplomate, il vit en bonne intelligence — ce qui n'est guère facile — avec les cubistes et Dada, les surréalistes et Cocteau, Max Jacob et les musiciens du Groupe des Six. André Breton, l'ange exterminateur, renonce à l'excommunier : « *Le surréalisme, s'il tient à s'assigner une ligne morale de*

conduite, n'a qu'à passer par où Picasso en a passé et en passera encore : j'espère en disant cela, me montrer très exigeant. » (La Révolution Surréaliste, 15 juillet 1925.)

Un jour, Picasso a raconté à André Warnod cette hisoire :

« *Vous rappelez-vous la tête de taureau que j'ai exposée dernièrement? Voici comment elle a été conçue. J'avais remarqué, dans un coin, un guidon et une selle de bicyclette, placés de telle façon que cela ressemblait à une tête de taureau. J'ai assemblé ces deux objets d'une certaine façon. Enfin, j'ai fait de ce guidon et de cette selle une tête de taureau que tout le monde a reconnue comme étant une tête de taureau. La métamorphose s'était accomplie, et je souhaite qu'une autre métamorphose se fasse dans le sens contraire. Admettez que ma tête de taureau soit jetée à la ferraille. Peut-être un jour quelque garçon dira : « Voici quelque chose qui pourrait très bien servir de » guidon pour ma bicyclette. Ainsi, une double métamorphose aura été accom- » plie.* »

C'était l'autobiographie de Picasso ou les nouvelles métamorphoses d'Ovide.

MONTPARNO'S BLUES

Plus que poète, plus que musicien, 1925 est peintre. La démobilisation de 1919 a libéré ses artistes et les étrangers qui s'étaient engagés. Ils refluent. Des révolutions plastiques connues mais point célèbres, sont brusquement éclairées : le cubisme et le fauvisme, Dada au berceau, le surréalisme de 1925. La facilité financière, l'inflation, rend la vie aisée. Cette période s'achèvera dans la grande pénitence qui suivra le krach financier de Wall Street de 1929. Montparnasse coïncide avec 1925, histoire de dix années brûlantes, entre une guerre mondiale et une crise mondiale, entre la mort d'Amedeo Modigliani, le cygne noir de Livourne, Tristan de Vavin, et le suicide, à Montmartre, du peintre Pascin.

Montparnasse change de visage. Les bistrots deviennent des bars. Chambon, l'Auvergnat du *Dôme*, agrandit. Parmi ses figurants, se trouve un vrai Peau Rouge, Guitche Manitou. Le *Dôme* offre la plus violente expression de Montparnasse triomphant. Un contemporain dira : « *C'était à la fois la maison commune, la place publique, l'auberge, le forum, l'Hôtel des Ventes, le ghetto, la Cour des Miracles.* » Les jeunes modèles y viennent, mollets nus et peints de fleurs diverses, roses, bleuets et coquelicots. Les boîtes se multiplient. La *Jungle* succède au *Jockey*. Le mot est significatif. Une société d'artistes va s'appeler *la Horde*. Le sauvage — apprivoisé — n'a jamais été aussi à la mode depuis les Mohicans de Paris !

Où le famélique Soutine filait en rasant les murs et en rêvant à de la viande de boucherie, sur les trottoirs où Modigliani intoxiqué hurlait à la mort, des femmes en vison, la fourrure du temps (comme aujourd'hui d'ailleurs) descendent d'hispanos longues comme des loco-

motives, dont le chauffeur à casquette et blouse blanche, ouvre cérémonieusement la porte sur des cuisses pâles.

Un soir de décembre 1927, un Quercynois, Fraux, inaugure *La Coupole*, sur l'emplacement du chantier Juglar, bois et charbon. Fraux est un ami d'Anatole de Monzie et de Pierre Benoit. Il y aura un dancing au sous-sol. Les gins-fizz, les premiers scotch, les cocktails déjà anciens relèguent loin dans le passé l'honnête beaujolais-village de jadis. C'est vraiment une jungle, jusque dans l'organisation du plaisir : la concurrence devient féroce entre *Le Dôme* et *La Coupole*. Le nickel, la moleskine écarlate et, bientôt, le néon, fleurissent.

Personne, avant Michel-Georges-Michel, n'avait songé à dénommer les habitants du lieu les Montparnos. Ce roman célèbre raconte l'histoire de Modigliani, mort en janvier 1920. C'était une tragédie ; Michel-Georges-Michel, chroniqueur, en fait un roman en vogue. Il paraît en 1924. Michel-Georges-Michel est honni aux terrasses. Bah, il s'en moque ! Il a fait son métier. Et il a changé un mot. C'est important pour un écrivain.

Mais des lecteurs candides de province viennent chercher Picasso, Van Dongen et Foujita à la terrasse de *la Rotonde*, comme leurs fils iront chercher Sartre et Camus en 1947, à Saint-Germain-des-Prés, dans le triangle sacré *Lipp-Deux-Magots-Flore*, dont la trinité antérieure *Rotonde-Dôme-Coupole* est la préfiguration, vérifiant ainsi les lois d'égalité des triangles.

Chambon réagit au *Dôme*. La vague du succès noie dans un incroyable magma humain les peintres et leurs modèles. Montparnasse étouffe de prospérité. Kiki est là, superbe et mal embouchée. Youki Foujita, la belle flamande, menace sa suprématie. On commente Voronov : « *Des horizons s'ouvrent* », dit innocemment l'*Illustration*. Mais on parle autant de politique, de Poincaré, de Briand, du désarmement, de cours du blé, et de bourse que de la relativité d'Einstein. On évoque les fantômes locaux de Lénine et de Trostsky. On se montre leur chaise. « *Ce n'est pas toujours la même* », dit Pierre Humbourg.

Fraux a engagé un Hindou en costume encore plus beau que celui de l'Indien du *Dôme*. Parmi les étrangers, attirés par la lumière, passent James Joyce, qui vient de publier son *Ulysse*, Hemingway, qui n'a pas encore de barbe, Henry Miller, qui fait sa première apparition en 1928, avec ses copains Perlès, Florent Fels, Cendrars. Les Anglo-Américains l'emportent de plus en plus sur les vagues antérieures allemandes et russes. Montparnasse était Europe Centrale, Montparno est atlantique.

MAX EN NOIR ET BLANC

Max Jacob, ludion monoclé, erre sans cesse de Montmartre à Montparnasse. Chez cet homme, fils de tailleurs juifs, né à Quimper, avignonnais par sa grand'mère, coule le sang même de l'époque.

Naïf et roué, sincère et menteur, enthousiaste, étonnamment inapte à la vie parisienne, il en devint l'un des sorciers. Depuis sa conversion qui, dit-on, faillit coûter la foi au confesseur, il menait une vie monastique, à Saint-Benoit-sur-Loire, où il tentait de compenser par la piété les abandons à son démon. La vie de Max, par les humiliations du péché et par le soleil de la consolation, par la clownerie montmartroise, plus exactement ravignanaise, par sa mort douloureuse, est en clair-obscur. Il fut, avec Claudel, le seul poète contemporain à voir la Vierge. Que ce soit dans le métropolitain n'a aucune importance.

Max parlait de ses visions avec un humour attendrissant, base de la poésie calembour qu'il avait créée :

« *Jésus, Notre Seigneur, est-il là?*
— *Notre Seigneur n'est pas là. Tous les saints sont là, si vous voulez.*
— *C'est au Seigneur que j'ai affaire.*
— *Tous les Saints ne sont-ils pas l'amour qui est tout?*
— *C'est au Seigneur que je veux parler.*
— *Vous repasserez une autre fois.*
— *Je n'ai pas d'autre foi.* »

C'est le modeste orgueilleux. Picasso lui dit : « *Tu es le seul poète de l'époque.* » Il n'en croit rien, mais il colporte le mot. Max Jacob est noir et blanc. Il devait me dire à Saint-Benoit : « *On ne chante juste que dans les branches de son arbre généalogique.* » Mais pourquoi son démon ne pouvait-il s'empêcher d'ajouter : « *Et où s'exciter ailleurs que sur une tige.* »

Max — on l'appelle Max comme Cocteau, Jean — est descendu en veston noir dans la poésie, avec une cravate à système, comme le préfet Chiappe, auquel il ressemble étrangement, descendra dans la rue, en 1934.

DEMANDE EN MARIAGE

Kisling se rend à Valmondois pour demander à Vlaminck la main de sa fille, Madeleine. Il est reçu à coups de fusil, le paysagiste belge estimant qu'un peintre suffit dans la famille.

EPITRE AUX DADAISTES REPENTIS

« *L'époque est malade, l'époque a mal au cœur. Estomac et sentiments : voilà le mal de cœur. Et les soigneurs, grands vétérinaires et pharmaciens sales, peuvent agiter leurs seringues ou leurs éprouvettes, analyser, canaliser et parler fort de la santé morale, eux-mêmes souffrent du même mal.* »

G. Ribemont-Dessaignes
« *Les Feuilles Libres* »
Mars-avril 1923.

MADAME 1925, VUE PAR FERNAND LEGER :

Auprès du subtil Cocteau, du magique Picasso, du féroce Kees Van Dongen, Fernand Léger était un porteur de pianos. Bien avant 1910, Marinetti, ce gaillard explosif, pré-Picabia, avait inventé le lyrisme des machines. Fernand Léger n'alla pas plus loin. Comme il fallait à chacun son modernisme, il trouva ainsi le sien : des ronds, des cercles, un compas, des sphères. Des rouges, des bleus, des verts, des jaunes crus, voilà pour la couleur. Le tout peint comme une porte.

Fernand Léger est le responsable de toutes les affiches pour les Arts Ménagers, de toutes ces Minerves industrielles, avec quelques rouages dans la tête, destinés à symboliser la raison ! Ces machines, ces cylindres, ces tringles, ces cheveux roulés en métal forment ce que le public a retenu du cubisme pour des fins commerciales. Il y avait du robot chez Fernand Léger. Sa peinture fonctionne. C'est de la peinture à bielles.

Mais aussi, il est l'anti Van Dongen. Fernand Léger, qui unit la femme sans taille à tête de robot à la géométrie ambiante, peint Madame 1925 telle qu'on l'imaginera, telle que Brigitte Helm bientôt va la matérialiser dans *Métropolis*.

ARMAND LANOUX

CHRONIQUE DES LIVRES

LA « CANADIENNE » ASSASSINEE

par Armand Lanoux *(Amiot)*

Ce premier livre d'Armand Lanoux, paru dernièrement, est un roman policier d'un genre très spécial : dans des décors poétiquement surréalites, il développe une intrigue rigoureuse, un « suspense » construit comme un syllogisme. Ces deux aspects — cartésien et quasi féerique — ne sont pas réunis artificiellement pour le plaisir de surprendre, ils émanent des circonstances mêmes : Jean-Bernard Surville, jeune « sanglant » (c'est-à-dire reporter criminel) et sa femme Catherine, au charme de voyou, vont faire une partie de canoë sur la Marne. L'orage les contraint à quitter la rivière pour un tunnel d'une longueur inquiétante et un canal royal désaffecté. Le couple passe devant une étrange fête foraine et une dépouille plus étrange encore, qui deviendra pièce à conviction. Ils s'arrêtent à l'Auberge des Bons Enfants. L'auteur a l'art d'insérer le merveilleux dans la réalité la plus triviale, rendant ainsi ce merveilleux absolument croyable : par exemple, le patron des Bons Enfants songe à débaptiser son établissement pour l'appeler, en toute banalité, Le Relais Fleuri.

Les Bons Enfants, fort troublants, offrent à peu près tous les échantillons d'humanité : la petite bonne, le garde-champêtre, l'artiste raté, la vieille demoiselle (qui n'en est pas une) et un client énigmatique, point étranger, semble-t-il, à la marche du destin. L'assassinat et les assassins se révèlent peu à peu, mais en repoussoir : les rives du Grand Morin, la fine lumière de l'Ile de France, les querelles amoureuses de deux époux juvéniles, la vie et la joie de vivre n'en apparaissent que plus précieuses. Et le mystère, qui semblait inextricable, s'épanouit en une fleur de raison aussi parfaite qu'imprévue.

B. BECK

(Suite de la chronique des livres page 119.)

LA LEÇON DE L'EMPIRE DES INCAS

par Louis Baudin

Alors que depuis longtemps la puissance et la splendeur de l'empire des Incas ont été évoquées par les historiens, c'est de nos jours seulement que la structure économique de cet État a pu être analysée et qu'elle est apparue comme une des plus étranges et des plus parfaites organisations socialistes qui aient jamais été appliquées. Mais si nous admettons la logique du mécanisme, nous n'en éprouvons pas moins de nombreuses surprises dès que nous cherchons à nous représenter l'existence des habitants. La juxtaposition, dans plusieurs domaines d'activité, d'une perfection rarement atteinte et de déficiences choquantes crée un sentiment de malaise chez les observateurs qui goûtent l'équilibre et l'harmonie. Nous devons faire effort pour comprendre que nous sommes vraiment en présence d'un monde nouveau.

Il est naturel qu'au temps de la découverte et de la conquête du Pérou, les chroniqueurs espagnols, nourris d'antiquité classique à Salamanque ou à Alcala de Henares, aient été déconcertés par le spectacle imprévu qui s'offrait à leurs yeux et qu'ils l'aient parfois interprété d'une manière assez fantaisiste. Aujourd'hui encore, l'étrangeté d'un passé toujours présent nous saisit chaque fois qu'au passage d'un col de la Cordillère le conducteur de lamas jette un caillou sur le côté du chemin en hommage à des entités invisibles et que sur la place d'un village terreux et triste deux Indiennes accroupies face à face érigent de petits tas de graines de maïs et de quinoua qu'elles troqueront sans prononcer une parole lorsque les quantités ainsi offertes et demandées leur paraîtront équivalentes.

Grâce à l'avion, des ruines jadis difficilement accessibles sont à notre portée, et les Incas deviennent aujourd'hui à la mode en France comme ils le furent au XVIIIe siècle. Aussi, un grand nombre de nos contemporains nous font-ils part de leur étonnement. L'archéologue en admiration devant les blocs cyclopéens dont sont faites les enceintes de la forteresse de Saxahuaman, au Cuzco, et dont quelques-uns mesurent cinq mètres de hauteur, se demande comment les constructeurs sont parvenus

à les mettre en place sans avoir à leur disposition de machines, ni d'animaux de transport, exception faite du médiocre lama qui ne peut porter plus de cinquante kilogrammes. L'architecte qui parcourt les ruelles de cette ancienne capitale s'effare en constatant avec quelle précision les ouvriers sont arrivés à emboîter les énormes pierres des murailles les unes dans les autres en les creusant au moyen d'un morceau d'os enduit de sable dur mouillé qu'ils faisaient tourner entre leurs doigts. Le touriste qui se rend à Ollantay, dans le voisinage de la même ville, ne parvient pas à comprendre comment les bâtisseurs de cette citadelle ont amené en ce lieu de lourdes dalles de porphyre de près de quatre mètres de longueur extraites d'une carrière située sur la rive opposée du torrent qui coule dans la vallée.

Nous sommes obligés de supposer aux artisans précolombiens une extraordinaire habileté lorsque nous considérons les métiers primitifs qui leur ont servi à fabriquer des tapisseries de haute lice et quand nous examinons à la loupe des ornements faits de plumes mesurant onze millimètres sur six, disposées à un millimètre d'intervalle les unes des autres. Nous devons croire que leurs chirurgiens avaient une grande sûreté de main puisqu'un crâne trouvé dans un tombeau porte la marque de cinq trépanations faites à des dates différentes et que la dernière cicatrice seule laisse apparaître des traces d'infection.

Nous avons même peine à nous représenter certaines merveilles disparues, telles que le temple du Soleil avec ses murs lambrissés de plaques de métaux précieux, sa rangée de momies impériales entourant le disque en or du Soleil, son jardin où tout était en or, depuis les graminées et les insectes jusqu'aux lamas et leur berger.

Plus grande encore est la stupéfaction du chercheur quand il constate que les ingénieurs capables d'avoir tracé des routes d'une longueur et d'une solidité supérieures à celles des voies romaines dans des régions infiniment plus accidentées que celles de l'Europe, n'avaient pas inventé la roue, et que les savants professeurs des écoles du Cuzco composaient des pièces de théâtre sans connaître l'écriture.

Il faut nous persuader que les civilisations ne se développent pas suivant des voies parallèles, qu'elles progressent à l'extrême dans certaines directions et demeurent stagnantes dans d'autres, que toute comparaison d'ensemble entre l'empire des Incas et les nations de l'antiquité classique demeure vaine.

Telle est la première leçon que nous donne l'empire des Incas.

⁂

Penchons-nous maintenant sur l'organisation économique qui a été mise au point, semble-t-il, par le plus grand des souverains péruviens, Pachacutec, au début du XVe siècle, donc une centaine d'années avant l'arrivée des Espagnols.

L'ensemble était monté comme un mécanisme d'horlogerie. Pour en rappeler l'ordonnance, nous énumérerons les différentes opérations que les Incas entreprenaient dans les régions conquises par leurs armées afin de soumettre les populations au régime qui existait déjà dans les autres parties de l'empire.

Des fonctionnaires venus de la capitale commençaient par rassembler dans leurs communautés agraires ancestrales les Indiens dispersés au cours des hostilités, puis des statisticiens les dénombraient et des géomètres délimitaient les territoires qui traditionnellement leur appartenaient. Comme le sol est généralement pauvre et comme toute planification implique un fonctionnarisme coûteux, il importait non seulement de s'assurer que les nouveaux sujets de l'Inca avaient des moyens de subsistance suffisants, mais encore de s'efforcer d'accroître leur rendement de manière à obtenir un surplus destiné à l'entretien des dirigeants, des surveillants et des défenseurs du système. C'est pourquoi les ingénieurs faisaient construire des terrasses de culture le long des pentes des montagnes, escaliers aux larges marches semées de maïs qui montaient des vallées vers les cimes. Lorsque le relief du sol le permettait, des canaux étaient creusés pour faciliter l'irrigation de ces jardins suspendus, mais le plus souvent l'eau devait être montée à dos d'homme.

Les Péruviens n'ignoraient pas que la Providence avait mis à leur disposition un des meilleurs engrais existant dans le monde : le guano. Les dirigeants répartissaient entre les différentes circonscriptions de l'empire le fumier d'oiseau accumulé dans les îles Chincha et ordonnaient l'envoi d'Indiens pour extraire et rapporter cette matière précieuse.

Les agronomes entraient ensuite en scène. Après avoir examiné la nature du terrain, ils calculaient la surface de sol cultivable nécessaire à un couple d'Indiens pour vivre. Cette unité, variable suivant les lieux, était multipliée par le nombre des couples de la communauté et l'on ajoutait au chiffre ainsi obtenu une unité par garçon célibataire, une demi-unité par jeune fille. Le total donnait la superficie de territoire qui constituait le minimum d'existence nécessaire à la communauté. Le surplus de sol disponible était affecté à l'Inca et au Soleil, c'est-à-dire à l'État sous ses deux aspects, laïque et ecclésiastique.

Il va de soi que toutes ces parcelles, quel que fût leur possesseur, étaient cultivées par les Indiens de la communauté. Ceux-ci devaient en outre fournir certains services, de transport par exemple, et certains produits tels que tissus, cordes, armes, fabriqués avec des matières premières remises par les fonctionnaires : laine, coton, bois, fibre de cabuya, etc.

Le principe de l'obligation au travail était appliqué avec la plus grande rigueur, mais sa signification différait de celle que nous lui donnons aujourd'hui. On considérait que l'Indien devait être toujours occupé afin de l'empêcher de se laisser aller à sa naturelle nonchalance et à son

goût pour l'oisiveté. Des loisirs lui étaient octroyés, mais limités et organisés : les Indiens devaient assister à des fêtes et à des réunions. Les jeux eux-mêmes entraient dans le cadre du plan. Quant au travail, il était une fin et par conséquent devait être poursuivi, qu'il fût productif ou non. Pour appliquer cette conception extrême de plein emploi, les chefs n'ayant plus de tâches à assigner à leurs administrés leur faisaient exécuter des travaux inutiles. Ainsi, dans la crainte que la machine sociale ne se rouillât, les dirigeants la faisaient fonctionner, même à vide.

Les opérations préliminaires étant achevées, une répartition des hommes en noyaux homogènes était nécessaire afin de permettre des calculs simples. La population était divisée en groupes de dix, cinquante, cent, cinq cents, mille, dix mille et quarante mille familles. L'unité de chacune de ces formations était assurée par la présence d'un chef chargé de la direction dans tous les domaines, aussi bien matériels que spirituels, et entièrement responsable de ses administrés. Une hiérarchie s'échafaudait de la sorte ayant pour base les chefs de dix familles ou décurions et s'élevant par échelon du décurion supérieur, chef de cinquante familles, et du centurion, chef de cent familles, jusqu'au gouverneur qui commandait quarante mille familles, au vice-roi qui dirigeait une des quatres parties de l'empire : Nord, Sud, Est, Ouest, enfin à l'Inca suprême. Les dénominations dont nous nous servons sont celles que les Espagnols ont utilisées.

De bas en haut de cette pyramide humaine montaient les informations et de haut en bas descendaient les ordres, double courant continu que ne troublait aucun flux ni reflux latéral. Les fonctionnaires regardaient au-dessus d'eux vers leurs supérieurs et au-dessous vers leurs inférieurs, jamais à côté vers leurs égaux. Le schéma administratif était uniquement vertical.

Nous n'avons envisagé jusqu'à présent que les éléments et l'armature du système. Pour comprendre son fonctionnement, plaçons-nous au sommet de la pyramide, dans le bureau central installé au Cuzco. C'est là que se trouvait le cerveau de l'empire.

Les fonctionnaires subalternes avisaient cet organisme suprême par la voie hiérarchique, à des dates déterminées, des besoins de leurs administrés et de leurs possibilités de les satisfaire, et en tout temps des événements survenus dans le groupe dont ils avaient la charge. Ils tenaient par exemple l'autorité supérieure au courant de la croissance de la population, de l'état des récoltes, des quantités d'objets fabriqués, des travaux effectués, des manquements constatés dans l'application des règlements et des sanctions appliquées pour ce motif.

Au vu de ces renseignements, le bureau central comparait la situation générale de la production à celle de la consommation afin d'établir un équilibre, comme nous le verrons, par l'intermédiaire d'un système de réserves publiques et de transports. Une telle organisation fondée sur des données statistiques, exigeait, à défaut d'écriture, un instrument appro-

prié : ce fut la cordelette nouée, et dans ce domaine l'Amérique du Sud a dépassé de loin l'Ancien Monde. Tout était compté, enregistré, totalisé dans l'empire : population par circonscription, par âge, par sexe, naissances, décès, prisonniers, butin, récoltes, lamas, objets fabriqués, délits, sanctions, etc. : gigantesque comptabilité d'une exactitude méticuleuse ; la moindre erreur ou la moindre insuffisance entraînait immédiatement la mise à mort de celui qui en avait été l'auteur. En interprétant ces ficelles, dont les nœuds indiquaient les chiffres et les couleurs l'objet, les gardiens chargés de leur centralisation pouvaient à tout instant rendre compte de la situation actuelle aussi bien que des événements passés, de l'économie comme de l'histoire, de l'administration comme de la religion. Ainsi, l'homme-dieu dans son palais du Cuzco voyait tout, entendait tout, savait tout et se sentait maître des actions comme des pensées, des corps comme des âmes.

Les Espagnols nous font part dans leurs récits de la stupeur qu'ils ont éprouvée en présence de cet universel dénombrement. Ils prenaient impunément ce qu'ils voulaient dans les dépôts publics, mais les préposés, qui n'osaient et ne pouvaient s'opposer à leur volonté, notaient avec soin sur leurs cordelettes tout ce qui était soustrait à leur gestion, quelle que fût la valeur de l'objet, peau de vigogne ou paire de sandales.

Nul ne saurait cependant maintenir des statistiques exactes à chaque instant dans une société en état de perpétuelle évolution, nul ne saurait planifier une économie mouvante. Dans l'intervalle de temps qui séparait les dates de leur établissement, les évaluations devaient rester constantes. Les chiffres de la production et de la consommation dont il fallait en haut lieu établir la balance n'auraient pas répondu à la réalité si producteurs et consommateurs avaient pu ensuite se déplacer à leur guise. C'est pourquoi les Indiens devaient vivre et mourir là où ils étaient nés. Dans toute la mesure du possible, les sujets de l'Inca étaient immobilisés.

Dans le cas seulement où l'intérêt général commandait des déplacements d'hommes, les autorités supérieures donnaient les ordres nécessaires et les statistiques en tenaient compte. Par exemple, si un groupe croissait fortement par suite de multiples naissances et risquait de compromettre la division arithmétique fondamentale de la population, son trop plein était déversé obligatoirement dans les groupes menacés de déclin en raison d'un nombre excessif de décès. Parfois même, des tribus entières étaient arrachées à leur terre natale et envoyées fort loin aux confins du territoire national, au milieu de populations récemment soumises et considérées comme peu sûres, pour y constituer des noyaux d'Indiens fidèles et avertis capables de servir d'indicateurs, de défenseurs et d'instructeurs. En bref, l'Indien n'était pas libre de quitter son habitat, mais il n'était pas libre d'y rester si le monarque décidait de l'en faire sortir.

La nature, en refusant de se plier aux ordres de l'Inca, était un élément de perturbation qui risquait de compromettre tout le système. Aussi le

plan prévoyait-il ses caprices : des réserves étaient créées avec les récoltes obtenues sur les terres de l'État et les objets fabriqués par les Indiens sur ordre des fonctionnaires. Tous ces produits s'entassaient dans des maisonnettes qui formaient ces dépôts publics que les conquérants espagnols ont trouvés sur leur route à chaque gîte d'étape et qui leur ont semblé providentiels.

Le désir de ne rien laisser au hasard, d'être toujours en mesure de faire face à l'imprévu, avait amené les fonctionnaires à accumuler dans ces dépôts des quantités considérables de matières premières, d'objets fabriqués, de produits de consommation courante. Certaines de ces chaumières contenaient des quantités de denrées suffisantes pour alimenter la population du district pendant plusieurs années et les inspecteurs devaient de temps à autre faire jeter celles d'entre celles qui se détérioraient. *La recherche excessive de la sécurité aboutissait au gaspillage.*

Des liaisons devaient être établies entre les différentes parties de cet empire, cinq fois plus grand que la France actuelle. Avec l'esprit de méthode qui les caractérisait et toujours conformément à un plan rationnel et simple, les Incas avaient créé des routes chaque fois qu'ils accroissaient le territoire soumis à leur domination.

Le relief du sol, sur la carte des États sud-américains riverains de l'océan Pacifique, de la Colombie au Chili, présente l'aspect d'une longue échelle, posée du nord au sud, dont les montants correspondent aux deux cordillères et les échelons aux nœuds de montagne qui les joignent. Deux couloirs restent libres pour les migrations humaines, l'un sur le plateau, l'autre sur la côte. A l'est, règne l'impénétrable forêt vierge. Les Incas ont tracé le dessin de leurs routes à l'image d'une seconde échelle posée dans le même sens que la première, mais décalée vers l'ouest par rapport à elle. Deux grandes artères parallèles suivaient les deux couloirs, celles que les Espagnols nommaient respectivement chemin de la *Sierra* et chemin des *Llanos*, elles encadraient par conséquent la Cordillère occidentale que des routes de moindre importance, pareilles à des échelons, traversaient en profitant des cols de manière à relier entre elles les deux voies principales. Cette comparaison est même plus exacte qu'on ne serait disposé sans doute à le croire, car les routes étaient droites autant que possible, elles franchissaient les montagnes au moyen d'escaliers et les torrents grâce à des ponts suspendus qui comptaient parmi les plus remarquables œuvres d'art de ce temps et devaient se révéler assez solides pour pouvoir être utilisés par la cavalerie espagnole.

Sur toutes ces voies se croisaient, à intervalles plus ou moins espacés, les messagers qui transmettaient les volontés de l'Inca à ses subordonnés et les informations que ceux-ci adressaient au Conseil central. Grâce à des relais disposés à de faibles distances les uns des autres et grâce à l'entraî-

nement des coureurs, la vitesse de transmission atteignait sur le plateau une moyenne de dix kilomètres à l'heure, compte tenu du ralentissement inévitable pendant la nuit.

Le souverain lors de ses longues tournées d'inspection, les armées, les transporteurs de produits, les fonctionnaires en mission, les gens du peuple autorisés à se rendre à la ville voisine pour y vénérer une idole, tous empruntaient les routes qui étaient entretenues avec le plus grand soin par les habitants des régions qu'elles traversaient. L'animation était, somme toute, assez réduite sur ces belles voies qui répondaient surtout à des nécessités administratives et stratégiques. Elle devenait intense dans les jours qui précédaient ou suivaient les grandes fêtes, celle du Soleil notamment, car les hauts dignitaires, suivis de leur escorte et d'une file de lamas, se rendaient au Cuzco pour présenter leur hommage à l'empereur, lui offrir des présents, lui rendre compte de leur gestion et participer aux cérémonies civiles et religieuses qui se déroulaient avec un très grand faste pendant plusieurs jours.

Certaines mesures d'unification complétaient le système, parmi lesquelles figurait l'obligation pour les fonctionnaires de connaître et d'utiliser le quitchoua, langue parlée dans la région de Cuzco si belle et si riche, qu'elle n'a pas eu de peine à l'emporter sur les nombreux dialectes locaux et qu'elle se maintient encore sur le plateau en offrant à l'espagnol une résistance qui ne faiblit pas.

Pour vérifier le bon fonctionnement du mécanisme, des inspecteurs, personnages particulièrement redoutés, parcouraient le territoire et faisaient leur rapport au monarque dont ils dépendaient directement. Ils s'assuraient que chaque homme et chaque chose était à sa place dans l'empire. Les Indiens devaient porter la coiffure traditionnelle de leur région qui permettait de reconnaître immédiatement leur origine et ils devaient manger toutes portes ouvertes pour faciliter le contrôle de la nourriture. Malheur au chef de famille qui s'avisait de s'asseoir sur un siège ou de mâcher de la coca sans en avoir reçu l'autorisation, malheur à la mère qui prenait son bébé dans les bras pour lui donner le sein, malheur à qui portait des ornements réservés aux membres de l'élite, malheur à qui, dans ses propos, prononçait sans marquer une particulière déférence le nom de l'Inca ou du Soleil : les fonctionnaires avaient à leur disposition un grand nombre de sanctions, depuis la bastonnade jusqu'à la peine de mort.

⁂

L'opinion publique n'était pas négligée par les souverains, qui savaient fort bien faire leur publicité. Des conteurs officiels, dûment endoctrinés, présentaient aux Indiens obligatoirement assemblés autour d'eux à certains jours de fête une histoire expurgée qui passait sous silence tous les événements antérieurs à la création de l'empire inca, faisait surgir le premier de ces monarques sous la forme merveilleuse d'un fils du

Soleil chargé d'apporter à un monde plongé dans l'anarchie et la misère les inestimables bienfaits d'une civilisation d'inspiration céleste, énumérait ensuite les exploits des descendants de ce pionnier et ceux du souverain régnant, et terminait en invitant ses auditeurs à se joindre à lui pour remercier les dieux de leur avoir accordé un si merveilleux destin.

En fait, ce système dont nous venons d'indiquer les grandes lignes n'a pas été appliqué tel quel le jour où un monarque en a ainsi décidé. L'ordre historique n'a pas été conforme à l'ordre logique. L'Inca était bien trop avisé pour agir avec brusquerie et pour négliger des traditions qu'il n'aurait pu supprimer sans engendrer un profond malaise dont il aurait lui-même subi les conséquences. C'est pourquoi il a procédé, quand il a pu le faire, par superposition plutôt que par destruction. Respectueux des idoles locales, par exemple, il les a insérées dans sa propre hiérarchie de divinités, en se plaçant lui-même au-dessus d'elles et en mettant à leur tête son père le Soleil.

Il en est résulté, dans l'ordre économique, une conséquence importante : la coutume des communautés agraires exigeait que chaque famille travaillât la parcelle de sol qui lui était affectée et prévoyait une répartition annuelle des terres de culture et non une distribution égalitaire des produits de ces terres. Qui ne travaillait pas ne récoltait pas et se trouvait puni, qui travaillait vite et bien disposait de quelque modeste supplément qu'il pouvait échanger ou donner. Il y avait là dans le monolithe de la planification une fissure par où s'infiltrait l'intérêt personnel et qui permettait d'alimenter de petits marchés de troc imprévus dans un tel ensemble.

A la longue, le cadre de cette planification s'imposait partout avec force, les peuples récemment soumis finissaient par prendre le même aspect uniforme que ceux dont l'Inca avait depuis longtemps assumé la direction, la masse en un mot se cristallisait. Cette évolution était d'autant plus rapide que les deux hiérarchies, civile et religieuse, se rejoignaient au sommet dans la personne de l'Inca suprême, dieu pour son peuple. Toute infraction à la loi était à la fois faute et péché. A la sanction appliquée par le fonctionnaire s'ajoutait le rite expiatoire : confession, offrande, sacrifice destiné à apaiser les divinités.

Dans une telle société, tout esprit d'initiative, de prévoyance, de solidarité, de charité même disparaissait, faute de raison d'être. L'existence était parfaitement réglée dans ses moindres détails, de la naissance à la mort. La grande loi qui assurait l'homme contre tous les risques était celle de l'obéissance passive.

Cet homme-masse, rouage interchangeable de l'immense machine sociale, craignant à tout instant de mécontenter des êtres visibles ou invisibles, en était arrivé à désirer et à aimer la soumission totale qui seule laissait son esprit en repos. Conformiste et immuable, il n'était pas malheureux. Il ne souhaitait pas des richesses qu'il savait inacces-

sibles, il n'avait ni ambition, ni envie. Il s'en remettait à ses supérieurs du soin de décider et de prévoir, il ne désirait pas une liberté qu'il n'avait pas connue et qui était grosse de risque. Il n'était rien de plus que son fidèle compagnon, le lama, et laissait, comme lui, couler dans le calme le fil monotone des jours identiques à eux-mêmes [1].

La leçon de l'empire est claire : l'ère des organisateurs n'est pas un mythe. Des dirigeants puissants et habiles peuvent donner à leurs peuples ce régime stable, immobile, définitif, en un mot cette sécurité qu'un grand nombre de nos compatriotes prennent aujourd'hui pour idéal, mais ils n'y parviennent qu'en provoquant un amoindrissement de la personne humaine.

Le système des Incas a si profondément marqué l'homme de son empreinte qu'il est encore vrai d'appliquer à certains habitants du haut plateau andin la terrible remarque d'un écrivain bolivien contemporain : « L'Indien marche sur deux jambes parce qu'on ne lui a pas dit de marcher à quatre pattes. »

Les Incas ont cependant atteint à la grandeur. Comment sont-ils parvenus à un remarquable développement de leur civilisation malgré un régime aussi étouffant ? C'est là un autre enseignement qu'ils nous apportent : ils ont séparé la masse, dont nous venons d'indiquer les caractéristiques, de l'élite restreinte qui la commandait. Ces deux catégories de population n'avaient ni les mêmes droits, ni les mêmes devoirs, elles n'obéissaient pas aux mêmes règles, elles n'étaient point passibles des mêmes sanctions pour des délits identiques, elles n'adoraient pas les mêmes divinités. En somme, leur conduite comme leurs conceptions étaient si différentes qu'on aurait pu croire qu'il s'agissait d'individus n'appartenant ni à la même race, ni à la même époque.

L'élite n'était que partiellement recrutée dans la masse. Elle était formée, en effet, à la fois d'individus qui s'étaient distingués par d'éminentes qualités, telles que la vaillance dans les combats ou l'habileté dans la construction des ponts suspendus, et de fils de membres de l'élite qui avaient étudié dans les écoles du Cuzco et subi avec succès une série d'épreuves. L'empereur en outre leur adjoignait des chefs de tribus soumises dont il voulait s'assurer la fidélité.

Cette élite bénéficiait des connaissances dont la masse était privée et son zèle était stimulé par un appel constant à l'intérêt personnel, car le monarque, désireux de reconnaître publiquement les services que les meilleurs de ses sujets lui rendaient, leur faisait donation de parcelles de terre, de lamas, de tissus, d'armes ou d'autres objets. Les biens ainsi attribués devenaient propriété personnelle du bénéficiaire et ils étaient

1. Le lecteur désireux de connaître avec plus de précision l'organisation de l'empire des Incas pourra se reporter à notre ouvrage récemment paru : *La vie quotidienne au temps des derniers Incas* (Hachette).

transmissibles par héritage aux descendants qui les conservaient dans l'indivision et se partageaient les produits éventuels.

Cette individualisation de l'élite se poursuivait parallèlement à la socialisation de la masse. Une propriété personnelle très réduite existait donc à côté de de la propriété collective et prenait un aspect fort moral puisqu'elle trouvait son origine dans une récompense attribuée au mérite.

Un tel ferment de vie explique le dynamisme de l'ensemble malgré l'atonie de la masse. C'est grâce à cette élite qu'il y avait des inventeurs, des organisateurs, des savants.

L'expérience ne s'est pas poursuivie assez longtemps pour que nous puissions savoir si cette élite aurait toujours trouvé des éléments capables d'assurer son maintien. On peut se demander ce qui serait advenu le jour où la masse aurait été si bien nivelée qu'aucun de ses membres n'aurait été digne d'être élevé au-dessus d'elle et où l'élite, se recrutant uniquement parmi les enfants de ses propres membres, serait devenue une caste et aurait été menacée elle aussi de sclérose.

Dans ce domaine, l'intervention des Espagnols a rendu incomplète la leçon donnée par les Incas.

⁂

L'empire nous enseigne enfin que, contrairement aux apparences, cet édifice planifié massif et imposant était d'une extrême fragilité.

Les historiens s'étonnent de constater qu'un État de douze à quinze millions d'hommes admirablement administrés se soit effondré sous la pression exercée par une poignée d'étrangers. Ils évoquent les chevaux, les armes à feu, la trahison, mais ce sont là des motifs nettement insuffisants. Qu'il y ait eu effet de surprise, c'est incontestable, mais les Indiens, même ceux des forêts vierges de la côte équatorienne, se sont très vite ressaisis. Là n'est pas la raison de la dislocation d'un si vaste empire.

Sans doute les envahisseurs ont-ils profité d'une circonstance favorable, la guerre civile qui avait jeté les uns contre les autres les partisans de Huascar et ceux de son frère Atahualpa, mais déjà ce dernier avait repoussé son adversaire au moment de l'arrivée des blancs.

Le triomphe relativement aisé des conquérants espagnols a été, dans une large mesure et à un double point de vue, la conséquence du régime socialiste des Incas.

D'abord l'empereur Atahualpa était si persuadé de sa puissance qu'il ne concevait pas qu'un groupe de quelques individus isolés pût avoir l'audace de s'opposer à ses desseins, moins encore de porter la main sur lui.

Ensuite, l'organisation péruvienne était verticale, comme nous l'avons vu. Les pierres de l'admirable pyramide sociale étaient posées les unes

sur les autres sans aucune attache entre elles, sans aucun ciment. Tout choc brutal devait les arracher à la muraille.

Enfin, les liaisons entre les individus et leurs chefs étaient établies par les règlements et ne vénaient pas de sentiments de confiance, d'estime ou d'amour. On ne trouvait chez les Indiens rien qui ressemblât à ce que nous appelons le civisme ou le patriotisme. La religion seule aurait pu aimanter les volontés et galvaniser les hommes, mais le chef de cette religion, lui-même divin, était cet Inca que précisément les Espagnols ont fait prisonnier, au vu et au su de tous les Indiens, sans que la terre se fût entrouverte ou que la foudre eût réduit en cendres les impies [1].

Car François Pizarre a justement effectué le geste qui pouvait lui assurer la victoire : en frappant à la tête une société qui vivait uniquement par cette tête, il l'a détruite d'un seul coup. Il ne semble d'ailleurs nullement avoir agi comme il l'aurait désiré, il a obéi à des impulsions inspirées par la peur. Les historiens contemporains ne paraissent pas s'être toujours exactement rendu compte de la situation tragique dans laquelle cet imprudent capitaine se trouvait, mais les récits des chroniqueurs en portent témoignage : les cent soixante Espagnols, arrivés dans le pays de leurs rêves à la suite de mille péripéties, ont cru qu'ils allaient échouer au seuil de la terre promise, ils ont été saisis d'une véritable épouvante en apercevant, du haut des pentes de la Cordillère, le camp immense des Indiens déployé dans la plaine. Ils n'ignoraient rien de la cruauté de leurs adversaires, n'en déplaise au bon Marmontel, car l'Inca avait pris soin lui-même de les prévenir comme nous le savons par un manuscrit de Diego de Trujillo, récemment découvert : un messager venu du plateau avait rencontré l'avant-garde espagnole au pied des Andes et avait présenté à son chef deux canards désossés remplis de laine. Comme le capitaine espagnol ne comprenait pas le sens de ce singulier cadeau, l'Indien avait expliqué que l'empereur faisait ainsi savoir aux nouveaux venus comment ils seraient traités « s'ils ne restituaient pas tout ce qu'ils avaient pris sur cette terre ». Très habilement, François Pizarre s'était fait modeste et avait envoyé à l'impertinent monarque une coupe de Venise, des brodequins, des chemises de Hollande, des billes de couleur. Les Indiens en avaient conclu que les Blancs avaient peur d'eux.

Le même Diego de Trujillo donne sur la capture de l'Inca Atahualpa, à laquelle il assista, des détails jusqu'ici inédits. François Pizarre avait un plan, mais il ne put le suivre. En effet, s'inspirant de l'exemple de

1. Rappelons que François Pizarre, ayant débarqué à Tumbez, quitte ce port le 16 mai 1532 pour s'enfoncer dans l'intérieur de l'empire en suivant la route de la côte. Lorsqu'il apprend que l'Inca Atahualpa se trouve sur le plateau, il oblique vers l'est en prenant un chemin qui franchit la Cordillère occidentale des Andes. Il arrive le 15 novembre en vue du camp où est rassemblée l'armée impériale, à proximité de la ville de Cajamarca. C'est là que se déroule la scène dont nous donnons plus loin la description et que l'Inca est fait prisonnier par les Espagnols.

Cortès, il aurait voulu, après les formalités d'usage, recevoir le monarque avec cérémonie, l'inviter amicalement à renvoyer ses troupes pour causer avec lui et s'emparer ensuite de sa personne. Les événements déjouèrent ses prévisions : quand l'empereur arriva sur la place de Cajamarca à la tête de son escorte, le frère Vincent de Valverde se présenta à lui, la Bible à la main et, conformément à la règle imposée à tous les conquérants par la Couronne d'Espagne, il l'invita à reconnaître le vrai Dieu et à se soumettre au Roi Catholique [1]. Atahualpa prit le livre et, ne pouvant comprendre le texte espagnol, le jeta à terre avec colère en lançant son cri de guerre. Les soldats indiens répondirent par une clameur. C'est alors que François Pizarre, se jugeant en grand danger, arracha sa veste de cérémonie et donna l'ordre d'attaque. Cavaliers et fantassins chargèrent en désespérés car ils savaient que si, malgré leur petit nombre, ils ne parvenaient pas à triompher de leurs adversaires, leurs crânes serviraient de coupes aux libations des vainqueurs et leurs peaux transformées en tambours rythmeraient la marche des armées impériales.

La leçon de ces événements bien connus est qu'un groupe d'individus formé par l'adhésion volontaire de ses membres est plus fort qu'une masse d'hommes rassemblés par voie d'autorité ; la volonté individuelle engendre une société plus cohérente que celle dont une réglementation rigoureuse est la source.

N'oublions pas que la conquête espagnole a été une entreprise privée. Le destin s'est plu à mettre face à face l'individualisme et le socialisme, chacun sous une forme typique : quelques hommes pleins d'audace, d'enthousiasme, de foi, venus d'un pays lointain, bouillonnant de vie, se sont heurtés à une multitude disciplinée, organisée dans le cadre d'un État géométrique et totalitaire... et c'est cet immense empire qui s'est écroulé.

LOUIS BAUDIN,
de l'Institut.

1. Faute d'accomplir cette formalité, la guerre était regardée comme injuste et le capitaine était tenu pour gravement coupable.

HISTOIRES ÉTRANGES

par André Deslandes

LES DENTS

Anne Morel relut les dernières lignes et cacheta l'enveloppe. Pour la première fois elle osait écrire « je t'embrasse » à un garçon qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle ne connaissait qu'à travers ses lettres.

« Je t'embrasse », ça veut dire ce que ça veut dire. Qu'elle l'attendait. Qu'elle en avait assez d'attendre. Qu'elle prenait le risque volontaire de l'aimer.

Ses lettres étaient assez belles, pas trop banales ni élevées. Elle attendait un homme ni mieux ni pire que d'autres, un homme encore sans voix et sans visage ; seule lui parvenait de lui, en plus de l'écriture, une odeur caractéristique qu'elle respirait longuement à l'intérieur des enveloppes.

L'odeur de leur métier colle à la peau des hommes ; le boulanger sent l'œuf et le clerc l'archive. La sienne était une odeur jeune, automnale, avec des relents de phénol et de tabac.

Donc il fumait. Anne, en principe, détestait la fumée. Elle avait toujours considéré comme une incorrection de fumer devant une femme. La fumée avalée, ruminée, recrachée était la matérialisation d'une haleine fétide.

Lui, c'était différent. Il pourrait fumer, la violer, la battre, d'avance elle était d'accord, d'avance elle le remerciait.

Elle commencerait l'amour par l'accord sensuel, ce qui lui paraissait facile. Le reste viendrait par surcroît. Elle n'avait pas à se faire

beaucoup d'illusions, elle relisait la petite annonce de *France - Lundi*. qu'elle avait découpée :

« j. h. désir. mariage ch. corresp.
av. j. f. d'exp. p. l'en dissuad. »

Le ton désabusé des deux lignes lui avait plu ; elle avait écrit, on avait répondu ; elle avait retrouvé dans les lettres une pensée amère, un humour léger sans quoi, pensait-elle, tout flétrit trop vite.

Une correspondance presque quotidienne s'était instaurée, à travers quoi elle s'était efforcée de dégager les principaux traits de l'homme.

Malgré tout elle savait encore fort peu de lui, il n'avait pas envoyé de photographie. Quand il arriverait, elle ouvrirait sa porte, il ouvrirait ses bras, elle ouvrirait ses lèvres.

*
* *

Michel Maupin s'apprêtait à quitter Lille au matin d'une nuit tumultueuse. Les demoiselles Letellier s'étaient fâchées rouge à propos de la baignoire. Elles louaient à Michel depuis octobre leur chambre d'amis, 12 000 francs par mois. C'était une fois et demie le montant du loyer de tout l'appartement. En louant une chambre à un étudiant, elles obéissaient aux recommandations de M. l'Archiprêtre, elles accomplissaient un geste social. Encore Michel n'avait-il pas le droit de faire de cuisine, d'avoir la radio ni de recevoir quiconque. On ne sait jamais.

Michel s'était présenté, en octobre, avec un mot de recommandation de l'aumônier du lycée. Il leur avait paru propre et bien élevé. On dit que c'est la première impression qui compte, on dit aussi qu'il ne faut pas s'y fier.

Au reste, tout s'était à peu près bien passé jusqu'à la veille au soir.

Comme c'était la nuit de Noël, Michel leur avait demandé, exceptionnellement, de recevoir quelques amis.

Elles avaient permis, exceptionnellement, à condition qu'ils ne fassent plus de bruit, passé dix heures du soir.

Pendant le dîner, elles s'étaient levées toutes les dix minutes pour ouvrir aux amis de Michel qui étaient arrivés par petits groupes.

Elles en avaient compté vingt-six, garçons et filles, avec d'étranges bosses sous les imperméables. Contrebande de champagne et de cognac.

Les amis de Michel s'étaient tenus remarquablement tranquilles jusqu'à onze heures et les demoiselles étaient parties rassurées à la messe de minuit.

Quand elles étaient revenues, des bribes de chœurs russes leur avaient fait dresser l'oreille au début de la rue.

— Qu'est-ce que ça peut être ? avait dit Henriette.

Hortense n'avait pas encore répondu qu'une cavalcade vociférante les avait aplaties contre une porte cochère.

Craignant le pire, elles étaient rentrées aussi vite que le permettait le mouvement de leurs mollets maigres et avaient trouvé, mauvais signe, l'escalier allumé.

Mais l'état dans lequel Henriette découvrit la salle de bains dépassait, déclara-t-elle, les bornes de son imagination.

Les voyous avaient utilisé la baignoire comme exutoire du surplus des boissons absorbées.

Hortense avait frappé à la porte de Michel qui, sous prétexte qu'il était malade, avait refusé d'ouvrir.

Elles s'étaient donc prises par la main et avaient nettoyé elles-mêmes. Demain, malade ou pas, Michel prendrait la porte.

C'était la dernière fois, en tout cas, qu'elles rendaient service aux étudiants.

*
* *

Au bureau d'ordre des Transmissions du Ministère de la Guerre, Anne Morel achevait la peinture de la troisième rose. Elles les traitait à l'aquarelle avec le plus grand soin. Les roses, comme toute chose, sont affaire de technique. Quatre tons pour les pétales, trois pour les feuilles et les branches. L'ourlé des bords s'obtient par un coup de pinceau vif quand le rose est encore mouillé. Il faut des pinceaux de martre. Anne en possédait tout un éventail. Malheureusement, elle en avait perdu un le matin même, bêtement, en le mettant à sécher chez elle, sur le rebord de la fenêtre du salon. Il faudrait demander ce soir à la concierge l'accès de la cour de l'immeuble, ce matin elle n'en avait pas eu le temps.

Anne tenait à terminer dans la journée les autres aquarelles commandées par l'imprimeur de Massy-Palaiseau.

Il payait comptant mais il ne fallait pas lui manquer de parole.

Malgré le handicap du pinceau perdu, Anne s'en était fort bien tirée.

Trois roses étaient nées de ses doigts agiles, trois fleurs nouvelles, cœurs de Paris, qui, tirées sur fond noir et collées sur carton, seraient mises en vente avant un mois 500 francs pièce, chez les bouquinistes, quai de la Mégisserie.

La porte du bureau, en s'ouvrant, la fit sursauter. C'était inhabituel. Depuis tant d'années qu'elle était fonctionnaire, jamais ou presque, elle n'avait été dérangée.

L'huissier tendit un télégramme.

Elle le regarda quelques instants, avant de l'ouvrir, laissant l'émotion palpiter en elle.

Elle déchira la bande en tremblant :

« J'arrive ce soir. »

Signé : Michel.

*
* *

Michel avait laissé chanter les demoiselles. Puisqu'elles le prenaient sur ce ton, il préférait quitter tout de suite la chambre. Lille, d'abord, ne lui convenait pas. Trop froid, trop digne. Il poursuivrait ses études à Paris. Il plia soigneusement ses chandails et ses chemises, bourra la valise blanche qu'il tenait de son père. Au fond, il avait étalé ses bouquins. L'armoire était vide, les tiroirs de la table aussi. Seules sur la cheminée, bibelots insolites, les dents de pâte bleue que Michel avait faites.

Il les avait modelées, plus grand que nature, quelques-unes très belles, soignées de la tête, du collet, des canaux, des racines.

Il choisit la plus grande, la plus rare, il l'offrirait à Anne.

Il l'enveloppa avec précautions dans un mouchoir de baptiste, boucla la valise, et avant d'aller faire à ses logeuses un adieu de principe, ajouta au fusain une paire de moustaches raides au portrait d'Eugénie Letellier, décédée prématurément et croit-on vierge, des suites complexes d'une hémiplégie.

*
* *

— Y a pas de cour intérieure, mademoiselle Morel, voyez donc vous-même...

La concierge lui montrait un mur.

Ce n'était pas le moment de commencer à faire des histoires, avec Michel qui arrivait d'un moment à l'autre.

Anne monta les étages, légère comme une bulle. Elle rapportait des tranches de hure à la pistache. Le soir était strié de fusées de bonheur. Si elle avait osé, elle aurait pendant qu'elle y était acheté des gauloises.

*
* *

— Ce n'est pas le tout, dit le dentaire, il va falloir me trouver une piaule.

Michel était là.

Anne était là, devant lui, désarmée.

Sur la table de nuit, il y avait des anémones et dans le lit des draps frais.

Si Michel avait voulu, elle lui avait écrit « je t'embrasse », mais Michel semblait ne rien vouloir comprendre.

Il était arrivé de Lille avec son odeur de tabac, sa valise, la dent bleue.

Anne l'avait placée sur la cheminée de sa chambre, près des petits poissons.

La dent était logée, Michel ne l'était pas.

Quand elle avait ouvert sa porte, Michel lui avait tendu une main polie. Sans plus.

Avec ça il lui disait vous.

Encore.

Alors qu'elle l'avait tutoyé tout au long de sa dernière lettre.

Il était entré, s'était assis, elle près de lui rose de plaisir et ils avaient bavardé de choses et d'autres.

Comme de vieux amis.

Sans plus.

Que pouvait-elle faire ? Il n'était pas mal, Michel, surtout plus jeune qu'elle ne l'imaginait. Plus jeune d'allure, car son visage prenait par moments un reflet de fatigue et de dureté.

Elle aurait aimé passer à ces moments-là sa main sur son front pour effacer les rides.

Il aurait fallu qu'il fasse signe.

— Vous allez toujours manger quelque chose, dit Anne, vous devez avoir besoin, après ce voyage, de vous restaurer.

Elle prolongerait le souper, le gardant auprès d'elle le plus longtemps possible. Elle regrettait de ne pas avoir acheté le tabac qu'il aimait. Il fallait que quelque chose se produise ce soir.

*
* *

Anne Morel, au bureau d'ordre, reprend une série de roses. Ces fleurs qu'elle a dans la tête, elles les décalque maintenant merveilleusement sur le papier.

L'esquisse, les lumières, les tons clairs, les ombres, les dégradés, les ourlés.

Ce pinceau fin, pour le bord des pétales, lui manque de plus en plus.

Pourquoi en racheter un puisqu'il est dans cette cour ?

La concierge affirme n'en pas connaître l'entrée, sans doute doit-on passer par l'immeuble voisin.

Anne nettoie le pinceau dans l'eau et l'essuie sur ses lèvres. Elle aime la tendresse de la martre et la fraîcheur de l'eau.

Elle pense à Michel qui ne sait pas trouver le chemin de son corps.

Il a accepté pourtant, faute de mieux, de vivre chez elle, il couche dans le salon sur le divan. C'est déjà quelque chose. On est loin de l'annonce de *France-Lundi*. Il fume des gauloises dont elle conserve les mégots.

Anne soudain tressaille : une douleur vive lui transperce une dent.

La prémolaire supérieure gauche.

C'est peut-être le contact de l'eau froide ou le frémissement du pinceau.

Elle passe la langue sur la souffrance qui demeure.

Elle reprend son travail. Massy-Palaiseau attend les aquarelles pour ce soir. Massy-Palaiseau ne plaisante pas.

Les pétales s'ordonnent dans les ocres. Elle ménage au mouvement de chacun la petite fenêtre de lumière.

Soudain, sa prémolaire la vrille si brusquement que le pinceau dérape.

Il y a, maintenant, à côté de la rose, une rose supplémentaire, minuscule, informe.

Elle tente de la noyer dans l'eau, de l'éponger. Elle fait une tache.

Elle jette la feuille à la corbeille pour en reprendre une neuve.

La douleur, lancinante, reste accrochée à la gencive comme une aiguille recourbée.

Anne s'efforce de se concentrer sur son travail, d'oublier la douleur embusquée au creux tiède de sa chair.

Une à une, toutes les roses qu'elle dessine aujourd'hui se flétrissent. Elle ne peut rien faire de bon. Trop de mal !

Massy-Palaiseau n'accepte aucune excuse. Anne a recours à des expédients : aspirine, asciatine.

Elle demandera ce soir, par Michel, un rendez-vous à l'École dentaire, elle n'en peut plus de contrôle de soi, de cris étouffés.

Quand elle rentre chez elle, elle constate avec inquiétude mais sans surprise que la fausse dent bleue que Michel lui avait offerte a viré au noir.

Elle a la force, à peine, de passer une robe de chambre, de s'allonger sur le lit, d'attendre.

Les roses, pour elle, sont finies. Massy-Palaiseau n'a pas de cœur.

Anne reste longtemps, dans sa chambre froide, à se débattre contre la douleur.

La fièvre monte et la ballotte, élancements de marée.

Une seule chance, une seule bouée : le retour de Michel, sa présence et qu'il sache trouver les gestes sinon d'amour, de secours tout au moins, de pitié.

Michel tarde, la douleur grandit ; elle emplit toute la chambre et bascule les murs.

La douleur d'Anne va, au dehors, chercher Michel.

Michel rentre avec son air absent et ses pieds lourds.

Il regarde un moment Anne étendue.

Elle a encore vieilli.

Elle s'est encore enfuie de lui de quelques kilomètres.

Il pense aux demoiselles Letellier.

Il vient de faire une petite enquête, Anne lui avait conté l'incident du pinceau perdu.

Michel a pour principe de s'occuper de ses affaires lui-même, il ne demande jamais le chemin aux concierges.

Il a parcouru, un par un, les immeubles du quartier, leurs escaliers, leurs dépendances.

Il en rapporte une certitude : la fenêtre du salon ouvre sur une fausse cour.

Il l'ouvre toute grande, il appelle Anne. Anne est auprès de lui, tout de suite.

— Regarde, dit-il, c'est une fausse cour !

Elle éclate de rire, le mal est parti, il a dit : « regarde ! »...

Elle se penche ; il lui passe autour des épaules un bras amical.

Anne se laisse aller sur une eau très douce, elle tourne vers lui un visage heureux.

Il appuie contre ses lèvres ses lèvres et du même geste la bascule dans le trou.

LE TÉLÉPHONE

La façon qu'avait Ménart de décrocher le téléphone agaçait déjà singulièrement Prouvé.

Ce geste emphatique avec un mouvement de l'épaule destiné à remettre le veston en place, la manière de poser sur le corps de l'appareil une main accapareuse et suffisante, puis de décrocher après un instant de répit calculé pendant lequel la sonnerie continuait de vous vriller les nerfs, de contrefaire sa voix pour demander au standard : « De la part de qui, s'il vous plaît ? », puis avec un « allô, c'est vous Françoise », de se jeter dans le sirop d'une conversation interminable, tout cela écœurait Prouvé jusqu'à la nausée.

Qu'avait-il fait au Bon Dieu et à la Société pour être condamné à supporter ainsi depuis des années l'exécrable visage, l'odeur, la voix et les tics d'André Ménart ?

Son crime, le seul dont il eût conscience, était son échec au premier certificat de droit.

Son père, il se rappelait son père, lui avait prédit : « Tu végéteras. » Il végétait. Il végéterait.

Au service des Licences de ce ministère.

Cela, il l'aurait très bien admis : c'était la contrepartie d'une mauvaise digestion des traités de droit civil.

Mais supporter Ménart était bien pire. Il n'y avait aucune raison. Ça durait depuis neuf années et pouvait aller jusqu'à la retraite.

Prouvé en était révolté.

A commencer par le téléphone.

Pourquoi était-il sur le bureau de Ménart le téléphone, et pas sur le sien ?

C'était inique.

Le jour de son entrée au ministère, il avait vingt-cinq ans, il se souvient parfaitement, il était arrivé à l'heure ce qui ne se fait pas, il avait cherché dans le couloir gris la porte numéro 29, qui ouvrait sur cette pièce beige de dimensions réduites, éclairée par une demi-fenêtre (dont le haut donnait sur la pièce correspondante de l'étage supérieur). Il y avait deux bureaux identiques, accolés, avec deux chaises, deux plumiers, deux buvards pareils, mais un seul téléphone.

La femme de ménage justement était là, courbée, blanche et bleue avec un foulard sur la tête comme une enfant de Marie qui aurait grossi, qui se serait salie, elle désigna à Prouvé la place sans téléphone :

— Mettez-vous là ; en face c'est le bureau de Monsieur Ménart.

Il avait eu trois quarts d'heure de loisir pour imaginer son collègue.

Il le voyait replet, grisonnant, réservé, en fonctionnaire de carte postale et quand Ménart était venu, un illustré sous le bras, et la main large : « Alors, c'est vous Prouvé ? » il avait été plutôt agréablement surpris.

Ménart parla beaucoup, lui fit l'historique du Service, lui donna les noms des ingénieurs, lui offrit une cigarette et la lecture de son journal. C'est sa façon, dit-il, de mettre les gens à l'aise, la rondeur, l'engouement. Prouvé a presque honte à s'avouer maintenant qu'il s'était laissé prendre à cet : « Alors, c'est vous, Prouvé ? du même vin que tous les : « Allô, c'est vous Françoise ? » ou « Allô, c'est vous Monique ? » que Ménart entonnait quotidiennement.

Monique, Françoise, Claudine, Geneviève, toujours, toujours la même affaire.

Au téléphone ce n'était que guimauve et fleurs en sucre, et comment êtes-vous rentrée hier soir ? et comment vous sentez-vous ce matin Françoise ? et je vous garantis que je ferai l'impossible pour... et cinq minutes s'il vous plaît que je consulte mon carnet, Geneviève...

Ménart faisait tomber son crayon, s'esclaffait, laissant penser qu'il avait un travail considérable.

Archifaux, Prouvé était payé pour le savoir.

En raccrochant, Ménart disait toujours mezzo voce : « quelle raseuse ! »

Il murmurait ça du fond de la gorge, comme pour lui-même, mais Prouvé savait lui que ce n'était que la cheville amorçant une nouvelle vague de confidences contre laquelle il se contractait déjà.

Alors Ménart commençait le déballage de son cœur.

Il y allait avec une impudeur immense, un manque total de dignité, le plaisir d'un chien qui retourne à son vomi.

Il n'épargnait aucun détail, montrait à Prouvé les lettres et les cartes, allait jusqu'à lui demander conseil et comment, à sa place, il croirait devoir agir.

Si, pris d'une folie subite, André Ménart s'était totalement dévêtu, Prouvé en eut été certainement moins gêné.

Il se plongeait les yeux dans les alinéas brouillés du *Journal Officiel*, ne ponctuant que de vagues grognements l'interminable mélopée de son vis-à-vis.

Et le téléphone ressonnait, et Ménart, après avoir rectifié la tombée de son veston, posait un instant la main sur l'ébonite, décrochait et disait de sa voix changée : « De la part de qui, dites-moi, je vous prie ? »

***

Ménart tomba malade et resta plusieurs mois sans venir au bureau. Prouvé éprouva le même soulagement que si, après être demeuré très longtemps dans une cave, on lui donnait tout d'un coup libre accès au jardin.

Il concevait beaucoup mieux maintenant l'utilité du Service des Licences dont il restait seul rédacteur, feuilletait avec assurance les journaux officiels, marquant au crayon rouge tout ce qui lui paraissait digne d'intérêt.

Naturellement il avait pris la place de Ménart, à cause du téléphone qui pouvait retentir pour une question administrative ou une demande de renseignements.

Or, fait curieux, depuis l'absence de Ménart, aucun interlocuteur ne se manifesta.

Prouvé se demandait ce qu'étaient devenues Françoise, Claudine et les autres, dont les voix, quand elles appelaient Ménart, roucoulaient fragiles et lointaines et dont il connaissait par l'inlassable soin de Ménart, toutes les actions, tous les détails. Prouvé savait que Monique était une vraie blonde, qu'elle avait rencontré un type en Angleterre l'année dernière, qu'elle n'aimait pas trop la bouche de Ménart.

Où était Monique ?

Où était Ménart ?

Cette absence prolongée ne laissait pas de plaire à Prouvé. Il souhaitait qu'elle se prolongeât le plus longtemps possible, redoutant aussi qu'elle ne cessât brusquement sans qu'il en fût averti.

Il téléphona chez Ménart pour prendre des nouvelles, sa mère répondit en des termes assez vagues qu'il faisait une grosse crise de dépression et qu'il était à l'hôpital entre les mains des praticiens.

Prouvé ne demanda pas de quel hôpital il s'agissait, il eût fait beau voir, maintenant qu'il avait la paix, d'aller se remettre exprès dans les pattes de Ménart.

Il n'était pas loin de souhaiter la mort de son collègue et se demanda même comment il avait pu en arriver là.

Parce qu'enfin, on conçoit que la vie commune avec un être que

le hasard vous a imposé ne soit pas toujours plaisante, mais de là à trouver l'aliment d'une haine aussi épaisse...

Ménart était coureur, Prouvé ne l'était pas. Il se demanda s'il n'était pas jaloux.

Timide avec les femmes, n'osant les aborder de front, il eût été possible que Prouvé enviât à Ménart ses succès auprès des Claudine, Geneviève et autres Françoise, succès qui, malgré le luxe de précisions, n'étaient en fait peut-être qu'apparents.

Comment être jaloux à propos des filles que l'on n'a jamais rencontrées? Il y avait bien, quelque part dans l'étage, un bureau de dactylographie avec une certaine Marie-Madeleine que Ménart avait fréquentée un moment et qui, à l'issue d'un bal champêtre, avait fait un mariage précipité, mais tout était vieux, perdu dans les mémoires et Prouvé n'avait jamais su au juste où était ce service de dactylographie.

Prouvé, dont la mère demeurait en province, menait une vie austère entre son bureau et la chambre d'amis que lui sous-louait une vieille dame.

La vieille dame avait une canne.

Une canne avec deux « n ».

Une cane avec un seul « n » aurait peut-être égayé la vie de Prouvé, il aurait pu aimer l'animal et le descendre après dîner pour lui faire prendre l'air.

Mais la canne avec deux « n » était, comme la vieille dame, noire, dure, inflexible.

Prouvé était de ces êtres résignés à vivre sans amour.

*
* *

Prouvé dormait dans le calme de cette fin d'après-midi de septembre, les avant-bras appuyés sur une liasse de journaux officiels, la tête penchée du côté du téléphone silencieux.

Au bruit que fit la porte s'ouvrant, Prouvé sursauta :

— Vous savez, vous m'avez fait peur...

Il se trouvait devant une femme brune entre deux âges, jupe noire, corsage rayé, qui le regardait fixement.

— Entrez, que voulez-vous?

Elle n'arrêtait pas de le fixer et ce regard, Prouvé aurait juré l'avoir déjà rencontré.

Soudain, elle s'élança les mains en avant :

— Prouvé, mon pauvre Prouvé...

Prouvé, mal éveillé, regardait un peu hébété la personne lui prendre les genoux avec effusion. Cette voix, pourtant, ces yeux ressemblaient, il y était maintenant, à la voix et aux yeux de Ménart. Cette jupe noire ne présageait rien de bon :

— Qu'est-ce qu'il y a, dit-il, il est arrivé malheur à Ménart, vous êtes sa sœur n'est-ce pas?

Elle ne pouvait pas articuler une parole, elle éclata en sanglots sur l'épaule de Prouvé qui tentait de la calmer en lui tapotant le dos.

— Allons, madame, mademoiselle, remettez-vous...

Il n'osait la questionner davantage, sentant l'émotion le gagner à son tour. Si Ménart était mort, ce qui semblait, hélas ! ne plus faire de doute, n'était-il pas, lui qui l'avait haï, responsable en partie, responsable du moins d'avoir, en souhaitant cette mort, contribué à la rendre plus proche, plus aisée ?

Or voici qu'elle se remettait, s'asseyait à l'ancienne place de Prouvé en se tamponnant les yeux avec un petit mouchoir tandis que ses seins se soulevaient sous les rayures à chaque soupir et qu'elle expliquait à Prouvé cette chose pénible qu'elle n'était pas la sœur de Ménart, mais André Ménart lui-même, victime d'odieuses circonstances naturelles quoique exceptionnelles qui l'avaient fait, peu à peu, en un an, changer de sexe.

Il, ou elle, avait pensé se tuer mais les médecins l'en avaient dissuadé, lui disant qu'il fallait faire face à son destin, qu'après tout elle serait peut-être aussi heureuse ainsi et que bien que le cas n'ait pas été prévu par l'administration ni par la Sécurité sociale, le mieux était qu'elle retourne à son emploi, en ajoutant sur sa carte d'identité un e muet à son prénom ce qui n'était pas si difficile.

Elle ne voulait pas aller contre les médecins, elle voulait faire preuve de bonne volonté et tout au moins essayer, mais elle ne savait pas si elle allait tenir. En tout cas, elle demandait à Prouvé, par pitié, par galanterie, qu'il n'aborde jamais devant elle aucun souvenir d'un passé maintenant révolu et qu'il fallait absolument oublier pour qu'elle ait chance de survivre.

Prouvé se pinça le gras de la cuisse pour savoir s'il était éveillé, se fit mal, et dit :

— Mademoiselle Andrée, je vous promets sur l'honneur qu'il ne sera jamais entre nous fait allusion à Ménart... enfin à votre personnalité antérieure. Et puisque vous voilà assise sur cette chaise, restez-y et travaillons. Vous devriez bien, tenez, apprendre la dactylographie...

Prouvé était heureux, il gardait la main sur le téléphone. Il se sentait, lui, devenir un homme.

Andrée essuyait ses yeux rouges, esquissait un sourire. La haine était entre eux tout à fait balayée.

La place était nette pour l'amour.

ANDRÉ DESLANDES

FESTIVALS D'EUROPE

par JEAN MISTLER

DANS le monde moderne, les festivals de musique ont pris la place que tenaient au Moyen Age les pèlerinages et les foires. Ils sont devenus des lieux de rassemblement où se pressent les foules. Les fidèles de la musique souhaiteraient y retrouver l'atmosphère de calme propice à leur recueillement, cela devient chaque année plus difficile, et, si Bayreuth a gardé un peu de son ambiance d'autrefois, Salzbourg, envahi par des touristes d'autocars plus nombreux chaque été, est devenue si encombrée, si bruyante, qu'il faudra bientôt renoncer à s'y loger et prendre quartier à cinquante kilomètres, de manière à n'arriver chaque soir qu'au début du spectacle.

On annonce partout des festivals internationaux ; beaucoup, en prenant ce titre, attestent que leurs organisateurs n'ont guère le sens du ridicule. Aussi ne parlerons-nous que des quatre principaux : Aix, Bayreuth, Munich, Salzbourg, c'est-à-dire les trois plus anciens festivals (Bayreuth a quatre-vingts ans, Munich, bientôt soixante, et Salzbourg trente-sept) et le dernier venu, Aix, qui a su en dix ans se faire une place importante à côté de ses aînés.

***

Bayreuth après la guerre avait subi une altération fâcheuse de son caractère. L'occupation alliée lui avait amené un étrange public et j'hésitais entre le rire et la colère lorsque je me trouvais assis au théâtre à côté

— Ci-dessus : un décor de l'*Harmonie du Monde* (Festival de Munich).

de touristes en bras de chemise, dont le souci majeur pendant les représentations était de prendre des photographies. Ratées, bien entendu, puisque, sauf en de rares instants, la scène reste dans la pénombre. Aujourd'hui, le public est formé de nouveau de gens moins étrangers à la musique. Bien sûr, le temps n'est plus où, comme le raconte le bon Lavignac dans son Voyage à Bayreuth, les visiteurs du festival louaient des pianos en ville pour relire les partitions des œuvres qu'ils allaient entendre chaque soir ! Aujourd'hui, dans les aimables restaurants qui entourent le théâtre, les conversations roulent bien plus sur les interprètes des rôles que sur les thèmes correspondant aux personnages ou à leurs sentiments. Il serait vain de le déplorer : la paresse intellectuelle de nos contemporains fait que, sauf une faible minorité, ils n'éprouvent même pas le besoin d'analyser leur plaisir. Ils écoutent, que dis-je, ils reçoivent la musique comme ils accueillent les images au cinéma. Passivement.

Gardons-nous de les accabler, j'ai connu la fin d'une époque où les discussions esthético-philosophiques à propos des opéras wagnériens étouffaient sous leur prétentieux pédantisme toute émotion spontanée. J'ai dû lire plus de cent volumes sur les mythes de Wagner, sur les penseurs dont les doctrines l'ont influencé et je ne le regrette point, mais je ne recommencerais pas. On peut assurément sentir *Parsifal* sans savoir ce que l'œuvre doit au bouddhisme, être bouleversé par *Tristan* sans rien connaître de Schopenhauer, mais je me demande ce qu'un auditeur peut comprendre à la *Tétralogie* quand il est à peu près aussi informé de la mythologie germanique et scandinave, que je le suis de la cosmogonie des Papous.

Les deux petit-fils de Wagner : Wieland et Wolfgang, étroitement unis dans la direction du festival, ont d'abord réussi, par un admirable effort de volonté, à ramener les chefs-d'œuvre de leur grand-père sur une scène où l'on avait joué *Butterfly* et du jazz nègre en 1946. Ils se heurtaient à de terribles problèmes matériels. L'époque est passée où les artistes chantaient à Bayreuth pour la gloire, d'ailleurs fort profitable ensuite à leur carrière, où le violon solo, rien de moins que Rosé, chef du premier quatuor du monde, recevait un forfait de 1 000 marks pour deux mois de travail quotidien à l'orchestre. Aujourd'hui il faut rémunérer, et fort cher, de très nombreux collaborateurs. Quelques précisions, à peu près inédites en France, sur le budget du festival, intéresseront sans doute les lecteurs de la *Revue de Paris*. Bayreuth donne chaque année vingt-sept représentations dont deux à prix réduit pour les syndicats. Y participent, en dehors des chefs d'orchestre et des chanteurs qui sont une quarantaine, 160 musiciens d'orchestre (l'effectif qui joue chaque soir varie de 110 pour *Tristan* à 132 pour la *Tétralogie*), 110 choristes (55 hommes, et 55 femmes), plus 35 hommes pour le *Crépuscule* et un chœur supplémentaire mixte de 110 personnes pour les *Maîtres Chanteurs*, et 160 techniciens (machinistes, électriciens, costumiers). Le service des ouvreuses et la vente des programmes sont assurés par des jeunes filles de Bayreuth. Le personnel permanent, résidant toute l'année à Bay-

reuth pour l'administration, la vente des billets, l'entretien des bâtiments, n'est que de 37 unités.

Le budget du festival est en équilibre, de justesse comme on peut le penser, autour de 3 millions de marks en recettes et en dépenses, c'est-à-dire 300 millions de francs en calculant le mark à 100 francs, son cours réel avant notre récente dévaluation. Sans entrer dans le détail des divers postes, nous noterons que la recette correspondant aux places vendues atteignait l'an passé 70 p. 100 des dépenses, les subventions officielles représentent 16 p. 100, gouvernement fédéral de Bonn, 170 000 marks, gouvernement bavarois 170 000, Cercle de Franconie, ville de Bayreuth et radio bavaroise, 50 000 chacun, et diverses contributions privées, parmi lesquelles la publicité, 14 p. 100.

La recette moyenne de chaque représentation oscille aux environs de 65 000 marks. Il y a 1 800 places dont 1 650 seulement sont mises en vente, les prix s'échelonnent de 15 à 50 marks, donc moins cher qu'avant 1914 où toutes les places se vendaient uniformément 25 marks-or. Mais les frères Wagner estiment, très justement à mon sens, qu'il faut éviter de les augmenter.

Autrefois, le festival n'avait lieu qu'un an sur deux, puis on est passé au rythme de deux ans sur trois. Jusqu'en 1913, l'exclusivité dont Bayreuth bénéficiait pour *Parsifal* faisait que la question du programme ne se posait même pas. Il n'en va plus de même, maintenant qu'on joue chaque année. Le programme comprend toujours *Parsifal* et la *Tétralogie*, plus deux autres ouvrages dont chacun reste à l'affiche deux ans de suite. A chaque saison, par conséquent, une œuvre change. Depuis la reprise des festivals, cette rotation a fait représenter les dix grands opéras de Wagner qui ont tous bénéficié d'une mise en scène nouvelle. Certains même, comme *Les Maîtres* et *Tristan*, en ont eu deux. L'attrait de la nouveauté dans la présentation est bien près de s'épuiser maintenant, car le style de Bayreuth, si discuté au début, s'est très rapidement imposé. On l'imite partout, et si Wieland Wagner modifie de temps en temps tel ou tel tableau, ces changements ne portent guère que sur des détails d'éclairage ou de costumes.

Peut-on renouveler les programmes ? Dans l'œuvre de Wagner, il reste encore trois opéras qui n'ont pas été donnés à Bayreuth. Les deux premiers, *Les Fées* et *La Défense d'aimer*, sont des ouvrages de jeunesse où quelques détails seuls laissent deviner ce que deviendra l'auteur. Par contre, *Rienzi*, malgré tous les défauts de l'époque et du genre (tout en haïssant Meyerbeer, Wagner ne s'est pas encore affranchi de son influence), tient parfaitement la scène. Wieland Wagner a l'intention de le remonter, d'abord sur un théâtre régulier cet hiver, ensuite à Bayreuth si l'expérience réussit. Cela donnera un délai d'un an pour résoudre le problème du répertoire.

Deux solutions sont possibles. Ou bien représenter tous les ans l'œuvre intégrale de Wagner, de *Rienzi* à *Parsifal*, ou bien étendre le répertoire

à d'autres compositeurs : la première formule attirerait bon nombre de wagnériens qui, tout en ayant entendu fort souvent chaque ouvrage du maître, n'ont, jamais ou presque, eu l'occasion d'entendre chronologiquement toute la série. Rien n'est plus attachant et l'on découvre alors mille rapprochements imprévus entre des partitions que l'on savait par cœur.

La seconde solution se heurte à bien des objections et tout d'abord aux volontés mêmes du maître qui a édifié *son* théâtre pour *ses* drames lyriques. Je crois cependant que si l'on n'admettait à Bayreuth que ses pairs, l'ombre irascible ne s'indignerait point. *Iphigénie en Tauride, La Flûte enchantée, Le Freyschutz*, que j'aimerais voir ces opéras interprétés comme on peut le faire à Bayreuth, et mis en scène suivant des principes dont la vertu n'a aucune raison d'être limitée aux œuvres du maître de l'*Anneau !*

Pour ne pas répéter à propos des représentations de cet été ce que nous avons dit du Festival de 1956, nous ne parlerons que de la nouveauté de cette année, le *Tristan et Isolde* remonté par Wolfgang Wagner. Il y a six ans, son frère Wieland avait réalisé une mise en scène totalement dépouillée. Les critiques avaient en majorité hurlé, cette année les mêmes critiques trouvent que Wolfgang n'a pas été assez abstrait. Songez un peu : il nous montre à l'acte II un escalier, au III un rempart ! Les frères Wagner laissent dire, ils ont raison, cette mise en scène nous apparaît comme le point d'équilibre du système bayreuthien. Après les expériences hardies, ce que Wieland appelle les grands coups sur la tête des vieux messieurs, on arrive à une formule stabilisée qui durera probablement cinquante ans. Et puis ? Nos petits-enfants verront bien, si d'ici là la télévision ou quelque autre invention nouvelle ne les abrutit pas définitivement.

Ces représentations ont été marquées par deux débuts éclatants : un jeune chef d'orchestre, Wolfgang Sawallisch, trente-quatre ans, qui a dirigé *Tristan* avec une flamme, une profondeur d'expression qui le placent d'emblée au rang des plus grands conducteurs de théâtre ; une chanteuse, Birgitt Nilsson, dont le soprano, unissant la chaleur et la puissance à une merveilleuse jeunesse de timbre, fait d'elle la meilleure Iseult que j'aie entendue. J'écrivais au mois de juin, l'ayant appréciée à Vienne dans *La Walkyrie*, qu'elle serait une redoutable rivale pour les plus célèbres chanteuses de l'heure présente. A Bayreuth la confrontation a eu lieu, encore plus décisive que je ne l'avais prévu.

⁂

A Munich, l'éclectisme règne sur les programmes. Quelle abondance et quelle variété ! Huit compositeurs et dix-huit opéras différents : deux maîtres du XVIIIe siècle : Hændel et Mozart, deux du XIXe : Wagner et

Verdi, quatre du XXe : Strauss, Pfitzner, Berg et Hindemith. Ici, la formule est toute différente de Bayreuth. L'Opéra d'Etat de Bavière assure cet énorme programme avec sa troupe ordinaire, renforcée par quelques vedettes, mais pour remplacer simplement les artistes que Munich prête en même temps à Bayreuth ou à Salzbourg. On voit par là quelle est la richesse du répertoire et de l'ensemble de Munich.

Je l'avoue, j'ai un faible pour ce festival. A coup sûr, le théâtre du Prince Régent, construit en 1912 à l'imitation de celui de Bayreuth, n'en a pas le charme : il ne s'ouvre pas directement sur une campagne admirable où le soleil couchant fait jouer les ombres et les lumières comme dans les aquarelles de Dürer et où parfois une hirondelle s'introduit dans la salle à la faveur d'un entracte, mais, en marge des représentations il y a les châteaux et les musées de la capitale bavaroise, les Rubens et les Altdorfer de la Pinacothèque, le salon argent et bleu d'Amalienburg construit par Cuvilliés, l'architecte de génie qui, avec sa taille de quatre pieds, semblait plutôt prédestiné à jouer les nains de cour. Il y a aussi le Musée allemand, avec ses reconstitutions de fabriques et de mines et ses immenses salles-laboratoires où chaque visiteur peut faire librement toutes sortes d'expériences sur l'optique, la pesanteur ou l'électricité. Et le plus fort, c'est que parmi tous ces appareils mis à la disposition du public, un sur dix à peine est détraqué !

Munich donnait cette année la première mondiale d'un opéra de Paul Hindemith, *L'Harmonie du Monde*. L'astronome Képler en est la figure centrale, autour de lui on voit comme dans une vaste fresque la Guerre de Trente ans, l'empereur Rodolphe, l'empereur Ferdinand et une foule de comparses. L'œuvre a été accueillie par la critique avec sévérité, par le public avec respect, elle semble avoir peu de chances de se maintenir au répertoire.

Tout d'abord, le livret manque par trop de mouvement et d'intérêt dramatique. Les entretiens philosophiques de Képler avec son disciple, ses démêlés avec les pasteurs luthériens ne font point progresser l'action. Qu'on le veuille ou non, le drame lyrique n'a que deux ressorts, l'amour et la mort. Quant aux considérations sur les correspondances entre les hommes et les planètes, ou sur l'harmonie des sphères, l'auditeur les comprend mal. Qui donc l'en blâmerait ?

Il y a plus grave, le système musical employé par Hindemith, une série de morceaux à forme fixe, inventions, fugues, variations, convient mal au développement continu que nous attendons d'un ouvrage lyrique. Rien de plus froid que le grand final où est évoqué l'ordre du Cosmos ; cette énorme passacaille, avec ses vingt et une variations, suffirait à tuer n'importe quel opéra.

On le regrettera, car Hindemith est un noble musicien qui, dans sa vie comme dans son œuvre, n'a jamais transigé avec son art. Du moins le spectacle nous offrait-il une compensation, l'admirable mise en scène du professeur Hartmann. J'ai dit souvent, ici et ailleurs, combien j'admi-

rais l'intendant général du théâtre de Munich ; il a su tout le long des cinq actes et des quatorze tableaux de *L'Harmonie du Monde* pallier à force d'ingéniosité le caractère trop statique de l'œuvre et je garde de certaines images un souvenir ineffaçable : le palais de Wallenstein (voir la photo en tête de cet article), la scène de la sorcière au cimetière, celle de son procès, sont autant de réussites hors de pair.

On peut en dire autant de la mise en scène que Rudolf Hartmann a faite de *Wozzeck*. La représentation à laquelle j'ai assisté à Munich est une des plus réussies qu'il m'ait été donné de voir et Albert Peter dans le rôle du pauvre soldat, comme Paul Kuen dans celui du capitaine, sont extraordinaires. *Wozzeck* est, jusqu'à présent, la seule partition écrite dans le style atonal qui se soit imposée à la scène. Je dis dans le style atonal et non pas dans le système dodécaphonique parce qu'en réalité elle ne repose que partiellement sur la série des douze sons. Quant aux formes fixes employées par Alban Berg, il a lui-même écrit que personne ne devait les reconnaître à l'audition, et c'est bien ce qui se passe. Que reste-t-il donc ? Une œuvre dure, concise, cruelle, sans trous et sans remplissage, qui vous serre à la gorge et qui vous fait respirer l'odeur du sang dont se teindra le couteau de Wozzeck. Terrible atmosphère dont les décors de Munich, qu'on dirait faits de misère, de ténèbres et de crime, matérialisent l'envoûtement.

***

Salzbourg est un festival d'Etat. L'opéra de Vienne se transporte avec personnel et bagages dans la cité des princes-évêques et là se succèdent, à raison de trois ou quatre par jour pendant un mois, des représentations lyriques et dramatiques, de grands et petits concerts, des récitals, des sérénades, des messes, etc. Depuis cette année, le festival est dirigé par Herbert von Karajan, placé à la tête, comme disent ses ennemis, du plus grand trust musical de l'heure présente, puisqu'il est à la fois administrateur de l'Opéra de Vienne, président de la Philharmonie de Berlin et directeur musical de la Scala de Milan. Naturellement, il a fait profiter Salzbourg de ces possibilités exceptionnelles et, à côté de l'Opéra et de la Philharmonie de Vienne, on a pu entendre la Philharmonie de Berlin dans sept concerts et la Scala dans *Falstaff*. Quant aux étoiles, l'affiche de Salzbourg en offre une éblouissante constellation : où pourrait-on entendre ailleurs le même soir dans les *Noces de Figaro* Mlles Schwartzkopf, Seefried et Ludwig, MM. Kunz et Fischer-Dieskau ? Cela suppose des moyens financiers considérables, et, de fait, les subventions dont bénéficie le festival atteignent 6 millions et demi de schillings, soit 100 millions de nos francs avant dévaluation. Un calcul très simple montre d'ailleurs que le chiffre d'affaires supplémentaire réalisé à Salzbourg pendant le festival procure au fisc des rentrées supérieures au montant de cette subvention.

L'Autriche considère que la musique n'est pas une chose dénuée d'importance. Veut-elle se faire pardonner le corbillard des pauvres qui emporta Mozart au cimetière, ou le grabat plein de punaises sur lequel est mort Beethoven ? Je ne sais, mais les effigies de ces miséreux de génie sont sur les timbres-poste et sur les pièces de monnaie et le budget fédéral consacre à la musique des investissements qui sont réservés chez nous aux toutes puissantes sociétés d'Etat (voir les terribles précisions données par M. Pellenc dans ses récents articles de la *Revue de Paris*).

Gaspillage ? On pourrait se demander si, quand on dispose déjà de deux théâtres fermés, d'un théâtre sous tente et de plusieurs théâtres de plein air, il était indispensable de construire une nouvelle salle qui promet d'être la plus belle du monde, mais coûtera 4 milliards. Je crois qu'on aurait tort de conclure par la négative : en passant de 1 700 places, dont beaucoup étaient médiocres, à 2 000 excellentes, les spectacles du festival verront s'accroître leurs recettes et je ne serais pas surpris que l'affaire s'avérât finalement rentable.

Attention cependant, je crains un peu pour Salzbourg une certaine industrialisation du festival. Plusieurs représentations, notamment le *Fidelio* et le *Falstaff* qu'a dirigés Karajan manquaient vraiment de mise au point ; en outre, les décors et la mise en scène des opéras joués dans la salle du festival, en particulier les *Noces*, sont d'une médiocrité et d'une banalité qui choquent, surtout par comparaison avec Bayreuth et Munich. Pour *Elektra*, pour *Fidelio*, l'admirable cadre du Manège des Rochers, avec le fond prodigieux que forment les arcades taillées dans la montagne, suffit à lui seul à assurer le succès. On n'en est que plus sévère pour une mise en scène comme celle qu'on nous a montrée dans *Falstaff*.

Signalons enfin que Salzbourg a donné la première européenne d'un excellent opéra-comique du compositeur suisse Liebermann, *L'École des Femmes*, fantaisie en marge de Molière, où l'on voit Poquelin lui-même intervenir dans l'action. C'est vif, drôle, bien écrit ; je parie que vingt théâtres cet hiver en feront leur profit : les œuvres gaies ne courent pas les rues !

***

Nous avons gardé pour la fin Aix-en-Provence, par où il aurait fallu commencer pour suivre le calendrier. C'est que je voudrais à ce propos dégager, en conclusion de cet article, quelques observations concernant notre politique artistique.

Le festival d'Aix est dû à l'initiative privée. C'est M. Roger Bigonnet qui en a eu l'idée et qui en est l'organisateur, secondé sur le plan artistique par MM. Dussurget et Pincherle. Les débuts en 1948 furent modestes, comme ceux de Salzbourg à la fin de la guerre de 1914. Depuis, le programme s'est développé, mais en gardant un caractère de choix, de raf-

finement : Aix est resté ce qu'était Salzbourg vers 1925. Fasse le ciel que la cohue ne l'envahisse pas !

Trois opéras, quelques soirées d'orchestre et d'assez nombreux concerts de musique de chambre se succèdent pendant trois semaines. En dix ans, le bilan est appréciable. Il comporte la résurrection de nombreuses œuvres oubliées, la création de maintes nouveautés, et si, comme à Salzbourg, Mozart règne, ce n'est pas sans partage. Cette année on donnait les *Noces* et *Cosi*, l'année prochaine, on abordera la *Flûte enchantée*. En même temps, pour un public plus étendu, on inaugurait avec *Carmen* une scène de plein air au château de Tholonet.

Je n'ai point vu *Cosi*, donné avec la distribution excellente que j'avais pu applaudir en 1956 à Versailles, mais j'ai assisté à *Carmen* et aux *Noces*. L'opéra-comique de Bizet a été à la fois un gros succès de public et l'occasion de discussions passionnées. Le rôle de la gitane était tenu par la belle Jean Madeira, le contralto de l'Opéra de Vienne, et certains auditeurs ont été gênés par son accent américain. J'ai été surtout sensible à l'expression intense de son jeu dramatique, et, malgré la présence d'un ténor détestable, j'ai pris un vif plaisir à cette représentation où l'acte III, avec les lanternes sourdes des contrebandiers dévalant les rochers, était d'un effet saisissant.

Les *Noces de Figaro* ont valu un triomphe à Graziella Sciutti. Dans le rôle de Suzanne, elle est incomparable. Certes, la voix d'Irmgard Seefried, que j'entendais trois semaines plus tard à Salzbourg, est plus belle, mais rien n'existe à côté du jeu spirituel, espiègle, charmant en un mot, de Graziella Sciutti. Si cette belle soirée ne valait pas tout à fait celle de Salzbourg, c'était, il faut bien le dire, à cause de l'orchestre et de son chef. M. Hans Rosbaud est un musicien raffiné. Pour diriger au concert des œuvres difficiles, sa précision, son souci du détail font merveille, mais le théâtre demande plus de chaleur, plus d'accent et ceci nous amène à formuler quelques vœux.

Sans vouloir rivaliser avec Salzbourg en faisant monter au pupitre dix vedettes de première grandeur, Aix devrait s'attacher un ou deux grands chefs de théâtre. Parmi ceux qui sont jeunes ou encore jeunes, il ne serait sans doute pas impossible de faire venir Richard Krauss de Berlin, qui dirige *Figaro* d'une manière incomparable, ou Solti de Francfort, ou Sawallisch d'Aix-la-Chapelle. Il faudrait surtout pouvoir perfectionner l'installation matérielle des spectacles. Dieu merci, le ciel d'Aix est clément, cependant, le plein air a mille trahisons. Je ne parle pas des cigales, parfois gênantes, ni des grenouilles qui, sans doute pour se venger de l'opéra de *Platée* où on les ridiculisait l'année dernière, ont obligé cette année à interrompre un concert ; je parle du temps. Personne ne dira de la cité provençale ce qu'on dit de Salzbourg : « Quand on voit les Alpes, c'est qu'il va pleuvoir, et quand on ne les voit pas, c'est qu'il pleut. » N'empêche que le soir des *Noces* il ne faisait pas chaud dans la cour de l'archevêché et si Mme Gavoty à ma droite et Mme Claude Rostand à

ma gauche, ne m'avaient pas gentiment prêté chacune un coin d'écharpe, j'aurais pris beaucoup moins de plaisir à Mozart. Il faudrait comme au Manège des Rochers pouvoir couvrir et découvrir à volonté la cour avec une tente.

D'autre part, le théâtre de l'Archevêché, idéal comme acoustique, présente deux graves inconvénients. Il a à peine 1 500 places et la scène minuscule et sans profondeur, est très incommode. Serait-il impossible d'établir un théâtre de plein air dans les environs d'Aix, mais à demeure et non plus pour trois soirées comme on l'a fait aux Baux ou au Tholonet ?

Le problème est d'ordre financier, donc politique. Le budget global du festival est de 80 millions de francs. Là-dessus, la vente des places en donne 25 à 30, les subventions officielles une dizaine, le reste étant couvert par des concours privés et surtout par le casino d'Aix. Ces subventions ne représentent que le cinquième de celles de Bayreuth, le dixième de celles de Salzbourg. De toute évidence, c'est fort insuffisant. On aimerait savoir comment sont réparties chaque année en France les subventions aux divers festivals. Il est probable qu'elles s'éparpillent, sans efficacité vraie, sur une série de manifestations d'intérêt local. D'autre part, il serait intéressant de rechercher si les crédits de la décentralisation artistique distribués aux théâtres de province ont permis jusqu'ici d'obtenir beaucoup de résultats comparables à ceux du festival d'Aix. Nous posons la question en souhaitant que notre curiosité ne reste pas isolée.

JEAN MISTLER

CHRONIQUE DES LIVRES

CONNAISSANCE DU VIEUX PARIS

par Jacques Hillairet *(Le Club Français du Livre)*

Les amoureux de Paris seront charmés du cadeau que leur a fait M. Jacques Hillairet en publiant *Connaissance du Vieux Paris*. Songez que quartier par quartier, rue par rue, avec une science et une patience inépuisables, l'auteur fait l'historique de tous les hôtels, places, jardin, etc., où subsistent des vestiges du passé. Il y en a des centaines que les siècles, du Moyen Age à la fin du XVIIIe siècle, marquent encore et que l'érudition de M. Jacques Hillairet fait revivre avec leur cortège d'anecdotes, de traditions ou de légendes. Des centaines de documents illustrés accompagnent ces notices et, par une mise en pages ingénieuse, l'éditeur de cet ouvrage luxueux a résolu le difficile problème de faire concorder les images et le texte.

P. A.

(Suite de la chronique des livres page 138.)

DIX ANS

D'INDÉPENDANCE INDIENNE

par TIBOR MENDE

QUINZE août 1957 : dixième anniversaire de ce jour mémorable où les dernières unités de l'armée britannique quittèrent l'Inde après une présence de cent cinquante ans. Aux accents d'une musique militaire, elles défilèrent sous l'arc sculpté de la Porte de l'Inde à Bombay, puis, après le salut d'une garde d'honneur, s'embarquèrent pour l'Europe. Leurs navires étaient suivis des yeux par une foule en larmes, qui n'arrivait pas à croire à ce qu'elle voyait et qui se rendait à peine compte qu'un nouveau chapitre venait de s'ouvrir dans son histoire cinq fois millénaire. Le même jour, prenant la parole à un immense meeting réuni devant le fabuleux palais du Grand-Mongol à Delhi, Jawaharlal Nehru avertissait ses auditeurs que leurs problèmes et leurs difficultés ne faisaient que commencer. Des nouvelles alarmantes de troubles graves et d'atrocités massives arrivaient des frontières qui séparaient l'Inde du nouvel état du Pakistan. Des millions d'hommes partaient sur les routes en emportant seulement ce qu'ils pouvaient transporter sur leur dos. Dans les grandes villes, les rues étaient encombrées de réfugiés qui étalaient leur misère infinie le long des trottoirs. La nourriture était rare, les épidémies s'étendaient et les fonctionnaires des ministères commençaient seulement à comprendre l'ampleur de leur tâche.

Les cadres tiendraient-ils ? Cette structure ébranlée et son personnel supporteraient-ils le choc ? La routine et l'instinct de conservation assureraient-ils la continuité ? Telles étaient les questions que l'on se posait à ce moment-là. Depuis, à intervalles réguliers, je suis retourné en Inde, j'ai visité des villages aux quatre coins du pays et j'ai parlé aux dirigeants des grandes villes. Les questions ont commencé à changer, symbolisant la transformation de la situation. Jusqu'où vont les réformes ? Où s'arrêtent-elles entre les salles de commission climatisées de La Nouvelle-Delhi et les 550 000 villages ? Essayent-elles simplement de satisfaire l'impatience d'un sous-continent ou bien, au contraire, représentent-elles plus que ce que l'Inde, dans son immobilité monolithique, est capable de supporter ?

La portée de ces questions a changé ; les solutions proposées impli-

— Ci-dessus : portrait de Nehru. (Photo Viollet.)

quaient le progrès, mais le progrès n'a cessé de poser de nouveaux problèmes, plus graves, plus compliqués. Au total, un essai de bilan de ces dix dernières années — même s'il ne permet pas de brosser un tableau d'un optimisme sans réserve — révèle un progrès considérable et des réalisations inattendues.

Les deux ou trois premières années furent entièrement consacrées à la consolidation de l'unité indienne. Les cinq cents et quelques États princiers — enclaves anachroniques séparées du reste de l'État — furent progressivement et pacifiquement intégrés au pays. Les princes et les maharadjas, en qui l'on voyait jadis une force politique, disparurent, et durent se contenter d'indemnités financières. Plus de six millions de réfugiés furent reclassés dans des professions diverses et, au prix d'investissements considérables, de nouveaux villages furent créés pour en ramener un certain nombre à la terre. L'administration fut réorganisée, des cadres furent formés et la production retrouva son niveau d'avant-guerre. Tout cela fut une surprise pour les Indiens eux-mêmes. D'une manière quelque peu inattendue, il apparaissait qu'un siècle et demi de domination britannique avait laissé subsister une structure plus résistante qu'on ne le croyait avant qu'elle eût été mise à l'épreuve.

Grâce à un système d'enseignement lancé vers le milieu du XIXe siècle, grâce à la généralisation de la langue anglaise parmi les classes supérieures cultivées et à la formation, pendant plus de deux générations, d'une classe de fonctionnaires indiens qui avaient assimilé certains traits des fonctionnaires impartiaux, dévoués et apolitiques du *Civil Service*, les Britanniques avaient laissé en Inde un héritage qui permit de maintenir l'unité nationale soumise à rude épreuve. Non sans surprise, les dirigeants indiens constatèrent que l'occidentalisation de l'Inde était une réalité, qu'elle avait été vérifiée en action et qu'elle constituait une base assez sûre pour permettre de nouveaux progrès. Ainsi la préoccupation de consolider la situation territoriale céda-t-elle lentement la place à celle de préparer l'avenir.

Le parti du Congrès, organisation hétérogène, comprenant des paysans, des ouvriers, ainsi que de grands industriels, était sur le point de devenir un club de politiciens professionnels contents d'eux-mêmes et prêts à recueillir la récompense de leurs sacrifices passés. Gandhi était mort. « L'idéalisme » de Nehru était contrebalancé par le « réalisme » d'un conservateur comme Sardar Patel et, la stabilité acquise, la vie de l'Inde aurait pu continuer sans grand changement.

C'est à ce moment pourtant que deux faits d'inégale importance se produisirent qui changèrent totalement l'orientation du pays. En premier lieu, Sardar Patel mourut et les forces conservatrices du pays n'avaient pas d'autre chef capable de faire contrepoids à Nehru. En second lieu, les armées de la Chine communiste occupèrent le Sud et l'énorme tache rouge qui envahissait la carte de l'Asie atteignit les frontières de l'Inde. Ce défi social lancé de l'extérieur se trouva coïncider avec le fait que l'autorité de

Nehru se trouvait désormais sans rivale en Inde. La conjonction de ces deux facteurs secoua l'apathie du parti du Congrès et le força à devenir le parti du réformisme indien.

Les quelques années qui ont suivi virent une série de réformes fondamentales, qui devaient changer complètement la structure économique et sociale de l'Inde de 1947. L'intouchabilité, coutume sociale, vieille de plusieurs millénaires, qui du seul fait de leur naissance excluait de la société quelque soixante millions d'hommes, tomba sous le coup de la loi. Une série de réformes sociales furent codifiées dans le *Hindu Code Bill* ; elles bouleversèrent les fondements mêmes de la société hindoue traditionnelle : la polygamie devenait un délit punissable ; les femmes obtenaient le droit d'hériter, de demander le divorce et de voter, et l'égalité sociale. Tous les États de l'Union Indienne adoptèrent des lois agraires réformant l'injuste système de la propriété rurale indienne et supprimant les grands « latifundia » créés par les décisions britanniques. L'Inde devint une république dans le cadre du Commonwealth. Le premier plan quinquennal fut lancé ; des élections générales furent organisées et les frontières administratives des provinces retracées conformément aux données linguistiques.

Toutes ces réformes sans exception se heurtèrent à une opposition violente des intérêts établis ou du conservatisme religieux. Pourtant le prestige personnel et la popularité de Nehru — aidé par son petit groupe de fonctionnaires occidentalisés — permirent de les faire voter toutes sans exception dans le respect des formes démocratiques. Bon nombre de ces mesures d'ailleurs étaient loin d'être parfaites, et beaucoup ont été modifiées ou rendues inefficaces sous la pression d'influences locales.

La loi sur la réforme agraire, qui limite les dimensions de la propriété individuelle et élimine les *zamindars* héréditaires, a été tournée dans bien des régions par les propriétaires qui ont nominalement « divisé » leurs terres entre les membres de leur famille. De plus, rien de très efficace n'a été fait pour remplacer les prêteurs par un crédit rural à faible intérêt et la façon dont ils « tiennent » les villageois tend à annuler une grande partie de l'effet de la réforme agraire. Les réformes sociales, d'autre part, ne sont que progressivement applicables dans certaines régions où il faudra encore beaucoup de temps pour vaincre la coutume et la tradition. Bien qu'on s'efforce, en accordant des bourses généreuses et par diverses mesures économiques, de donner une valeur réelle à la libération des intouchables, les moyens financiers sont insuffisants et les traditions religieuses trop profondément enracinées pour permettre la disparition effective et réelle de leurs servitudes. Il en va de même des lois qui libèrent les femmes de leur dépendance passée et, dans l'ensemble, les hommes des castes inférieures (qui forment l'énorme majorité de la population) se heurtent encore à de grandes difficultés s'ils cherchent à changer leur position sociale.

Dans un pays aux traditions immuables, tout cela était à peu près iné-

vitable. Cependant, ce qui a été d'une importance décisive a été la volonté très clairement affirmée de procéder à ces changements, de familiariser l'opinion publique avec leur nécessité et leur possibilité et de déclencher la suite de réactions qui, fût-ce lentement, finira par assurer la transformation.

Dans un système communiste, toute réforme sociale est réalisée par la force et pratiquement du jour au lendemain, pour préparer le terrain à la transformation économique planifiée. L'Inde, qui ne poursuit pas d'ailleurs un but semblable, a décidé d'agir progressivement et en respectant les méthodes démocratiques inscrites dans sa nouvelle constitution. Les historiens seront peut-être en mesure de dire un jour si « l'opération chirurgicale » — qui élimine les obstacles de la coutume, des traditions et des superstitions — est le préalable indispensable d'un progrès économique rapide, ou si, à la longue, il se révèle plus « payant » de choisir la voie du réformisme, d'aller plus lentement et d'éviter les heurts et les contraintes de la méthode dictatoriale. Il ne fait guère de doute que l'Inde, en acceptant un rythme de transformation relativement lent, s'est donné la possibilité de ne pas rompre brutalement avec le passé, et de sauver ce qui peut être constructivement intégré à la nouvelle société. Elle s'est également préservée des contre coups d'une rupture violente.

C'est dans cette perspective qu'il faut apprécier deux des facteurs décisifs de la révolution silencieuse de l'Inde : la transplantation du système électoral démocratique dans un milieu sociologique qui en ignorait tout, en second lieu, la plus grande expérience de planification économique de l'histoire, qui n'ait pas eu recours à la coercition.

La Constitution indienne prévoit des élections générales au suffrage universel tous les cinq ans. Les premières, qui ont eu lieu en 1952, ont confirmé au pouvoir le parti du Congrès. Le souvenir de Gandhi était encore présent à toutes les mémoires et à la tête du parti se trouvait Nehru, le successeur qu'il s'était personnellement choisi. Le parti obtint 45 p. 100 des voix et remporta les trois quarts des sièges au Parlement central. Riche sujet de réflexion pour les penseurs politiques : dans un pays où 85 p. 100 de la population est illettrée et où le parti au pouvoir jouit d'un prestige écrasant grâce à la lutte victorieuse qu'il a menée pour l'indépendance et au renom des dirigeants vénérés qui sont ses porte-drapeaux, les électeurs ont su faire preuve à la fois de maturité et de liberté d'esprit.

Plusieurs millions d'entre eux ont voté pour les indépendants, pour les représentants de l'orthodoxie hindoue, pour les socialistes et pour les communistes, consommant ainsi la défaite d'un nombre important d'éminents dirigeants du Congrès. Pourtant, dans l'ensemble, l'opposition n'était composée que d'une mosaïque de partis (parmi lesquels les seuls ayant une certaine importance nationale étaient les socialistes et les communistes). Il était inévitable que le Congrès dominât le premier parlement de l'Inde. Mais l'avertissement avait été lancé. Si le Congrès voulait

renouveler son succès aux élections de 1957, il devait donner des preuves tangibles de son désir d'améliorer le sort des masses. Cette preuve fut le premier plan quinquennal.

Le premier plan quinquennal indien, qui s'étendit sur la période 1952-1956, investit, avec une assistance financière extérieure très réduite, l'équivalent de 7 milliards de dollars dans l'agriculture, l'industrie, les centrales électriques et les communications. Les statistiques montrent son succès. Le revenu national s'est accru de 11 p. 100 par personne, et la production agricole et industrielle augmenta dans des proportions considérables. Dans tout le pays ont surgi des barrages et des centrales hydro-électriques, nouvel élément du paysage indien ; de nouvelles terres ont été livrées à la culture, l'irrigation s'étendit et des milliers de villages ont vu leur première ampoule électrique.

Ces résultats étaient assez extraordinaires dans un pays où, sur une population de 380 millions d'hommes, un demi-million seulement sont imposables au titre de l'impôt sur le revenu (et même en y comprenant les sociétés) et où les possibilités d'épargne sont limitées par un revenu quotidien moyen de 70 francs. Cependant, les gains individuels annuels sont passés de 25 600 francs à 28 200 francs. Le succès était évident pour le voyageur au courant de la situation qui existait quelques années auparavant. En fait. il est probable qu'à côté des usines et des travaux hydro-électriques, ce qui a été l'élément le plus efficace ce fut tout simplement la surprise du paysan constatant qu'après des centaines d'années d'hostilité ou d'indifférence, le gouvernement central essayait enfin de l'aider.

Ce qui a contribué de façon décisive à lui donner ce sentiment peu habituel, ce fut la mise en application dans tout le pays de ce qu'on appelait les *Village Community Schemes*, les « projets communautaires des villages ». D'un bout à l'autre du sous-continent, des milliers de « travailleurs des villages » furent envoyés dans les campagnes pour apprendre aux villageois à « s'aider eux-mêmes », à améliorer leurs méthodes de production, à observer les règles élémentaires de l'hygiène, à utiliser des techniques capables de changer leur vie quotidienne. Le but, arracher les masses indiennes à leur apathie séculaire, a été partiellement atteint. Le succès a souvent dépendu de la qualité des « travailleurs des villages » eux-mêmes, de leur conviction et de leur dévouement. Dans certaines régions, on a enregistré des augmentations de la production de riz s'élevant jusqu'à 30 p. 100. Dans son ensemble, l'Inde a répondu favorablement et, on doit le répéter, tous ceux qui connaissent bien le pays ont pu constater le changement. Voyant les barrages et les usines du voisinage, envoyant ses enfants à l'école pour la première fois, commençant à ressentir les bienfaits de toutes les réformes sociales et agraires, le méfiant paysan indien considère l'avenir avec quelque espoir.

C'est dans cette atmosphère nouvelle que le deuxième plan quinquennal a été lancé. Beaucoup plus ambitieux que le précédent, il met nettement l'accent sur une rapide industrialisation. Sous l'influence des événements

d'Asie en général et grâce à l'autorité incontestée de Nehru, le parti du Congrès a accepté comme idéal et comme but « une structure socialiste de la société ». Pratiquement, cela signifie une économie mixte. L'État s'est chargé de réaliser les grands travaux pour lesquels l'initiative ou les capitaux privés auraient de toute façon fait défaut, et l'industrie privée a été laissée libre d'entreprendre les autres, ceux qui n'exigeaient que des investissements moins importants. En somme, l'État s'est installé sur les points stratégiques de l'économie nationale, surveillant de là, les activités des autres secteurs.

L'épine dorsale des projets industriels a été la construction de trois nouvelles aciéries, l'une par les Britanniques, la deuxième par les Allemands, la troisième par les Russes. D'autre part, l'aciérie Tata déjà existante a été agrandie avec la collaboration financière des Américains. Le volume total des investissements au cours du deuxième plan doit être plus du double de celui du premier, soit plus de 13 milliards de dollars. Quant au revenu national, qui a augmenté de 11 p. 100 entre 1952 et 1956, il doit passer à 18 p. 100 en 1960.

Dès le début de la planification économique en Inde, les experts ont craint deux dangers. Le premier était qu'une classe supérieure conservatrice et qu'une bureaucratie pusillanime ne maintiennent le développement de l'Inde à un rythme si lent que le pays semble rester fort en retard par rapport aux résultats obtenus en Chine. Le second, que des planificateurs impatients, exaspérés par ces résistances, ne fixent des objectifs trop ambitieux, ne comptent trop sur les investissements étrangers ou sur l'aide étrangère, et qu'ils n'aillent à des échecs susceptibles de provoquer une violente déception publique. Dans le cas du deuxième plan quinquennal, la plupart des experts ont tendance à penser que c'est la seconde possibilité qui est la plus probable. Encouragés par le succès du premier plan et entraînés par l'exemple de la Chine, les planificateurs indiens ont décidé d'aller vite. Et à leur décision, sans doute, n'a pas été étranger le fait qu'ils devaient faire connaître leurs objectifs à la veille des deuxièmes élections générales du pays.

En 1957, comme en 1952, la victoire ne pouvait échapper au parti du Congrès, qui s'appuyait encore sur le nom de Gandhi et sur la popularité et le prestige toujours croissants de Nehru lui-même. De plus, le parti au pouvoir pouvait invoquer non seulement des réalisations pratiques, mais aussi les promesses du deuxième plan quinquennal. De fait, le Congrès a encore amélioré sa position au Parlement central, remportant 366 sièges contre 354 en 1952. La proportion de ses voix est passée de 45 à 46,5 p. 100. De même qu'aux premières élections de 1952, les partis extrémistes hindous n'ont obtenu qu'un faible soutien populaire : le pourcentage de leurs voix ne s'est que légèrement accru, passant de 3,1 p. 100 à 5,7 p. 100.

Le principal intérêt de ces élections a été le changement de position des socialistes et des communistes. Alors qu'aux premières élections

générales, les socialistes avaient obtenu 16,4 p. 100 des voix, cette fois, leur pourcentage est tombé à 10 p. 100. En revanche, le parti communiste est passé de 5 à 9,8 p. 100. De plus, comme en 1952, les communistes ont bénéficié de la concentration de leurs partisans dans certaines régions, alors que les socialistes ont perdu les sièges du fait de la dispersion de leurs électeurs dans toute l'Union. Pour cette raison, — et c'est la seule surprise des élections de 1957 — le parti communiste a obtenu une faible majorité dans l'un des États constituants de l'Union et a pu former un gouvernement dans l'État de Kérala, dans l'Inde du Sud-Ouest. Fait peu souligné dans la presse mondiale, c'est la première fois qu'un parti communiste prend le pouvoir par des méthodes constitutionnelles et cela, dans un État presque aussi peuplé que la Tchécoslovaquie.

Kérala est l'une des régions démographiquement les plus denses de l'Inde et la proportion des paysans sans terre y est une des plus élevées du pays. Comme la Constitution indienne donne au gouvernement central le pouvoir de suspendre le gouvernement parlementaire dans tous les États constituants en cas d'abus, l'élection d'un régime communiste dans l'un de ces États ne représente aucun danger pour la ligne politique générale de la Nouvelle-Delhi. A l'heure actuelle, tout semble indiquer que les communistes indiens, et en particulier ceux qui forment le gouvernement de Kérala, ont l'intention de respecter le jeu constitutionnel et qu'au lieu de compromettre leur succès par la violence ou d'autres méthodes qui attireraient des sanctions de la capitale, ils chercheront plutôt à impressionner le reste de la population par des réformes rapides et constitutionnelles. Il n'est probablement pas sans signification historique que pour la première fois dans toute l'Asie, un gouvernement communiste constitutionnellement élu (gouvernement provincial il est vrai) tente de rivaliser avec le régime central par des réformes dont l'exécution sera confiée à des fonctionnaires non communistes ou même de formation britannique. En ce qui concerne l'Inde dans son ensemble, la véritable signification des événements de Kérala, c'est que désormais, sans qu'il puisse y avoir de doute, c'est le parti communiste, et non plus le parti socialiste, qui fait figure de remplaçant éventuel du Congrès. D'ailleurs il semble que 6 millions d'électeurs socialistes de 1952 y aient pensé en votant communiste en 1957.

Dans une perspective historique plus large, il est probable que les résultats des élections de Kérala constitueront un avertissement analogue à celui qui avait été donné en 1949-1950 par le triomphe de Mao Tsé-Toung. Celui-ci avait convaincu le parti du Congrès qu'il devait suivre le courant d'opinion asiatique favorable à un changement industriel et social rapide. Kérala peut rappeler à une bureaucratie déjà bien nombreuse qu'elle doit traduire ses promesses en résultats concrets encore plus rapidement qu'elle ne l'avait prévu.

C'est dans le cadre de ces données que les événements de ces derniers mois prennent toute leur signification. La fermeture du canal de Suez,

la hausse des prix et les hésitations de plus en plus marquées des pays occidentaux à faire des investissements en Inde ou à lui accorder des prêts à long terme ont donné raison à ceux qui considéraient le deuxième plan quinquennal comme trop ambitieux. La conséquence immédiate a été le budget le plus sévère de l'histoire de l'Inde. Les réserves de devises étrangères fondent dangereusement et le matériel industriel déjà acheté ou sur le point d'être monté ne permettra pas de réduire les importations avant quelque temps. Ce qui est plus grave, les moussons exceptionnelles semblent finies et la production agricole ne paraît pas suivre le rythme de l'accroissement de la population. Une fois de plus, l'Inde se trouve obligée de consacrer ses rares devises étrangères à l'importation de produits alimentaires et dans de vastes régions, la population franchit de nouveau la ligne qui sépare la simple subsistance de la disette caractérisée.

Dans une déclaration au correspondant de l'*Observer* de Londres (20 juillet 1957), le ministre des Finances de l'Inde a exposé le dilemme dans lequel se trouve son gouvernement. « Le plan quinquennal, disait-il, a représenté un risque calculé, mais un plan moins ambitieux aurait pu être politiquement fatal, parce que ses résultats économiques auraient été insuffisants pour frapper l'imagination des gens. L'homme du commun peut voir que ce plan lui profitera directement, poursuivait-il. Nous avons fait notre campagne électorale sur ce plan : toute la réputation du gouvernement démocratique en Inde est liée à notre succès : il faut que nous réussissions à donner au paysan et à l'ouvrier la preuve tangible que nous l'aidons... Les douze mois à venir seront les plus difficiles... A la fin de 1958, nous aurons acheté à l'étranger à peu près tout le matériel d'équipement dont nous avons besoin, et le seul problème à ce moment-là sera de l'intégrer à notre économie. »

Quelques jours plus tard, les journaux financiers londoniens signalaient que l'Inde avait le choix entre utiliser son compte sterling (gardé à Londres comme réserve statutaire de la monnaie indienne), ou obtenir un prêt de 200 millions de livres pour combler le déficit de sa balance des paiements pour les douze prochains mois. Toutefois, comme l'indiquaient les câbles de Londres et de Washington, il n'y avait aucune possibilité pour elle d'obtenir ce prêt.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire des dix premières années d'indépendance indienne. C'est une histoire somme toute encourageante, même si l'Inde connaît actuellement une crise passagère. La difficulté, évidemment, est de payer le prix du progrès. L'immobilité ne provoque pas de crise. Pourtant, est-ce simplement une crise d'ambition ? Une crise imposée par le rythme du développement général de l'Asie ? Ou bien est-ce quelque chose de beaucoup plus grave, qui mette en cause bien plus que l'Inde elle-même ?

L'Inde est aujourd'hui le théâtre d'une vaste expérience économique et sociale qui peut devenir cruciale pour l'avenir du monde non communiste. Son gouvernement est engagé dans une tentative visant à moder-

niser un immense pays économiquement en retard avec le consentement du peuple ; à réaliser par des méthodes démocratiques ce qui n'a été jusqu'ici entrepris, à une échelle comparable, que par des dictatures communistes. De plus, cette tentative s'accompagne — et peut-être ne pouvait-il en être autrement — d'un autre but non avoué : ne pas se laisser distancer par les résultats de la marche forcée chinoise.

Les investissements de l'Inde au cours de son deuxième plan quinquennal représenteront de 9 à 10 p. 100 de son revenu national de 1960. A ce moment-là, les Chinois seront contraints d'investir environ 15 p. 100 du leur. Lorsqué les quatre aciéries fonctionneront, à la fin du plan actuel, l'Inde produira 4 millions et demi de tonnes d'acier. La Chine, plus vaste et plus peuplée encore il est vrai, s'est fixé pour cette date, un objectif de 10 millions de tonnes. C'est une course dans laquelle deux gouvernements s'efforcent de libérer des masses énormes du poids de leur tragique héritage économique. Elle intéresse directement un milliard d'hommes.

Et pourtant, il y a ce fait inéluctable que les réformes démocratiques prennent du temps et que le temps ne peut s'acheter que grâce à beaucoup d'argent. La méthode démocratique limite la proportion de ressources qu'un gouvernement, pour équiper le pays, peut détourner de la consommation quotidienne. Aussi un pays comme l'Inde doit-il choisir entre trois possibilités : ou bien il doit hâter le processus de développement aux dépens des libertés démocratiques jusqu'ici respectées ; ou bien il doit obtenir l'aide étrangère nécessaire pour permettre la réalisation des buts proclamés du plan ; ou bien il peut être contraint de ralentir l'exécution de ses projets, et de remettre à plus tard la réalisation des espoirs entrevus.

Ce que, pour le monde entier, pourrait signifier cette dernière hypothèse, on le devinera assez aisément.

TIBOR MENDE

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

PIERRE BRISSON

RESPECTUEUSEMENT, les collaborateurs du *Figaro* s'adressent à leur directeur en l'appelant Monsieur. Familièrement, ils le désignent entre eux par ses initiales : P. B. Affectueusement, ils le surnomment « le tyran bien aimé ».

Ils sont, c'est l'un d'eux qui l'affirme, plus attachés encore à l'homme qu'au journal. « *Le Figaro*, c'est le palais d'Assuérus où tous sont empressés à lui plaire », ajoute-t-il.

« C'est une maison bien cimentée », me dit seulement Pierre Brisson.

Fils et petit-fils de critiques, Pierre Brisson n'a pas connu son grand-père maternel, Francisque Sarcey, mais il raconte dans *Autre Temps* qu'il a été élevé dans un « climat extraordinairement Sarcey où subsistait une certaine optique, optique de journaliste avant toute chose... le fait du jour... La notion de l'article à faire, de l'enquête à lancer, du pittoresque virtuel à dégager autour de tel homme, de telle œuvre ou de tel événement, restait dominante. »

Quand chaque matin, Pierre Brisson se rend à pied, du boulevard Delessert où il habite, au rond-point des Champs-Élysées, la première chose qu'il fait, sitôt arrivé au *Figaro*, c'est de regarder la presse que sa secrétaire a déjà lue pour lui, et de réunir dans son bureau un petit comité. « Avec Robinet, Massip, Raymond Petit, Gabilly, et mon fils Jean-François, me dit-il, nous commentons les faits du jour, combinons des projets d'articles, de reportages, décidons les voyages à faire. » C'est bien toujours sous l'optique Sarcey qu'il considère les premières heures de la journée.

Mais quand il explique que « les discussions intellectuelles un peu

poussées, les prises de conscience, les hésitations entre certains versants, les questions d'appartenance ou de refus, les longs et anxieux exercices de psychologie intime demeuraient hors de cause ou plutôt hors de toute préoccupation dans cette demeure (celle de ses parents), aérée comme un carrefour et bourdonnante comme une salle de rédaction », on comprend que s'il a senti alors le manque de ces controverses, ces débats, ces méditations, c'est qu'ils lui étaient déjà nécessaires, et sont maintenant pour lui une habitude de l'esprit.

Dans ce livre émouvant et brillant qu'est *Autre Temps*, il décrit avec un humour attendri une enfance et une adolescence, dont l'on s'étonne d'abord qu'elles aient pu être celles de l'homme que l'on connaît aujourd'hui. Quand il parle de l'exubérance, de la bonhomie des portes largement ouvertes, du besoin d'animation de la maison familiale, on reste surpris que cela ait pu être l'atmosphère où a grandi, ou s'est formé cet homme réservé, intransigeant, vivant seul dans un appartement à la porte étroite, et qui, s'il tient table ouverte, c'est au restaurant.

P. B., dit-on encore au *Figaro*, a horreur du bruit, et des gens qui parlent fort. Or, en plein centre de son bureau il y a un malencontreux écho. Aussi, devant sa table, a-t-il fait placer avec soin pour ses visiteurs, un fauteuil à droite, un autre à gauche. Si, malgré ces précautions, il entend un éclat de voix, il plisse imperceptiblement le coin de l'œil. Et l'on est averti que l'on s'explique trop longuement, quand on voit son pied gauche s'agiter sans arrêt. Cependant il n'est pas un seul de ses collaborateurs qui, lorsqu'il l'a demandée, n'obtienne audience dans la demi-journée. Seulement, les plus avisés rédigent une note qu'ils lui laissent entre les mains, en déclarant : « Je reviendrai chercher la réponse. »

Non, décidément, il n'a pas fait siennes l'exubérance et la bonhomie qui l'entourèrent dans sa famille. Mais il ne faudrait pas en conclure que c'est parce qu'il a souffert jadis de ce climat « non pas plébéien car les marques bourgeoises demeuraient très fortes, mais très libre et exceptionnellement ouvert », qu'il en a, dès qu'il l'a pu, complètement changé. Cet *Autre Temps* de sa jeunesse, on sent bien à le lire que c'était un heureux temps, celui où il vivait environné de tendresse par son père, Adolphe Brisson, par sa mère, Yvonne Sarcey, qu'il aimait, qu'il admirait. Et le sentiment hérité par ses parents que « le travail c'était la vie et que la vie c'était le travail », eux aussi le lui ont légué.

Pourtant, la gaieté et les distractions ne faisaient pas défaut à leurs accueillantes maisons de Paris ou de la campagne. Et d'y recevoir les plus illustres représentants, à l'époque, du théâtre, des lettres et des arts, n'empêchait pas Mme Brisson de se mettre au piano pour faire danser ses enfants et leurs amis. Mais au milieu de ce bourdonnement d'invités, la ruche ne cessait jamais son activité laborieuse. Yvonne Sarcey s'occupait des conférences de l'Université des Annales qu'elle avait créée ou, un gant taché d'encre à la main droite, écrivait des articles pour *Les Annales*, la revue fondée en 1883 par Adolphe Brisson, qui la dirigeait en

journaliste né. Il avait, de plus, succédé à Sarcey au *Temps*, où il faisait chaque samedi le feuilleton dramatique. Pierre Brisson raconte que son père, qui travaillait n'importe où, sauf dans la pièce qui lui était réservée à cet usage, venait écrire ses douze colonnes de critique théâtrale, et toujours à la dernièra minute, dans la chambre de son petit garçon. Celui-ci s'endormait en voyant son père attablé devant ses feuilles blanches, et bien souvent, quand il se réveillait le matin et partait pour le lycée, le retrouvait travaillant encore, « le visage allumé par l'effort et les yeux lourds d'insomnie. Remplir une tâche... mes quinze ans considéraient avec frayeur ce que cela pouvait signifier ».

Il le comprit, très jeune encore, lorsque son père le fit travailler près de lui, le préparant à lui succéder aux *Annales*. « Je découvrais par mon père ce que représente un public, les résistances qu'il oppose lorsqu'on gêne ses habitudes, l'extrême lenteur avec laquelle il se modifie, les changements que, sans le savoir, il réclame néanmoins, la façon dont il agit sur vous, obscurément comme une force organique. Je comprenais qu'on se perd soi-même si l'on se soumet à lui et qu'on se perd encore — un peu moins — si l'on prétend s'en affranchir. »

La feuille de température du public, on en suit la courbe au *Figaro* grâce à l'énorme courrier envoyé par les lecteurs. Plusieurs centaines de lettres arrivent chaque jour. Il y a un service spécialement affecté à leur dépouillement, et l'on répond à toutes, sauf à celles, et il n'en manque pas, rédigées par des fous. Pierre Brisson me dit : « Si avant midi, j'ai reçu quelques coups de téléphone et des pneus, je sais qu'un article du *Figaro* vient de causer une violente réaction. S'il n'y a de lettres qu'au courrier du soir, c'est que la réaction est moindre, bien qu'assez forte encore. Et les lettres du lendemain indiquent une réaction plus faible. L'apprentissage aux *Annales* a donné au directeur du *Figaro* cette sûreté dans le diagnostic, qui permet de remédier au mal : le journal a maintenant le plus gros tirage qu'il ait jamais eu, plus de cinq cent mille.

Pierre Brisson, en 1925, se vit confier par le fils d'Adrien Hébrard le feuilleton dramatique du *Temps* qu'Adolphe Brisson, pour des raisons de santé, avait dû abandonner peu d'années auparavant. « Je n'en reviens pas quand j'y pense, dit-il. Je n'avais que vingt-neuf ans. Mais il est vrai que ce feuilleton prenait moins d'importance qu'il n'en eut à l'époque de Sarcey ou de mon père. Je n'avais pas comme eux douze colonnes à remplir. Mais je ne savais pas que la liberté d'esprit, sauf chez quelques êtres providentiels marqués par les dieux, est un bien qui s'acquiert lentement... Le critique qui se compare à ce qu'il juge est perdu, soit par orgueil, soit par humilité. L'orgueil vaut encore mieux d'ailleurs. Il est infiniment plus sain de se dire : M. X., dont je viens de lire le livre ou d'entendre la pièce, a peut-être publié quinze volumes, mais ces quinze volumes démontrent avec surabondance qu'il est un âne, plutôt que de se dire : je n'ai rien publié encore, comment oserais-je condamner un aussi vaste labeur ? Non seulement je n'étais pas persuadé de cette vérité pre-

mière en m'engageant dans la profession, mais je n'étais pas tout à fait sûr encore de ce que je préférais. »

Il l'a su très vite, et pendant quinze ans, son feuilleton du *Temps*, puis celui du *Figaro*, a été attendu avec angoisse par les plus brillants auteurs dramatiques de l'entre-deux guerres, qu'il jugeait impitoyablement, et même cruellement, en toute liberté de cœur et d'esprit. Il assistait aux répétitions générales, « la mine fermée, prêt à exercer un droit de justice et semblant toujours craindre qu'on en voulût à son indépendance ». C'est lui-même, et on ne saurait mieux dire, qui se dépeint ainsi dans *Le Théâtre des Années folles*.

Dans ce volume, paru en 1943 à Genève, il analyse avec une intelligence aiguë ce que fut l'art dramatique durant « ces vingt années d'entracte qui ne furent qu'un soupir entre deux guerres ».

« Il n'y a pas, écrit-il, l'esprit d'une génération puis, brusquement, l'esprit d'une autre génération. Il y a l'esprit d'une époque auquel participent les hommes de tout âge et de toutes conditions. Un hier, un aujourd'hui, un demain coexistent en permanence parmi eux. »

Et, retraçant l'itinéraire du parcours et des étapes de l'art dramatique, en rivalité industrielle avec le cinéma parlant, qui « éclata comme une bombe aux premiers temps de la paix », il trouve pour dépeindre certaines personnalités du théâtre, des formules définitives. Ainsi défilent, entre autres, « la littérature tziganée de Bataille, avec son baudelairisme de casino », Porto-Riche, « vieil hidalgo pour midinettes », Pirandello, « l'inventeur des mots croisés de théâtre », Steve Passeur, dont « les répliques paires de gifles vous retournaient une tête en moins de rien », Giraudoux, « magnifique peintre de nus, qui s'amusait à couvrir ses modèles de fanfreluches », Ibsen, « montrant d'une part des êtres complexes et complets, d'autre part un mécanisme purement primaire », ou Claudel, avec « cette prosodie coriace et belle, cette dramaturgie toute nue... si forte sur ses jambes, laissant l'impression d'une permanence et d'une stabilité, « mais » malhabile parfois ». Qui trouve grâce aux yeux du terrible critique ? Pourtant, à ceux qui l'accusent de ne pas aimer le théâtre, il répond : « Aimez-vous le sang qui bat dans vos veines ? L'attachement à un art implique une vigilance ombrageuse. » Et il sait admirablement définir les difficultés du dramaturge qui, « placé devant son papier blanc, ne jouit pas d'une liberté complète : il entre dans un art nettement constitué. Il peut plus difficilement que le romancier tirer une œuvre de son propre fonds... Le seul moyen pour un auteur de s'exprimer en évitant le discours, c'est de choisir de façon tendancieuse des circonstances qui soient à la fois *plausibles et révélatrices*. Lorsque la comédie trouve ainsi sa juste sonorité, lorsqu'elle allie l'invention à la clairvoyance et lorsqu'elle répond à un sentiment, elle se déroule sur plusieurs plans. Il y a ce que les personnages disent, il y a ce que l'auteur pense. La véritable aventure se joue dans la zone intermédiaire où chaque spectateur peut donner libre essor à ses rêves. »

Lorsque Pierre Brisson écrivait ses pertinentes réflexions sur *Le Théâtre des Années folles*, il était à Lyon, ayant transféré dès septembre 1940 *Le Figaro* dans quelques bureaux loués au *Nouvelliste*, rue de la Charité. Il venait de s'évader, en traversant le Cher à la nage, du camp d'Orléans où il était prisonnier comme capitaine, ayant terminé en sous-lieutenant la guerre de 1914, où il s'était engagé dans l'infanterie. « Cette évasion n'a pas été difficile, dit-il. A Orléans, j'ai avisé dans la rue un vieux monsieur d'allure paisible. J'étais en uniforme. Je lui ai demandé d'entrer chez lui me reposer. Il m'a prêté un costume, je me suis changé dans sa cave. J'ai gagné Limoges, Clermont-Ferrand, puis Lyon, où jusqu'en 1942 j'ai fait avec quelques collaborateurs le *Figaro*. Mais nous étions en lutte continuelle avec la censure, et la milice était à Lyon particulièrement atroce. Le préfet, M. Angeli, me fit un jour avertir que j'étais inscrit sur la liste noire : mon nom et mon adresse avaient été trouvés sur un milicien tué. Les bureaux de la rue de la Charité, ce foyer de liberté intellectuelle, devenaient trop connus pour continuer d'être un lieu de réunion possible.

Il fallut plier bagages. Je suis revenu à Paris, où j'habitais chez Pierre Scize, rue de Sèvres, dans la même maison que Léon-Paul Fargue, sous le nom de Paul Bernon, courtier en librairie. Dans le même immeuble, on imprimait le *Combat* clandestin, qui déménagea en apprenant, ce que je n'ai su, moi, qu'après la guerre, que la Gestapo avait fait venir Mme Pierre Scize avenue Foch, pour l'interroger sur le courtier en librairie qui logeait chez elle. Cependant, dès 1942, nous avions loué quelques bureaux boulevard Montmartre, pour abriter éventuellement la rédaction du *Figaro*, l'immeuble du rond-point étant occupé par les Allemands. C'est ainsi que le 23 août 1944, nous avons pu faire paraître un numéro, rédigé sous les yeux des Allemands, en pleine insurrection de Paris. Ce jour-là à sept heures du matin, Maurice Noël, Ravon et Robinet sonnaient à ma porte, rayonnants et fripés, revenant de l'imprimerie et m'apportant le numéro du journal, sans signatures. Nous arrêtâmes le programme du jour. Le numéro du lendemain portait en manchette mon nom comme directeur, et la surlendemain François Mauriac signait l'éditorial, Wladimir d'Ormesson et Georges Duhamel des articles, et moi-même une note aux lecteurs. Le *Figaro* avait retouvé la vie. »

« Comme la guerre aura fait du bien à Pierre », disait Yvonne Sarcey, entendant par-là que l'exiguïté des trois bureaux de la rue de la Charité à Lyon avait établi entre P. B. et ses collaborateurs un contact humain qui manquait au palais d'Assuérus du rond-point des Champs-Élysées. D'ailleurs, *les Lyonnais*, ce petit groupe d'une quinzaine de personnes, ont au *Figaro* des avantages, et jouissent d'un traitement spécial, que les sept cents autres employés trouvent naturel. Mais P. B. est toujours prêt, si besoin est, à aider ceux de ses collaborateurs qu'il ne connaît même pas. C'est sans doute par une atavique générosité, et aussi par cet esprit d'équipe qui le poussa à vouloir diriger *une maison bien cimentée*. Cinglant dans ses lettres, proférant parfois des phrases-types, qui sont des

jugements sévères sur tel ou tel : « Il n'a pas d'épiderme » ou « Il n'a pas le sentiment du relief » et pire que tout, « c'est un polygraphe », il défendra pourtant toujours devant des tiers ceux qui travaillent au *Figaro*.

Et chaque 31 décembre, dans une petite cérémonie que l'on appelle au journal « la bénédiction des poignards » après qu'on lui ait remis le cadeau collectif choisi par Gérard Bauer (quelque édition rare), les remerciements émus de P. B. sont suivis d'un petit bilan de l'année écoulée, où il s'adresse personnellement à chaque chef de service, et à l'occasion des distinctions accordées à quelques-uns de ses collaborateurs, décoration ou prix littéraire, il fait un ravissant portrait parlé de chacun d'eux.

Journaliste né lui aussi, comme l'était Adolphe Brisson, critique ainsi que son père et son grand-père, Pierre Brisson, qui a publié de pénétrantes études sur Molière, Racine, et plus récemment sur Tchekov, a prouvé avec *Sycorax*, *Les Lunettes vertes* et *Le Lierre*, qu'il était un écrivain capable aussi de romancer ses réactions personnelles devant les aventures de la vie, et de rendre visibles les êtres qu'il a observés avec une attention sans faiblesse.

Mais si nous lisons trop rarement un ouvrage de lui, c'est qu'il a peu de loisirs, et qu'il est le contraire de son père qui travaillait n'importe où. Pierre Brisson, maniaque, ne travaille qu'à Versailles, et toujours dans le même appartement de l'hôtel Trianon. Et ses vacances, il ne les prend jamais à dates fixes, mais il choisit de s'en aller faire de petits voyages, aux époques où les touristes restent chez eux.

A Paris, il aime se coucher tôt, et lit beaucoup, soir et matin, remplissant des cahiers de notes et de citations. Des bibliothèques chargées de beaux livres aux somptueuses reliures, truffés de lettres et d'articles, enlèvent à son appartement, meublé d'acajou sur des tapis verts, son aspect presbytère anglais qui frappe dès l'entrée. Et d'une terrasse fleurie, on aperçoit au-dessus des arbres de Passy la courbe de la Seine et la colline de Montmartre. Au milieu des souvenirs et des portraits de tous les siens, fidèle à son passé, il habite ce lieu charmant. S'il n'y reste guère, c'est qu'il est fidèle à son métier qui l'appelle ailleurs. Fidèle aussi à ses amis, bien sûr, mais intolérant envers eux, s'ils ne partagent pas sa foi en quelques vérités essentielles pour lui, il n'est pas de ceux qui pardonnent tout au nom de l'amitié. La sienne, trop exigeante peut-être, se retire aussi entièrement qu'elle s'était donnée. Heureusement, il a un cœur, et plus vulnérable qu'il n'y paraît.

LE SOUVENIR DE LA FAYETTE AU CHATEAU DE LA GRANGE

A la frontière de l'Ile-de-France et de la Champagne, La Grange est un château fort du xve siècle, qui fut remanié deux cents ans plus tard, mais dresse encore sur ce plateau de la Brie la silhouette imprévue de ses massives tours d'angles. Il passa des mains de La Feuillade à celles d'un

riche conseiller du Parlement, Louis Dupré, dont l'héritière épousa le chancelier d'Aguesseau. Il devint une propriété Noailles quand une demoiselle d'Aguesseau épousa le duc d'Ayen, fils aîné du duc de Noailles, et leur fille Adrienne fut mariée à quatorze ans au marquis de La Fayette qui en avait dix-sept.

Il était né en 1757 à Chavagnac, en Auvergne, mais les jeux d'une alliance et sa destinée de héros de l'Indépendance américaine, de général de Louis XVI, de membre de l'Assemblée constituante, d'émigré prisonnier en Autriche, de député de Meaux en 1827, de commandant de la Garde nationale en 1830, l'amenèrent mourir, à soixante-dix-sept ans à La Grange, où il passa les trente-quatre dernières années de sa vie tumultueuse.

Le bicentenaire de sa naissance fut célébré cet été en Amérique et en France par de nombreuses manifestations, mais la porte fortifiée qui défend l'entrée de La Grange ne s'est ouverte que pour quelques visiteurs privilégiés. Le château appartient aujourd'hui au comte et à la comtesse René de Chambrun. René de Chambrun descend en ligne directe d'une fille de La Fayette, Virginie. Il n'y a que deux ans qu'il est entré en possession de La Grange, et aussitôt, aidé par Mme de Chambrun, il s'est mis en devoir de restaurer le château et de lui rendre l'apparence qu'avait connue La Fayette. « Cela n'a pas été difficile, prétend-il. C'est une maison où jamais rien n'a été jeté. Nous avons retrouvé toutes les factures de la réinstallation en 1799. Elles sont tellement détaillées que ce sont de véritables documents descriptifs. Et le docteur Cloquet écrivit en 1834 une *Lettre à un Américain* qui contient des détails si minutieux sur les meubles et les objets qui ornaient les appartements de La Fayette et de sa femme Adrienne que nous avons pu déjà remettre en état l'aile qu'ils habitaient tous deux. »

Ainsi, lorsqu'on entre dans la chambre de La Fayette, a-t-on l'impression émouvante qu'il est encore là. Une soie jaune qui tend les murs est la même que celle qu'il avait choisie, et le mobilier d'acajou, style fin Louis XVI, est celui dont il se servait. Sur sa table de chevet est posée la montre de Mme de La Fayette, une petite boîte en forme de cœur où elle conservait les miniatures de sa famille, et une autre en cristal monté d'or que La Fayette ne pouvait regarder sans attendrissement, paraît-il, car elle lui avait été donnée par la veuve du général Riego, libéral espagnol mort sur l'échafaud, et contient une mèche de ses cheveux et un morceau de sa cravate. Les lunettes de La Fayette sont posées à côté d'un journal encore sous bande à son adresse, le *New-York American*, dont la fraîcheur ferait croire que le numéro date du jour même. Car un des miracles de La Grange, dû à l'épaisseur de ses murs exempts d'humidité et à l'absence des rats, est l'état de conservation des innombrables papiers, lettres et livres entassés dans les greniers, et que René de Chambrun est en train de classer avec beaucoup de patience et de soins. Il a déjà retrouvé, entre autres, une intéressante correspondance de Necker et de Mme de Staël, et

une longue lettre où La Fayette donne ses suggestions sur les taxes et les impôts américains à Fenimore Cooper, qui faisait à La Grange de longs séjours dans la chambre d'une des tours, de nouveau aménagée aujourd'hui.

Une quantité de lettres échangées entre M. et Mme de La Fayette, si souvent séparés, ont été fidèlement conservées par l'une et l'autre, et remplissent des caisses. Certaines lettres d'Adrienne à son mari sont fort belles, et révèlent une grande noblesse d'âme. Mme de Staël disait que l'antiquité ne peut rien offrir de mieux que Mme de La Fayette comme exemple d'héroïsme et de vertu conjugale. Et cela ne dut pas lui être toujours facile, à cette fille des Noailles, d'être loyale envers son trublion d'époux, naviguant entre la monarchie et les révolutionnaires, et fier de pouvoir dire : « J'eus à Versailles la faveur, à Paris la popularité. » Cependant elle n'hésita pas, ayant échappé de justesse, grâce à l'intervention du ministre d'Amérique à Paris, au même sort que sa grand'mère, sa mère et l'une de ses sœurs guillotinée pendant la Terreur, à faire revenir ses petites-filles cachées en Auvergne, pour partir avec elles et rejoindre en Autriche La Fayette, dont elle partagea la captivité dans la forteresse d'Olmütz pendant deux ans. Elle y ruina sa santé et mourut à La Grange un soir de Noël, en 1807. Pendant les vingt-sept années où il vécut sans elle, La Fayette porta sur son cœur, dans un petit portefeuille que René de Chambrun a retrouvé, quelques-unes des ses lettres les plus émouvantes et une boucle de ses cheveux. Il devait bien cela à la jeune femme qui crut en sa mission, quand il s'embarqua, deux ans à peine après son mariage, pour l'amour de la liberté américaine, et qui resta seule cinq ans à La Grange, visitant les pauvres et les prisons.

Ses livres, aux reliures frappées d'un cœur à ses initiales, sont encore parmi les trois mille quatre cents volumes de la bibliothèque de La Fayette. « Comme j'ai retrouvé le catalogue, dit René de Chambrun, j'ai pu ranger les livres exactement comme ils l'étaient autrefois. » Ils garnissent entièrement les murs d'une pièce ronde de l'une des tours, et leurs rayons sont soutenus par des colonnettes Directoire blanches, surmontées de grands camées peints à l'huile, portraits de grands hommes chers à La Fayette, que séparent de petites urnes où sont inscrits d'autres noms célèbres. Les magnifiques reliures des ouvrages français, allemands ou anglais, d'histoire, de science politique, de littérature, de Beaux-Arts et même d'agriculture, sont protégés par des rideaux en soie vert pâle contre la lumière de deux hautes fenêtres aux larges ébrasements. Dans l'un d'eux le fauteuil et le bureau de La Fayette, sur lequel sont placés son encrier, ses plumes, ses cachets, et dans un tiroir ses cartes de visite et la plaque de cuivre qui servit à les graver, achèvent de donner l'illusion que l'activité de La Fayette n'est pas interrompue dans cet endroit studieux.

Et sur « le couloir des Polonais » s'ouvrent toujours les petites chambres des proscrits recueillis par La Fayette quand les Russes les chassèrent de Varsovie ; les deux canons que la ville de Paris lui donna pour

célébrer les Trois Glorieuses sont restés au pied de l'escalier ; le lierre planté par Fox lors de son séjour à La Grange après la paix d'Amiens est encore vigoureux, et l'on continue à se promener dans le jardin à l'anglaise inspiré par Hubert Robert. Le héros de l'indépendance de l'Amérique ne peut être évoqué nulle part, mieux que dans ce château de France.

LE MUSÉE D'ENNERY

Peut-être, s'il pleut sur l'avenue Foch, les amoureux qui vont au Bois le dimanche — il n'est ouvert que ce jour-là — y entrent-ils parfois abriter leur tête-à-tête. Mais rares sont les promeneurs qui pensent à visiter ces salles demi-obscures, où leur style 1880 les dépayserait plus sûrement que les collections d'Extrême-Orient entassées là.

Pourtant, ne serait-il pas un musée, l'hôtel d'Ennery vaudrait le voyage. Les droits d'auteur des *Deux Orphelines* et des mélodrames qui faisaient pleurer Margot, ont permis de surcharger les salons et les galeries de stucs roses, de colonnes corinthiennes, de cheminées monumentales sculptées en plein chêne, de lustres géants et d'appliques de bronze aux multiples globes à gaz, qui disent l'opulence d'un dramaturge à succès.

Les milliers d'objets japonais et chinois allant du meilleur au pire, accumulés sans discernement par un homme qui ne songeait qu'à se faire une collection à la mode Goncourt, c'est l'un de nos plus savants orientalistes, M. George Cœdès, qui en est le conservateur depuis 1947, où il succéda à M. Pelliot.

M. Cœdès, directeur honoraire de l'École française en Extrême-Orient, y a vécu trente-cinq années. Il en connaît les langues, l'histoire, la culture et les arts, et on lui doit sur ces sujets de nombreux ouvrages qui font autorité. Il ne se fait donc pas d'illusions sur son musée, mais il sait où se cachent parmi ce bric-à-brac les quelques pièces rares et belles qui s'y trouvent. Et il déplore que d'Ennery léguant ses collections à l'État, ait empêché de les mettre en valeur en interdisant de modifier leur présentation ou d'ôter quoi que ce soit.

Et l'on erre au milieu de meubles en laque, d'armoires incrustées de nacre, de coffres en peau de requin, de fleurs de lotus et de pavots dorés, de gardes de sabres, de potiches, de miroirs, de masques, de crapauds de faïence et de lions en bronze, et les vitrines sont encombrées de porcelaines et de jades, qu'ils soient de qualité ou de bazar.

De toutes tailles et de toutes couleurs, les dragons et les chimères pullulent, les démons grimacent et les dieux sont à peine plus rassurants. Mais l'œil se repose de ces visions de cauchemar devant les délicieuses figurines de bois que sont les poupées japonaises, bien que si peu enfantines dans leurs habits impériaux ou religieux. Et l'on ne s'arrache que difficilement à l'examen attentif des deux mille netskés, ces petites breloques d'ivoire ou de bois délicatement sculptées au Japon, où l'on décou-

vre des sujets légendaires ou sacrés, dramatiques ou comiques, d'un réalisme qui n'exclut ni la fantaisie, ni la poésie.

« C'est dommage, dit M. Cœdès, qu'on ne puisse les classer par époque et par genre. Beaucoup de ces netskés sont signés d'artistes connus, et sont des bibelots précieux. Mais, conclut-il avec une charmante philosophie, le musée d'Ennery n'est ni didactique, ni documentaire. Ce n'est qu'une collection privée, composée par un amateur de bonne volonté, mais peu éclairé. Et ceux qui le sont, se rendent plus volontiers aux musées Guimet et Cernuschi. »

Cependant, pourquoi ne respecterait-on pas les ukases du legs d'Ennery ? Il n'en coûte pas grand'chose à l'État pour entretenir le musée : le conservateur ne reçoit aucune autre compensation que celle d'être logé avenue Foch, et il n'a qu'un seul employé : le concierge qui ouvre la porte le dimanche. L'auteur des *Deux Orphelines* avait dû prévoir qu'à ce prix-là, son nom s'inscrirait plus longtemps sur le fronton de son hôtel que sur les affiches de théâtre.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE DES LIVRES

PREMIER TESTAMENT

d'Alain Bosquet *(Gallimard)*

Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent les vertus critiques d'Alain Bosquet : intelligence, vaste culture qui s'étend sur quatre langues, attachement passionné à une littérature qui est devenue pour lui une vraie religion. S'ils ne connaissent pas le poète, ils pourront le découvrir dans ce *Premier Testament*, dont la publication chez Gallimard a été une manière d'événement. Ils admireront ce que l'entière domination d'un langage peut tirer d'une métaphysique du néant : une sorte d'*auto sacramental* où le poète se moque de lui-même et se sacrifie sur l'autel d'une création qui n'est ni une réponse ni une excuse à l'absurdité du monde. Deux épigraphes illustrent son pessimisme : *Point d'œuvre qui ne se retourne contre son auteur : le poème écrasera le poète*, assure E. M. Cioran. Et Samuel Beckett : *Nommer, non, rien n'est nommable, dire, non, rien n'est disible.* Mais le poème réfute cette double condamnation et démontre avec agilité qu'il suffit de nommer les choses pour qu'elles soient ; ces strophes évoquent, par leur impertinence allègre, certains textes de Raymond Queneau :

Un agneau tout à l'heure est sorti de mon verbe ;
Il a fait quelques pas dans le ciel de l'été.
Mon agneau si verbal, vas-tu brouter mon herbe,
Verbale comme toi : je viens de l'inventer ?

Poésie, mon poème est son propre poète
Et son art poétique au mystère épuisé.
Il est son ennemi et son seul interprète.
Il s'aime, il se déteste, il est désabusé.

Un fourmillement d'images, un humour mêlé d'amertume, font de ce court poème un exemple et une leçon pour la nouvelle génération poétique.

PIERRE DE BOISDEFFRE.

(Suite de la chronique des livres page 142.)

par THIERRY MAULNIER

AUTOMNE

Le théâtre fleurit à l'automne. Depuis le 15 septembre, dans un Paris encore à demi vide de voitures, les salles ont rouvert sans grand bruit leurs portes pour renouer le fil du succès de la précédente saison ou, tout au moins, assurer au moyen d'une « reprise » une exploitation intérimaire jusqu'à la grande « générale » prévue pour le début d'octobre. Parmi les pièces qui ont, à des titres divers, marqué la saison précédente, il est clair que *Requiem pour une Nonne* aux Mathurins ; l'*Œuf* à l'Atelier ; *Patate* au Saint-Georges, mettent les heureux directeurs de ces théâtres à l'abri de tout souci pour de longs mois encore. Les inépuisables *Dialogues des Carmélites* ne vont quitter l'affiche du théâtre Hébertot le 13 octobre que pour une nouvelle tournée. Cependant, sur quinze ou vingt plateaux, les metteurs en scène et les comédiens sont au travail pour le meilleur ou pour le pire, qui nous seront révélés l'un et l'autre au cours des prochaines semaines. Nous savons déjà quels seront les événements du début de la saison. Nous applaudirons l'installation de la compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault au théâtre Sarah-Bernhardt mis à leur disposition par l'animateur du *Théâtre des Nations*, M. A. Julien. Nous savons qu'aux Bouffes-Parisiens, passés sous une direction nouvelle, M. Jean Renoir nous offrira l'adaptation d'une pièce de l'Américain Clifford Odetz, avec Mme Claude Génia, M. Paul Bernard et M. Daniel Gélin. Nous avons été avertis que la nouvelle comédie de M. Marcel Aymé à la Comédie des Champs-Élysées serait une charge violente contre les États-Unis. Nous attendons avec curiosité de savoir ce que Mme Marguerite Jamois, metteur en scène, aura obtenu des interprètes qui vont jouer au Théâtre Montparnasse-Gaston Baty le fameux *Journal d'Ann Frank*. Mais déjà, quelques impatients, quelques imprudents, sans attendre l'équinoxe, se sont lancés en éclaireurs sur la route de la saison nouvelle et ont reçu le baptême du feu.

Il n'est certes pas question d'imprudence, ni de baptême du feu pour le *Bobosse* de M. André Roussin, engagé à la Michodière dans une seconde carrière, qui pourrait bien n'être guère moins brillante et fructueuse que la première. Dans l'histoire déjà longue de l'activité théâtrale d'André Rous-

sin — déjà longue bien que cet auteur n'ait pas depuis si longtemps passé la quarantaine — *Bobosse*, avec *les Œufs de l'Autruche* et *Nina*, appartient à ce qui a été, jusqu'à présent, la meilleure période : celle au cours de laquelle l'auteur a su le mieux concilier, avec les exigences de l'immense public qu'il a pu conquérir et sait si bien satisfaire, celles de sa propre personnalité d'écrivain de théâtre. Cette excellente reprise d'une œuvre moins forte sans doute, moins âprement comique que les *Œufs de l'Autruche*, mais ingénieusement agencée, pétillante, vive, et aimable au sens vrai du terme, nous donne, en même temps que beaucoup de plaisir, une sorte de regret : le regret qu'André Roussin ait, dans ses comédies plus récentes, perdu un peu de cette grâce, fait un peu trop de concessions au public, oublié une part de ce qu'il y avait de spontané, de primesautier dans son invention naturelle pour un comique toujours efficace certes, mais plus mécanique, moins vivant. Notre auteur est d'ailleurs assez doué pour revenir à la veine de *Bobosse*[1] le jour où il le voudra.

M. Alfred Adam nous a donné, lui, une nouvelle comédie, *La Terre est basse*, montée au théâtre La Bruyère par un Georges Vitaly plus actif que jamais (puisque, dans le même temps, ce même Georges Vitaly prépare la *Mégère apprivoisée* à l'Athénée avec Pierre Brasseur et Mme Suzanne Flon). Une des œuvres les plus célèbres d'Armand Salacrou s'appelait *La Terre est ronde*. *La Terre est basse* de M. Alfred Adam n'a rien à voir, est-il besoin de le dire ? avec le grand et rugueux Savonarole. Il s'agit d'une comédie d'un ton léger, sur le thème de cette paresse méridionale qui a inspiré tant d'histoires marseillaises ou corses. La paresse est un vilain défaut, certes, et même un péché capital, mais alliée à un peu d'accent et de soleil, elle fait des hommes assez agréables à fréquenter, et elle peut fournir à un auteur comique ingénieux quelques dizaines d'effets sûrs, dans le style des classiques : « Je ne travaille jamais entre les repas » ou : « Non, merci. Je les roule moi-même. Le docteur m'a recommandé de prendre de l'exercice. » M. Alfred Adam ne s'est pas préoccupé de réhabiliter la paresse — ce qui serait à coup sûr possible : on peut soutenir que la paresse est à l'origine de tout le progrès humain, puisque l'homme n'a inventé des machines que pour économiser son propre effort — il ne s'est pas préoccupé non plus de fouiller un caractère. On peut même reprocher à sa comédie sur la paresse d'être un peu paresseuse et de ralentir parfois son cours à l'excès, comme les ruisseaux qui n'ont pas assez de pentes. Mais elle comporte des scènes amusantes, et elle est jouée avec une conviction suffisante par de bons comédiens, parmi lesquels il faut faire une place à part à M. Jacques Dufilho, d'une vérité et d'une humanité dans la charge elle-même si convaincante, que nous sommes sûrs d'avoir rencontré son personnage la veille ou l'avant-veille et d'avoir eu une conversation avec lui au coin de notre rue.

Du côté de ce qu'il est convenu d'appeler l'avant-garde, il faut noter la

1. Publié dans la *Revue de Paris* en mai et juin 1950.

reprise de deux pièces d'Eugène Ionesco, *Comment s'en débarrasser* et *le Nouveau Locataire* au Théâtre d'Aujourd'hui. M. Eugène Ionesco a conquis et, à coup sûr, mérité un certain nombre d'admirateurs, souvent fanatiques, en apportant dans notre théâtre un langage non encore entendu, en même temps banal et mystérieux, burlesque et grinçant, tragique et parodique, qui dans les moments de réussite déchaîne le rire à la limite de l'angoisse. Je ne suis pas sûr, pour ma part, qu'il s'agisse là véritablement d'une « voie nouvelle » pour le théâtre. J'ai plutôt le sentiment, comme je l'ai en face des œuvres de M. Beckett, avec lesquelles M. Ionesco a quelques ressemblances, d'une expérience-limite de l'absurdité et du vide, bien vite menacée par la monotonie. En outre, la technique même de M. Ionesco implique des effets de répétition, voulus sans aucun doute comme est voulu l'agacement qu'ils provoquent chez le spectateur, mais dont le maniement est délicat au théâtre, où l'on ne passe que trop vite de l'intérêt à la lassitude, de l'attention à l'ennui, et de l'obsession à l'indifférence. Je ne suis même pas absolument certain que la déception éprouvée et avouée au Théâtre d'Aujourd'hui par les spectateurs les plus favorablement disposés envers le théâtre de M. Eugène Ionesco ait résulté seulement de remaniements malheureux dans la première pièce, d'une mise en scène discutable et de l'infériorité des acteurs, comparés à ceux de la création. Cette déception est peut-être venue aussi de ce que par nature même, un théâtre de l'insolite, comme celui dont il s'agit, est voué à une usure très rapide de ses effets.

Au « Théâtre en Rond », une autre œuvre « insolite », *Bircotte dans la Nuit*, de M. J.-G. Chauffeteau, a été, elle aussi, accueillie sans chaleur. M. Jacques Lemarchand, qui n'est certes pas suspect d'indifférence, ni de tiédeur à l'égard des tentatives faites par les jeunes auteurs pour frayer des voies nouvelles au théâtre contemporain, mais qui refuse légitimement de se faire, de ces tentatives, le « laudateur maniaque », a parlé d'une œuvre « qui ne commence ni ne finit », et où « les intentions et la pensée de l'auteur se perdent dans l'obscurité ». Le cadre choisi est-il, ici, en partie coupable ? Ce n'est pas impossible. Des indications même de l'auteur, il résulte que *Bircotte dans la Nuit* doit se dérouler devant le spectateur avec une lenteur et une étrangeté de cauchemar. Or, le « Théâtre en Rond », qui n'existe qu'à un exemplaire à Paris, mais qui connaît une assez grande faveur aux États-Unis où il est pratiqué par des troupes universitaires et par des équipes de semi-professionnels (sous des tentes de cirque notamment) constitue un instrument d'expression dramatique extrêmement intéressant, et, pour certaines œuvres, sans doute supérieur au théâtre « à l'italienne ». Mais sa scène, son *ring* établi au milieu même des spectateurs, pour ainsi dire sans séparation, sans profondeur et sans mystère, sous l'éclat implacable des projecteurs, est d'une sincérité et d'une nudité terribles. Il ne laisse à peu près aucune place à l' « illusion » haïe de M. Bertold Brecht. En outre, par la nécessité même qu'il impose aux acteurs de faire face, tour à tour, à tous les points cardinaux, il impose le mouvement. Admirablement adapté à un théâtre vif et direct,

à la commedia dell' arte et à certaines œuvres de Shakespeare, à tout ce qui rattache l'art dramatique à ses origines populaires et foraines, il constitue un piège redoutable pour d'autres œuvres qui, par leur contenu même, exigent la séparation de la scène, la présence du décor, l'éloignement et l'irréalité.

Au Petit Marigny, M. Sacha Pitoeff, qui avait été très heureux dans ses mises en scène de Tchekhov et de Gorki, l'a été moins, semble-t-il, en s'attaquant à Gozzi. Ce n'est pas ici la salle qui est en cause, c'est l'animateur lui-même. Il se peut qu'il y ait trop de distance entre le tempérament slave de M. Sacha Pitoeff et la comédie vénitienne : et il n'est pas certain que nous ayons en France la race de comédiens qu'il faut pour jouer Gozzi dans le rythme éblouissant que lui donne, par exemple, le Piccolo Teatro de Milan. Le décor d'André Lacombe est excellent.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE DES LIVRES

TITO

par Branko Lazitch *(Fasquelle)*

M. Branko Lazitch participa au mouvement de résistance du colonel Mihaïlovitch. Recherché par la Gestapo et brouillé avec les communistes, il quitta la Yougoslavie après l'entrée des troupes soviétiques dans son pays. Auteur de plusieurs volumes traitant du mouvement communiste international, il nous donne aujourd'hui une histoire de la révolution yougoslave (1937-1956) que l'on pourra confronter utilement avec les ouvrages de source titiste portant sur le même sujet. Tout en reconnaissant les caractères spécifiques du titisme, M. Branko Lazitch insiste sur les liens idéologiques qui n'ont jamais cessé d'unir Belgrade à la centrale marxiste-léniniste. Il est d'ailleurs généralement reconnu par les observateurs neutres que, dans la brouille de 1948 à 1953, la rivalité personnelle de Staline et de Tito a joué un rôle au moins aussi important que les divergences doctrinales. « S'il y a une conclusion historique à tirer de l'expérience titiste, écrit l'auteur, c'est que même en dehors du bloc soviétique, le communisme reste à la fois économiquement déficient et politiquement dictatorial. » On l'a vu dans l'affaire hongroise où Tito, après avoir hésité, a admis la « nécessité » de la répression.

P. F.

TRAITE DE PALEONTOLOGIE

par J. Piveteau et Collaborateurs *(Masson et Cie)*

Le profeseur Jean Piveteau a entrepris la publication d'un *Traité de Paléontologie ;* trois tomes consacrés aux invertébrés sont déjà parus.

L'étude des vertébrés comprendra quatre tomes, le dernier traitant de l'Homme et des époques de l'intelligence. Le tome V vient de paraître ; il est intitulé : *La sortie des eaux ; Naissance de la tétrapodie ; L'exubérance de la vie végétative ; La conquête de l'air.* Ce bref sommaire résume l'intérêt du volume qui retrace une phase importante de l'évolution de la vie.

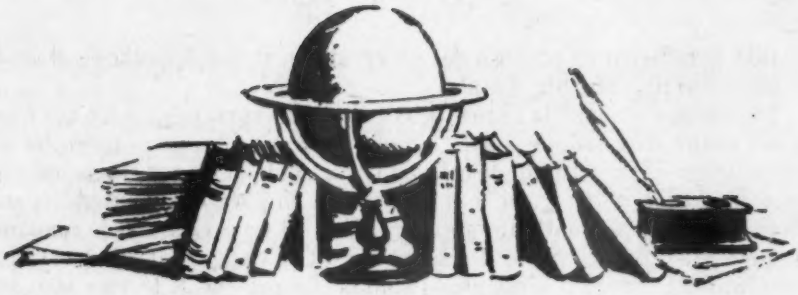
On assiste au passage de la vie aquatique à la vie aérienne qui entraîne une véritable révolution organique. Des Amphibiens très diversifiés, se dégagent les premiers Reptiles qui confèrent à l'ère secondaire son caractère essentiel. Les Reptiles se divisent en deux groupes, l'un qui annonce les reptiles modernes et les oiseaux, l'autre les mammifères.

Le livre se termine par l'histoire des oiseaux et notamment par une description détaillée des deux spécimens d'*Archeopteryx* qui montrent que le type aérien se réalisera totalement après l'acquisition de la fonction du vol.

Ce volume donne de l'évolution des amphibiens, reptiles et oiseaux, un aspect moderne reposant sur d'excellentes observations réalisées avec les techniques nouvelles.

A. T.

(Suite de la chronique des livres, page 159.)



JAMES JOYCE ET DIVERS DÉDALES

par Marcel Thiébaut

PREMIÈRE APPARITION DE JAMES JOYCE

L'intéressant ouvrage que Jean Paris consacre à *James Joyce* (Éd. du Seuil) fait renaître dans l'esprit de quelques-uns d'entre nous de lointaines émotions. Il y a quelque trente-cinq ans, à une époque où l'on ne pouvait encore se procurer ses œuvres, on recueillait sur Joyce des renseignements très contradictoires : un fumiste ; un extravagant ; un pornographe (on a dû brûler ses livres ; ses publications dans *The Little Review* ont fait scandale) ; c'est un découvreur ; un génie ; il construit un monde nouveau. On restait perplexe : James Joyce terre inconnue. Puis on eut en mains les premiers textes : les traductions n'observaient pas d'ailleurs la chronologie : celle de *Dedalus* parut avant celle de *Gens de Dublin* (avec l'admirable préface de Larbaud bien faite pour stimuler encore davantage la curiosité) et trois ans plus tard surgissait chez les libraires l'imposant *Ulysse*.

Chacune de ces œuvres apportait une révélation, mais on ne parvenait pas à cerner l'auteur. Comme une terre nouvelle dont on approche en tirant de longues bordées les perspectives semblaient se déplacer chaque fois qu'on ouvrait un nouveau livre ; impossible d'établir un relevé topographique de son univers.

Aujourd'hui, après trente ans d'études poursuivies par maints critiques en Angleterre comme en France, la question Joyce, tous ses manuscrits enfin publiés, est nettement posée, on a sondé, colligé, commenté tous ses écrits, relevé avec soin ses itinéraires [1], ce qui ne signifie pas que tout soit devenu clair, Joyce ayant une personnalité trop originale pour ne pas réussir, Protée de l'autre monde, à échapper encore quand on croit l'avoir saisi. Mais en ce qui concerne les thèmes développés dans ses œuvres, on pourra s'appuyer dorénavant chez nous sur le livre de Jean Paris qui est

1. Ceci tout récemment par les soins de P. Hutchins (*James Joyce's World*).

solide, intelligent et propose des observations et des hypothèses dont il faudra dorénavant tenir compte.

Quand on a terminé la lecture de cet ouvrage, repris contact (ce qui n'est pas l'affaire d'une soirée !) avec l'œuvre de Joyce, et qu'on rapproche les impressions d'aujourd'hui de celles d'il y a trente ans, on a l'occasion une fois de plus de réfléchir sur tout le mouvant du phénomène littéraire, sur les raisons qui peuvent faire apprécier d'abord un écrivain et le condamner ensuite à l'oubli. Sur celles aussi, s'il est de ceux appelés à *durer*, qui déterminent, lorsqu'il n'est plus l'homme du présent, à le voir sous un autre jour, ou à l'admirer pour d'autres motifs. En ce qui concerne Joyce la nouveauté *formelle* de son œuvre (monologue intérieur, composition en rosace, hiatus dans le récit, etc.) n'étonne plus aujourd'hui autant qu'elle le faisait hier (tant d'autres sont entrés dans cette voie), par contre on est plus sensible encore à l'extraordinaire singularité de son esprit.

De Dublin a Zurich.

Il est de ceux dont on ne peut négliger la biographie. Les événements de sa vie ont exercé sur son œuvre une action déterminante. Il est né en 1882, en Irlande. Son père semble avoir été du type raté-intelligent : il avait fait des études de médecine, de la politique, travaillé dans une distillerie, dans une administration. Il n'y avait de stable en lui que l'instabilité. Certaines photographies révèlent un pochard tourmenté. La mère, créature timide, n'avait pas su s'empêcher d'avoir treize enfants. Le ménage vivait dans une gêne perpétuelle, génératrice de déménagements. Les Joyce ont accompli quinze fois l'opération, parfois clandestinement. La passion politique mouvementait leur vie de famille. Parnell, l'affaire Parnell n'ont cessé de sonner le tocsin au-dessus de l'enfant James Joyce. L'Irlande lui apparaissait comme un volcan noir, toujours en éruption.

A six ans James Joyce fut placé dans un collège de Jésuites : Clongowes Wood. On y accédait par une énorme porte médiévale, le centre était un vieux château. L'idée surgissait aisément qu'on n'en pourrait jamais sortir. D'où le concept de labyrinthe qui plane sur le fascinant récit de sa jeunesse que Joyce a publié sous le titre de *Dedalus*.

Quand on relit ce « roman » on retrouve avec une admiration intacte les pages où Joyce a recomposé l'extraordinaire sermon du recteur sur l'Enfer. Ce n'est pas sans raison que ce chapitre était resté si profondément gravé dans l'esprit des premiers lecteurs : la mémoire ne choisit pas au hasard. L'homme qui a écrit cela a touché le fond d'un abîme, l'abîme de la terreur. Il ne pouvait s'en tirer qu'en devenant prêtre, et James Joyce y songea, ou en prenant la fuite, ce qu'il devait faire un jour, le jour où il eut renversé d'un coup de pied la marmite politique irlandaise et tourné le dos à la religion.

Avant d'en venir là il mena, étudiant, une vie inquiète livrée à d'errantes putains et à une lecture intensive. Shakespeare et Homère entre

deux péripatéticiennes. Joyce avait été furieusement sentimental, mais, comme Larbaud, il semble qu'il ait limité ses tourments romantiques au temps où tout jeune garçon il regardait les toutes jeunes filles. *Arabie*, un des chapitres de *Gens de Dublin*, évoque un James Joyce adolescent qui, en songeant à la sœur d'un ami, est « *sur le bord de l'évanouissement* » et répète inlassablement « *O amour ! ô amour !* », des « *folies sans nombre tourmentant pendant de longs jours ses pensées* ».

Ses lectures d'étudiant sont curieuses : Maupassant, Mallarmé, Dostoïevsky, cinquante autres écrivains, et surtout Aristote et Saint-Thomas. L'emprise de la philosophie médiévale sur son esprit ne devait plus s'effacer : elle explique en grande partie son œuvre et même sa vie. Une page (admirable) de *Dedalus* révèle jusqu'à quel point le jeune étudiant était gorgé de littérature : une promenade dans Dublin évoque pour lui successivement « *la prose claustrale, veinée d'argent de Newman* », la mélancolie du poète Guido Cavalcanti et le génie d'Ibsen. Une boutique d'articles pour marins fait retentir en lui un chant de Ben Jonson. Quand il est las de poursuivre l'essence du beau à travers les « *paroles spectrales d'Aristote et de Thomas d'Aquin* » il va contempler des fenêtres anciennes qui font surgir dans sa mémoire « *les chants alertes du temps d'Elisabeth* ».

Des témoignages de familiers, les notes de James Joyce lui-même révèlent que vers 1900 il a déjà rompu avec l'Église. Toutes ses réactions sont d'un révolté (affligé d'un assez mauvais caractère) ; il est également féroce pour les prêtres, les Anglais, les Irlandais. Impossible pour lui de se ranger dans aucun parti : il aime l'Irlande, mais déteste ses fureurs politiques, il est décidé à écrire son œuvre non pas en gaélique, mais en anglais, ce qui lui vaut (voir sa nouvelle *les Morts*) d'être traité dédaigneusement d'*anglish* par des jeunes filles irlandaises pour lesquelles il a de l'inclination. Bref en son propre pays il se sent seul et ne peut le supporter. Aussi choisit-il l'exil en 1902 et gagne-t-il Paris.

Bien qu'il soit appelé à revenir quelquefois en Irlande, tout au moins jusqu'en 1912, date à partir de laquelle il n'y remettra plus les pieds, cette résolution de fuir son pays est importante : elle fait de l'Irlande (quoiqu'il ne cesse pas de juger avec sévérité ses habitants) un paradis perdu qu'il évoquera dans son œuvre comme une terre à la fois matérielle et immatérielle, elle le mure en lui-même et l'incite à reconstruire le monde à sa guise, tendance qu'accentuera encore à la fin de sa vie une cécité quasi-totale. Elle achève aussi de le désolidariser de toutes les passions politiques, si bien que voyant en lui-même, perpétuel errant, un Ulysse, il se reconnaîtra aussi en Télémaque : celui qui reste loin des combats. Tout s'organise donc dans sa vie pour libérer son esprit des astreintes de l'espace et du temps.

Il semble bien aussi qu'il ait travaillé alors à se libérer de lui-même, à se recomposer, à refouler cette extraordinaire sensibilité qui fait de *Dedalus* un livre si inquiet, si frémissant. Le tourment romantique, il l'a repoussé. Il a réglé sa vie : l'étudiant coureur de filles a épousé Nora

Barnacle, femme sans culture, que Jean Paris rapproche de Thérèse Levasseur. On ne lui connaît plus de maîtresses et son érotisme reflue vers son œuvre qui chaque jour davantage devient sa vraie vie.

Veut-on pourtant jalonner les itinéraires de Joyce à partir de 1902 ? Installé à Paris (hôtel Corneille) il y connaît une profonde misère (comme son père il a vite abandonné ses études de médecine). En 1904 on le trouve à Zurich et à Pola, en 1905 il devient professeur à Trieste dans une école Berlitz. C'est là qu'il rencontre Italo Svevo. Il restera jusqu'en 1915 dans cette ville « méconnue par excellence » où Philippe Soupault, un jour, ira rechercher ses traces [1]. Mais la guerre fait fuir « Télémaque », qui se fixe à Zurich.

Cinq ans plus tard, après un nouveau et bref séjour à Trieste, il s'installe à Paris. Bientôt la gloire l'y visitera, mais les tirages de ses livres resteront relativement limités (on lui a « piraté » plusieurs éditions) et matériellement son existence serait encore difficile sans l'aide d'un mécène ; sa famille est auprès de lui (il a eu plusieurs enfants) ; il a de nombreux amis parisiens (Larbaud, Jolas, Soupault, Fargue) et les réunit volontiers pour des soirées presque toujours d'anniversaire (il adore les anniversaires et trouve vingt raisons de les multiplier), au cours desquelles il se met au piano et fredonne ou déclame longuement « des chansons irlandaises » ; le jour il fait d'interminables promenades dans la ville, s'arrêtant très volontiers dans les cafés. Nous l'avons vu chez lui alors, absent aux yeux verts, dont le maigré visage fugitivement éclairé par une gaîté incisive et folle faisait songer à un professeur, un prêtre. Il semblait se dégager avec peine d'une obsession : celle de son œuvre. (C'était le temps où il écrivait *Finnegans Wake* dont la composition, pendant seize ans, ne cessa de l'absorber, peut-être de le torturer).

En simplifiant on peut dire qu'il a intensément *vécu* jusqu'en 1902 (il avait alors vingt ans) puis, exilé, il a reporté son élan vital sur la lointaine patrie qu'il métamorphose [2] et sur son œuvre, une œuvre où il fait fermenter les élans passionnés de sa jeunesse transformée en un réservoir de forces littéraires. On dirait que ses communications avec les êtres qui l'entourent sont réduites alors à l'essentiel : travail de professeur, vérifications psychologiques. Quand il va au théâtre (ce qu'il fait volontiers) c'est moins pour écouter une pièce que pour se plonger dans une atmosphère de vivants, pour se détendre comme dans un bain. Il apparaît comme doublement en exil, exil de son pays, exil de lui-même. Pendant quarante ans il semble n'avoir pris avec la « réalité » qui l'entoure que des contacts

1. *Souvenirs de James Joyce,* par Philippe Soupault.

2. Philippe Soupault demanda un jour à Joyce pourquoi il refusait de retourner en Irlande : « *Pour répondre, il se contenta de me regarder et de sa longue main il remua, à la façon des aveugles, les feuilles qui étaient les fragments de la partie de l'œuvre qu'il écrivait à cette époque. Ai-je mal traduit sa réponse en pensant que pour achever son œuvre, il lui était nécessaire de ne pas comparer la réalité et l'évocation, de ne pas troubler par une déception obligatoire son image de Dublin ?* »

distraits et intermittents. Les pays qu'il habite ne se nomment pas Pola, Trieste, Zurich ou Paris, mais *Dubliners*, *Dedalus*, *Ulysses*, *Finnegans Wake*.

James Joyce et Saint Thomas.

Si l'on veut comprendre l'œuvre de Joyce, œuvre de grand lettré, œuvre difficile, on ne peut esquiver un préambule philosophique. Le plus sage est de se reporter d'abord à la longue conversation sur la beauté littéraire qui a trouvé place à la fin de *Dedalus* (entretien de Stephen et de Lynch). Elle est presque tout entière inspirée par les conceptions de saint Thomas. « *Le beau*, selon le docteur angélique, *est ce dont l'appréhension cause le plaisir* ». Après avoir analysé un objet l'artiste perçoit en celui-ci « *un caractère universel qui le fait rayonner au-delà de sa condition...* » Il goûte alors « *le lumineux et silencieux équilibre du plaisir esthétique... l'enchantement du cœur* ».

Cet *enchantement du cœur* surprend si l'on a oublié que pour les philosophes du Moyen Age, s'inspirant de Platon et d'Aristote, tout individu ou objet recèle sous ses aspects changeants une entité métaphysique fixe : son *essence* [1]. L'instant où la qualité suprême du beau est lumineusement appréhendée par l'esprit est précisément aux yeux de Stephen celui où l'objet est perçu comme essence. La philosophie qui étaie l'œuvre de Joyce est une philosophie *essentialiste*.

Malheureusement quand, s'éloignant de la théorie, on s'efforce d' « appréhender » les essences, l'embarras commence. Il est possible que la poésie les frôle, que la mystique s'y installe, mais la raison hésite à les admettre et, imitant Descartes, prétend leur tourner le dos. Un artiste ingénieux ou inspiré peut, il est vrai, trouver des accommodements. Joyce, qui nomme *épiphanie* l'instant où se manifeste la spiritualité d'un objet, estime qu'il « épiphanise » dès lors qu'il a découvert son caractère dominant. La glissade paraît forte et l'on pourrait dire qu'à ce compte Zola a « épiphanisé » toute sa vie. Joyce pare l'objection et rentre en spiritualité car, s'appuyant sur ce « caractère dominant », il transforme l'objet en symbole. Par ce biais où l'engagea son instinct il a réintroduit l'infini dans ses œuvres. Celles-ci proposent une longue collection de symboles.

Cette disposition fait de Joyce un *interprète* de l'univers matériel, il discerne les signes que celui-ci propose, il le *révèle*. Tout se passe comme si, le monde étant rangé autour de lui, il éclairait tour à tour les parties du cercle sur lesquelles son regard se pose. Il les éclaire par des références à son univers intérieur. Joyce, suivant là encore son inclination à l'allégorie, s'est même comporté comme si, à l'exemple des occultistes,

1. Essence... substance : cette question (qui provoqua la fameuse querelle des universaux) est exposée dans tous les traités de théologie et de philosophie ; l'explication la plus claire pour les non-philosophes me paraît être celle proposée par Pierre Lasserre dans le dernier volume de la *Jeunesse d'Ernest Renan*.

il discernait des rapports permanents entre son univers intérieur, voire son corps, et le monde extérieur. Il s'admet *microcosme* dans le *macrocosme*. Cette idée médiévale inspire certaines correspondances d'*Ulysse* (chaque chapitre symbolise une partie du corps) et, plus Joyce s'est avancé dans la vie, plus elle l'a incité à organiser ses pensées comme s'il se trouvait placé au centre d'une rose des vents gigantesque.

Toute position spiritualiste sous-entend le projet de s'affranchir du temps. Stephen, engagé dans ses commentaires du thomisme, précise qu'à ses yeux le parfait plaisir esthétique, à peine surgi, se sépare du mouvement et crée un *bonheur statique* [1]. Shakespeare, Corneille, Racine lui donnent raison, car ils suscitent parfois une émotion qui se détache soudain de sa cause et plane immobile au-dessus du déroulement de la pièce.

Il est probable que Joyce attendait de son œuvre les mêmes effets. On peut contester qu'il y soit parvenu par la grande voie thomiste, mais les symboles lui ont offert un moyen de se dégager du présent qui entre ses mains s'est révélé efficace. Stephen-Joyce, le héros de *Dedalus*, est convaincu que son destin spirituel prolonge celui de Dédale et de Thésée ; Lynch, son compagnon, met ses pas dans ceux d'Iago et de Judas ; Bloom dans *Ulysse* devient Ulysse, Moïse, J.-J. Rousseau et beaucoup d'autres, tandis qu'autour de lui la mythologie, l'histoire grecque et l'irlandaise se confondent, les premières préfigurant la dernière, comme l'Ancien Testament pour maints exégètes le Nouveau.

Un lecteur sensible, entré dans le mouvement des métamorphoses proposées par Joyce, éprouve qu'il y a dans ces perpétuels avatars, une puissance communicative. Ayant refermé *Ulysse* il s'aperçoit avec étonnement qu'il ne peut plus faire un geste sans éveiller en lui-même une résonance historique. On ne peut douter que Joyce ait connu cet état dont on sait qu'il peut devenir dangereux, car l'obsession de l'unité mène loin et Nietzsche l'a sans doute connue quand, au seuil de sa démence, il signa ses lettres Jules César, Dionysos ou Jésus-Christ.

Un pareil danger ne menaça jamais Joyce, parce qu'il y avait en lui du farceur irlandais et que son sens du comique l'engageait souvent à prendre du recul à l'égard de ses propres inventions.

Le dualisme est un trait capital de son esprit. Intellectuel habitué à jouer avec des signes il a accepté les théories de Vico pour qui *la vie d'un éphémère égale celle d'un homme* et *la plus extrême vitesse représente un état de repos* [2]. Il les a acceptées comme des hypothèses de travail qui lui ont permis de rassembler l'histoire de plusieurs siècles dans l'étau de quelques heures, mais il ne leur a accordé qu'une foi à éclipses. C'est pourquoi son œuvre, que l'on associe souvent à celle de Proust, comme se

1. « *Les sentiments éveillés par un art imparfait sont au contraire cinétiques : désir ou répugnance* » (*Dedalus*, 223).

2. Il faut lire à ce sujet les études de Samuel Beckett et de Marcel Brion publiées en anglais dans un recueil de travaux consacrés à *Work in Progress* (premier titre de *Finnegans Wake*) par Shakespeare and C°.

développant dans la quatrième dimension, ne paraît pas de ce point de vue égaler le *Temps Perdu*. Sauf dans *Dedalus*, où l'émotion l'emporte souvent sur la réflexion, ses presciences intellectuelles ne lui ont pas donné une impulsion aussi vive qu'a pu le faire chez Proust l'analyse des sensations.

Le sens comique de Joyce s'exerce parfois dans le jeu des symboles, très souvent dans toute cette partie de son œuvre (constamment liée à l'autre) où il décrit la vie. En effet, de même que sur le subtil réseau des intentions philosophiques du *Temps Perdu*, Proust a posé un roman de mœurs qu'on peut lire comme un roman de Balzac, il y a, dans les ouvrages de Joyce de très nombreux récits dont on peut ignorer la signification ésotérique. Ses livres, intellectuels par leurs sources et par leurs fins, sont également ancrés — et très fortement — dans le réel. Ils sont grouillants d'êtres bien en chair, débordants de vitalité. La matière humaine y est brassée à pleine pâte, tantôt avec une intention méprisante qui rapproche l'auteur de Swift, tantôt avec une richesse d'invention comique, qui aurait conquis les commères de Windsor. Un examen de ces ouvrages, même rapide [1] rend sensible le double aspect de cette entreprise où l'équilibre entre deux principes opposés fut si longtemps et si heureusement maintenu.

Labyrinthe et Liberté.

Les intentions spiritualistes de *Gens de Dublin* (écrit de 1903 à 1906) avaient échappé aux premiers lecteurs. Un critique aussi pénétrant que Larbaud n'y voyait qu'un portrait de Dublin et de ses habitants et, tout en l'admirant, jugeait que ce livre n'avait pas d'unité, les nouvelles restant *isolées* les unes des autres. Elles sont en effet très diverses : un groupe de Dublinois fête l'anniversaire de Parnell ; deux souteneurs se confient leurs projets sentimentaux ; un prêtre qui a profané le calice meurt lentement ne se sentant plus de raison de vivre ; un employé de bureau qui a été réprimandé par son patron bat son fils par compensation, etc. Pourtant plusieurs nouvelles développent le thème de l'évasion : l'auteur au travers de ces récits revit l'époque où l'idée de rompre avec son passé et de quitter l'Irlande l'obsédait.

On ne peut s'en tenir aujourd'hui à cette conception d'un ouvrage sans cohésion. Les œuvres postérieures de Joyce ont permis d'apercevoir le filigrane enfermé dans toutes les pages de *Dubliners*. Jean Paris a discerné avec subtilité une composition organisée autour de trois mots : *paralysie* (mort) ; *gnomon* (temps) ; *simonie* (sacrilège). Il a peut-être poussé trop loin les hypothèses, mais dans les grandes lignes son exposé est convaincant. Ce qu'on en peut retenir avec certitude c'est qu'il y avait là les éléments de cette étrange composition en cercle et entrelacs qui

1. Nous laisserons de côté, comme d'importance secondaire, un recueil de poèmes, une pièce de théâtre et *Stephen le Héros*, première version de *Dedalus*.

sera celle d'*Ulysse* — et que derrière ces récits naturalistes (où l'on perçoit pourtant une résonance Tchekov) l'auteur avait, par le sujet de chacune de ses nouvelles, marqué quinze stations symboliques devant les vices et les vertus avant de pousser ses personnages (dans la dernière d'entre elles, la plus émouvante) vers *les régions où séjourne l'immense multitude des morts.*

La peinture d'une ville refermée sur elle-même, monde clos où fleurissent quelques vertus et prospèrent tous les vices, le désir d'évasion : on trouve déjà là les thèmes de *Dedalus* et d'*Ulysse*. Le souci d'établir une *somme* des attitudes humaines, la composition portant le récit d'Est en Ouest (par le choix des lieux où s'exerce l'action) et bouclant ainsi le livre dans un demi-cercle révèlent aussi des préoccupations à la fois morales et techniques qui ne cesseront de s'affirmer par la suite. *Dubliners* nous semble donc aujourd'hui parfaitement lié au reste de l'œuvre. Quelle que soit l'estime qu'inspire ce livre on ne peut d'ailleurs le mettre au rang de ceux qui suivront. Exercice préparatoire.

Dedalus est un grand livre. Le sous-titre « *Portrait de l'Artiste jeune* » affirme d'entrée son caractère autobiographique. Joyce (nommé ici Stephen Dedalus) dépeint sa vie au collège de Clongowes, au Belvédère, à l'Université, mais *il la double par une chaîne de symboles* dont les premiers lecteurs n'avaient pu percevoir l'importance. Certes le titre ne laissait aucun doute sur l'identification de Stephen avec Dédale, l'architecte du labyrinthe, mais Dédale-Stephen se confond allégoriquement avec d'autres personnages célèbres, voire des saints. Le désir de se dégager du présent, en lui donnant une valeur représentative couvrant les siècles, s'affirme sur tous les plans : Stephen, futur écrivain, se considère comme le *prêtre de l'imagination éternelle* ; lorsque, ayant échappé à la prison-labyrinthe du collège il s'enfonce dans cet autre labyrinthe que représentent les rues populaires au centre desquelles l'attend une fille, minotaure femelle, il a le sentiment de *s'éveiller après des siècles de torpeur* ; quand il prend enfin la résolution de rompre avec la religion et de fuir l'Irlande il écrit : « *Je pars pour la millionième fois chercher la réalité de l'expérience* ». Eternels retours.

Il ne s'agit pas ici d'indications éparses, sollicitant une interprétation qui ne s'impose pas. Le climat intellectuel dans lequel vit un grand écrivain se reflète dans toutes les parties de son œuvre et ce qu'il ne dit pas finit par se manifester un jour aussi clairement que ce qu'il a exprimé. Une certaine résonance propre à tous les épisodes de ce livre les loge hors du temps, dans ce no man's land d'éternité où s'installent si aisément les personnages de Shakespeare. L'extraordinaire sermon du recteur sur l'Enfer, les discussions aristotéliciennes des étudiants nous apparaissent non pas comme des scènes fermées, mais comme un *passage* au travers des terreurs médiévales ou des libres espaces de la pensée hellénique, mondes impérissables que Stephen *traverse* comme le voyageur de l'enfer dantesque.

C'est le thème du labyrinthe pourtant qui a surtout retenu l'attention de Jean Paris ; peut-être là aussi trouvera-t-on qu'il a dégagé avec trop d'ingéniosité les *correspondances* mais ce qui ne prête pas à discussion c'est son commentaire des mouvements dramatiques : ils resserrent ou desserrent autour de Stephen des cercles d'angoisse, instituent des silences, de lourdes attentes et font surgir des figures de souffrance, de mort ou de libération.

Avec *Dedalus* la situation de Joyce à l'égard de son œuvre apparaît définitivement fixée. Il avait pu, dix ans plus tôt, imaginer que l'auteur devait se tenir à l'*intérieur ou au-dessus de son œuvre, subtilisé, indifférent, en train de se curer les ongles*. En fait il est au centre, à la fois créateur et prisonnier — c'est bien la situation de Dédale, enfermé par Minos dans le labyrinthe qu'il avait construit — et l'œuvre, suscitée par un perpétuel monologue intérieur, s'organise autour de lui, rayonnant dans l'espace et le temps. L'image qui symbolise une œuvre de Joyce est toujours une rosace. Mais l'auteur, à la dernière page de *Dedalus*, en quittant l'Irlande s'évade de ce cercle, comme il l'avait fait à la fin de *Dubliners*.

Un cercle parfait.

Ulysse est le chef-d'œuvre de Joyce. Cent commentaires obstinés ont tourné et retourné les intentions de cet ouvrage qui, on le sait, évoque dix-neuf heures de la vie de Bloom et de Stephen dans Dublin, les dix-huit chapitres du livre (900 pages) transposant dix-huit épisodes de l'Odyssée. Dès la parution de l'ouvrage chez Sylvia Beach on pouvait se procurer chez elle un tableau de correspondances [1]. Il indiquait ce que représentait positivement ou allégoriquement chaque chapitre dans les catégories suivantes : *Épisode, scène, heure, organe, art, couleur, symbole, technique*. Pour le chapitre VII on lisait par exemple : *Éole, Journal, Midi, Poumons, Rhétorique, Rouge, Éditeur, Enthymème* — ce qui signifiait : le chapitre est construit sur les thèmes des épisodes homériques d'Éole ; Stephen se rend à midi à son journal ; les journaux sont des outres pleines de vent (Éole) ; d'innombrables discussions (poumons) animent la salle de rédaction ; la rhétorique y est prodiguée et l'on use et abuse de l'enthymème, syllogisme réduit pour raisonnements express ; la couleur est celle qui frappe le plus : rouge pour taureaux, pour public. La psychologie de l'*éditeur* fournit des armoiries parlantes : il cherche le public, il fuit la vérité.

L'œuvre est une *somme* où surgissent la ville, la bibliothèque, les cafés, les mauvais lieux et cent personnages appartenant à toutes les classes sociales ; maints essais sur Shakespeare, la théologie, l'histoire, le sport

1. Dont je me suis servi alors en analysant *Ulysse*, chapitre par chapitre, dans cette revue (15 juin 1929).

ou l'enseignement s'insinuent entre d'innombrables tableaux : enterrement, promenade sur la plage, scènes de bordel, etc. Le thème central : Bloom (homme positif, mercantile, subtil, Ulysse) en vivant une de ses journées habituelles consacrées aux affaires et à l'amour cherche inconsciemment dans la ville-labyrinthe un fils que représente ici Stephen (Télémaque), journaliste, bohème, professeur, homme de l'esprit. Stephen aussi, non moins inconsciemment, cherche un père : il n'y a de filiation que spirituelle, ce qui légitime tous les exils. Après diverses rencontres les hommes se rejoindront dans la nuit à deux pas du lit de Mme Bloom (la femme, Pénélope, et la terre) où se croisent, se relaient les générations — bouclant ainsi l'histoire d'une journée et l'aventure humaine en soi [1].

Il ne peut être question de s'engager plus avant dans une analyse souvent faite et d'ailleurs non encore épuisée. L'œuvre tient de la cathédrale, du pandémonium, de la somme (comme les essais de Montaigne) de la farce, de l'épopée, des mémoires, du théâtre et du roman. Des exercices de style y sont poursuivis avec une incomparable virtuosité et dans le dessein (d'inspiration aristotélicienne) d'ajuster chaque mouvement à une catégorie : une scène (d'enseignement) est moulée sur les dialogues du catéchisme, une autre (salle de concert) évoque la fugue canonique ; dans une salle d'accouchement le récit commence en bas saxon et finit en anglais moderne (pour évoquer le développement de l'embryon), enfin Mme Bloom clôt l'ouvrage par un monologue intérieur de soixante pages sans un point ni une virgule (magma des réflexions sensuelles).

A chaque paragraphe de cet immense livre on discerne les effets de la nature complexe de Joyce : il y a en lui un observateur aigu, un humoriste irlandais, un clown de génie (ses descriptions, d'une vérité saisissante, sont soudain disloquées par les éclats d'une fantaisie rabelaisienne ou élisabéthaine), mais il est aussi l'homme qui révèle, annonce, le clerc découvreur d'essences (toute l'ambiguïté qui était inscrite sur son visage). Les rapports établis dans *Ulysse* entre l'Odyssée et l'aventure Bloom-Stephen révèlent une puissance d'invention comique incroyable (voir par exemple comment s'ajustent l'aventure des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux et celle de Bloom au bordel devenant femme, prostituée, masochiste militant etc.) ; ils nous divertissent comme ils ont diverti l'auteur lui-même, mais pour lui il y a aussi une gravité profonde dans l'identité des deux groupes de tableaux. Non seulement deux séries de situations, au travers d'un matelas de trente siècles, se superposent, ajustant leurs « épiphanies », mais les thèmes, les pensées, les choses comme ces nuages naviguant au-dessus de la ville qu'aperçoivent successivement les personnages principaux, paraissent avoir une vie indépendante des êtres qui vont les accueillir ou les regarder. Savage Landor (ce qui faisait rêver Larbaud) croyait que la pensée est un continu extérieur à l'homme

1. D'après Jung cité par Harry Levin dans son ouvrage sur *James Joyce* (Robert Marin), *Ulysse* n'a ni commencement ni fin et peut être lu dans les deux sens.

où il va puiser, comme le fait aujourd'hui un récepteur de T.S.F. triant les ondes sonores. *Ulysse* suggère que les mêmes chansons attendent éternellement des chanteurs différents, les mêmes drames des acteurs nouveaux.

Comme Dedalus *Ulysse*, comprimé de siècles, tend à échapper au temps, mais les allégories, les symboles sont parfois laborieux : on sent moins de spontanéité dans la construction de cet énorme vaisseau de haut bord que dans l'élégant et rapide *Portrait d'un Artiste* ; le système apparaît, menaçant son créateur de sclérose. La volonté de faire progresser d'un même pas l'aventure et la philosophie de l'aventure fait souvent, en dépit des merveilleux jaillissements de l'imagination, grincer la machine. Et lorsqu'on s'engage dans le marécage des énormes obscénités, il faut quelque effort pour sentir qu'au-dessus de ces scènes folles et parfois monstrueuses plane le très froid et mélancolique dessein d'établir un catalogue moral des erreurs humaines, dans l'esprit du père Sanchez [1].

On ne saurait ménager son admiration à cette œuvre extraordinaire qui exalte, amuse, irrite quelquefois mais oeuvre de si larges vues sur le monde des hommes et celui des idées. Une inquiétude pourtant envahit le lecteur d'aujourd'hui ; il connaît la fin de la vie de Joyce, il discerne déjà, et beaucoup trop souvent, dans *Ulysse* l'inclination de l'auteur à écrire pour lui-même, en usant de références et parfois de mots pour lui seul intelligibles. Cercle parfait couvrant un tour d'horloge, une ville, un destin, *Ulysse* fait songer à ces grands dispatchings où un seul homme gouverne cent courants : l'auteur n'est plus seulement celui qui accueille ou éclaire la vie, il prétend l'ordonner à son gré ; il ne se veut plus écho, mais démiurge.

Captif de lui-même.

Cette tendance ne devait que trop s'accentuer : *Finnegans Wake*, la dernière œuvre de Joyce — seize ans de travail — est écrite en une langue fantastique, où les mots sont fabriqués, tordus, décomposés, découpés pour s'adapter à l'humeur de l'écrivain ou à l'esprit des situations qu'il décrit. Qu'il y ait dans *Finnegans*, où s'amalgament une douzaine d'idiomes, des prodiges d'invention linguistique c'est possible. Maints critiques anglais ont loué « l'intelligence historique, psychologique et sociologique » qui a inspiré cette re-création. Ayant une fois encore entrepris une grande composition symbolique, de dessin circulaire (la dernière phrase, *inachevée*, du livre se lie même à la prèmière), l'auteur a voulu renouveler l'éclairage en reforgeant l'instrument de communication universel, le langage. Entreprise logique, tout logicien en venant

1. Je ne puis voir un seul instant dans *Ulysse* une condamnation de la société bourgeoise comme le fait Jean Paris. Joyce est installé aux antipodes du marxisme.

un jour à s'interroger sur la valeur de l'outil qu'il emploie, mais vouée, sous cette forme, à l'échec. Certains prophétisent qu'elle exercera un jour une influence profonde sur la langue anglaise ; d'autres, tel Philippe Soupault, ayant assisté à des lectures faites par Joyce lui-même, attestent que dans sa bouche *Finnegans Wake* devenait un chant inoubliable. Quoi qu'ils disent ou écrivent on sent la gêne.

Bien entendu toute tentative de traduction [1] rend cette œuvre plus difficile encore — et sans doute faudrait-il une bonne année de travail sur le texte *original* pour commencer à comprendre, sans pénétrer toutes les intentions, cette évocation de l'histoire humaine ajustée au cadre temporel d'une seule nuit, au cadre spatial d'un cabaret dublinois, dans le mouvement « *d'un ballet de mots irlandais* ».

Dédale enfermé dans le labyrinthe n'avait pu fuir qu'en se fabriquant des ailes. Joyce a réussi trois fois à imiter son exemple ; ayant entrepris de construire, avec *Finnegans Wake* son quatrième labyrinthe il est devenu le prisonnier d'une œuvre pour lui seul intelligible et dont il n'est pas certain que personne ait encore trouvé la clé.

Ainsi, ayant quitté sa patrie, les siens et tout ce qui lui était cher pour conquérir sa liberté, il est parvenu, après maints voyages, maintes épreuves, maints efforts admirables et même héroïques, à s'enfermer dans une prison édifiée par son propre esprit. Son existence aura tendu tout entière, gouvernée par une force irrésistible, à prendre une forme allégorique.

Son ultime et grandiose échec met un sceau tragique sur une vie et une œuvre dont avec le recul on apprécie mieux encore la grandeur. Formellement son influence a été considérable aussi bien en Amérique qu'en Europe. Intellectuellement elle apparaît comme un monument solitaire [2] d'une surprenante originalité, fruit d'un effort sans exemple accompli pour lancer une série d'arches entre la substance, l'essence, l'épopée homérique, la philosophie médiévale, le roman d'aujourd'hui et même le langage de l'avenir.

PARMI LES LIVRES : PAUL LÉAUTAUD

Le tome IV du *Journal de Léautaud* (Mercure de France) évoque les années 1922-1924. Toujours au *Mercure* Léautaud se débat entre Valette, Rachilde et Dumur : Valette philosophe, Rachilde exaltée, Léautaud aigre et bougonnant. On lui a demandé à l'époque des articles pour la *N.R.F.* et les *Nouvelles Littéraires* : dans les deux cas ses rapports avec les direc-

1. Quelques passages ont été traduits (l'épisode d'Anna Livie Plurabelle) sous la direction de Joyce lui-même. Voici une phrase : « *Il paraît qu'enevée il la bel et bien fouilla sa Sabrine saumoureuse, dans une cage de perruches boitant par les lyses, faux-filant par deltas, jouant shah qui pelotte les reflets de son ombre près Vils-Vieillard et Maison-Alfou et Issy le Repos et Alta l'Oubliette, surlaroutant viers lou capliot.* »

2. Beckett et Ionesco sont en communication avec lui, mais par les souterrains.

teurs commencent en idylle et finissent en scènes de ménage. Pour les directeurs des *Nouvelles* il devient même féroce, ne se pardonnant pas d'avoir été sur le point de les aimer.

Ses rapports avec les êtres humains ne peuvent être que difficiles : il transforme sa sincérité en explosif de combat, ne ménage jamais autrui, a soif d'égards, rêve de rapports humains délicats, voire cérémonieux, se conduit comme un voyou et se repaît d'informations calomnieuses qu'il consigne avec soin à l'usage des générations futures dans son journal.

Il n'a besoin ni d'amis, ni de famille, et se demande pourquoi. Moi qui suis si sensible et qui aime tant les animaux ! Sensible en effet, mais non pas compatissant et agacé par tout le monde, sauf par les bêtes justement parce qu'elles ne parlent pas.

« Littéraire » son journal, malgré le titre, l'est fort peu. Ses jugements ne sont jamais motivés, mais toujours rapides et péremptoires, souvent ridicules. Cocteau, Montherlant, Mauriac, Giraudoux, Morand « *illisibles ou incompréhensibles... autant de zéros* ». La poésie de Valéry « *un enfantillage* », Barrès « *un imbécile* », Flaubert « *l'opposé du véritable écrivain* », etc.

Il est sauvé parce que, lorsqu'il condamne, on écoute moins les mots que la chanson. On finit par ne plus juger, on le regarde vivre ; il ahurit, il apitoie, ou divertit. Il est perspicace, il est injuste, il est absurde, féroce et pitoyable. On a tout le temps envie de soupirer « Le pauvre homme ! » Il écrit « *Je n'ai jamais rien lu de Proust.* » Aucune curiosité : hors Stendhal il ne s'intéresse qu'à ce qui lui est présenté par le hasard. Entre ses chats, ses corrections d'épreuves, ses besognes, il faut admettre que le temps lui manque, le pauvre homme. On a ajourné la publication d'un de ses articles parce que Proust est mort et que les articles nécrologiques prennent de la place. « *La mort de Proust me coûte* 250 *francs. C'est une jolie couronne.* » C'est drôle, c'est mufle, c'est vrai : il est si pauvre, le pauvre homme, si mal nourri et couvert de si vieux vêtements que d'autres lui ont donnés et dont il a honte (un dandy gémit enfermé dans le cul de basse fosse de son inconscient).

Ses aventures avec sa maîtresse, « la panthère », sont extravagantes ; il la hait, la bat, la désire, se vautre dans le désespoir et la joie d'être condamné à un amour si dégoûtant. Entre la panthère et lui c'est un duel d'abjection. Il bouffonne mais une tristesse obstinée s'insinue sous ses bouffonneries. Impossible d'être plus Caliban que Léautaud, mais il est aussi un Ariel blessé.

Étonnant personnage dont on ne se lasse pas. C'est décidément le Pepys français, excellent observateur comme lui, beaucoup plus intelligent, bien sûr, et sachant à quoi s'en tenir sur la misère de son petit destin serré entre la presse d'imprimerie, la cuisine des chats, l'amour et le lit (ces deux derniers termes n'étant pas pour lui, dans la pratique, associés, bien qu'il ne songe qu'à l'amour physique). « Petit destin » parce qu'il le sent tel et l'a voulu, le veut tel, par manque de confiance en soi, par goût de

l'échec, par rage. L'orgueil l'habite, c'est un passif révolté qui tente de se sauver en prodiguant aux autres des sarcasmes cinglants et à soi-même une ironie silencieuse.

FRANÇOISE SAGAN

Dans un Mois, dans un An, le troisième roman de Françoise Sagan (Julliard) peut faire naître dans l'esprit des impressions contradictoires. Une première lecture, ou une lecture trop rapide, donne aisément ceci : « Trop de personnages pour un livre si court ; à peine le temps de les situer ; une grisaille les enveloppe ; ils n'ont de force que pour coucher et boire ; le style est classique, oui, mais un classique dit moins qu'il ne sait, ici l'auteur est à l'extrême limite de son expérience encore courte ; l'ombre de l'idée qu'on se fait de Sartre s'étend là-dessus. S'il y a trop de personnages, il y a aussi trop de thèmes : *Ein Jüngling liebt ein Mädchen*, *La Ronde* et, voulu ou non, *la Cerisaie*. On croit que c'est une grande nouvelle mais c'est une chanson. Un peu plus chanson même que les deux premiers romans. Aux yeux de beaucoup d'étrangers cela passera sans doute pour la chanson existentialo-romantique du Paris d'après les deux guerres. Mais ce n'est pas de ce produit dont nous avons besoin. »

Une lecture plus attentive renverse la situation. Après les réactions noires voici les claires : Françoise Sagan a une extraordinaire intuition des êtres qui précède son expérience. Giraudoux avait sondé le cas à propos de Racine, qui pourtant... L'œuvre est parfaitement construite autour d'un seul personnage, elle, Josée, glissant toujours plus profond dans sa tristesse ; tous les autres sont des réactifs bien rangés pour lui montrer l'inanité de l'amour, qu'elle sentait, mais on veut toujours se prouver ce qu'on devine ; donc elle a raison de ne pas insister sur son amant, ses amis, ses amies. Ce qu'elle fait, résignée et lucide, c'est un voyage de moraliste. Les personnages, elle sait dégager leur caractère, d'une main presque infaillible, par un seul trait, l'essentiel. On lui reproche de ne pas faire voir Poitiers comme l'aurait fait Balzac mais en l'espèce Poitiers n'a aucune importance. Les scènes qu'elle peint sont courtes, mais tout y est, et dans l'esprit, elles s'ouvrent ; deux ou trois d'entre elles sont d'ailleurs des réussites parfaites. Les grandes situations amoureuses elle les a presque toutes repérées déjà, senties : l'amour qu'on donne par pitié, ou par intelligence excessive de la situation du partenaire ; l'amour idiot, compact, catastrophique et merveilleux ; l'amour (celui de Josée) qui est condamné intellectuellement par celui ou celle qui l'éprouve, mais qu'un être intérieur lui impose (l'hôte inconnu ; *Je est un autre*) parce qu'il a besoin d'un partenaire nature, ou d'une force, ou d'une faiblesse. Enfin, ce qui donne une troublante gravité à ces amours, c'est chez celle qui les évoque un sens inné de la fuite du temps qui finit toujours par avoir raison de l'amour. Oui c'est bien là le pathétique, très réel, de l'œuvre ; ce sentiment de Josée : je suis condamnée (comme tout le monde,

d'ailleurs pense-t-elle). Elle le dit en rationaliste et en musicienne : ce n'est pas banal ; c'est même beaucoup mieux que cela...

Peut-on ajuster ces jugements opposés ? Je le crois. Le talent, l'intelligence, la musique du style sont indiscutables, la sensibilité exquise. Ces dons précieux s'affirment de plus en plus (il est inouï qu'on ait à dire cela d'un auteur de vingt-deux ans), mais l'équilibre entre cette intelligence et cette sensibilité, un esprit hors d'âge et un jeune corps, l'ajustement entre l'intuition et l'expérience ne sont pas encore assurés. Trop de volonté démonstrative sous cette apparente lassitude — la vie est moins clairement organisée même pour le pire. Au total une œuvre d'une qualité fine qui séduit par sa sûreté psychologique, sa résonance de mélancolie, laisse voir des lignes de fragilité, mais propose un art dépouillé qui touche.

DENISE BOURDET

Pris sur le vif (Plon) rassemble quelques-uns des portraits que Denise Bourdet a publiés dans la *Revue de Paris*. Nos lecteurs en savent le prix. Rapprochés ils laissent mieux paraître encore leurs qualités profondes. Si un artiste expose un portrait il ne fait voir que son modèle, s'il présente vingt portraits, c'est sa propre image qui surgit.

Celle de Denise Bourdet reflète l'intelligence et l'équité. Elle n'évoque jamais un être auquel elle n'ait longuement pensé. Et quand elle va le voir pour un entretien final ce n'est pas pour lui poser ces étranges questions d'interviewer qui éloignent le questionné de lui-même, mais pour obtenir une mise au point des éléments déjà reconnus comme essentiels. Elle obtient ainsi un véritable *autoportrait* de celui qu'elle observe, une confession, une confidence qu'elle a préparée dans un esprit de romancière résolue à dévoiler l'univers d'un autre.

Quand il fait vivre ses créatures un romancier ne juge pas. Ou plutôt il le croit, mais l'éclairage par lui choisi comporte un secret jugement et c'est bien aussi la part critique très subtile, très discrète des portraits de Denise Bourdet ; ces portraits traités avec une délicatesse de touche, un sens des vertus et des nuances du style sur lesquels il est inutile d'insister ici.

On sait que les articles de Denise Bourdet n'évoquent pas seulement les entretiens des artistes ou des écrivains. Une part importante est accordée aux métiers, aux expositions, aux musées, etc... Si l'on avait réuni tout cela en volume on aurait vu plus clairement encore que Denise Bourdet écrit les mémoires de notre temps. Notre temps, moins la politique (quel repos !). Paul Morand écrit à son sujet : « *Ceux qui détestent l'époque, en la lisant, se réconcilient avec leur temps* ». Hommage rendu à la pénétration de notre mémorialiste : elle réconcilie parce qu'elle va assez loin dans l'intelligence d'autrui pour accéder ou à l'estime ou l'indulgence.

HENRI BOSCO, ROLAND BARTHES

Sabinus, de Henri Bosco, fait suite aux *Balesta* (Gallimard). Bosco évoque une ville de Provence sous la Restauration ; deux races s'y confondent ou s'y opposent : hommes des Alpes et Méditerranéens. Esprit de finesse contre attachement à la magie. D'étranges pouvoirs en effet s'affirment encore : une grande famille, les Balesta, dispose d'un don mystérieux : quand un homme cherche à leur nuire, il est frappé par le mauvais sort et meurt.

Depuis quelques années pourtant, des indices l'ont révélé : les Balesta ont perdu « le don ». Ils ont d'ailleurs accepté sans dépit ce retour au sort commun lorsque apparaît dans la ville un Balesta de la mer dont on avait oublié l'existence, un vieux pirate, riche comme Monte Cristo, Sabinus. Une veuve séduisante, Ameline, sorcière efficace et ennemie des Balesta comme tout Montaigu l'était des Capulet cherche à le séduire pour l'asservir. Une lutte s'instaure entre eux dont le récit nourrit ce nouveau roman qui est rêve et action. Les laiteuses et inquiétantes nuits de Provence abritent un réseau serré de poursuites amoureuses, de rapts et d'assauts, dont le centre est une fontaine cirée de lune au bord de laquelle Ameline organise ses enchantements... Pendant ce temps dans la montagne se déroule une suite de scènes tragiques dont un immense troupeau, un groupe de bergers balestiens et le feu qui dévore forêts et garrigues sont les principaux acteurs.

Ces grandes aventures des hauts plateaux et de la ville provençale se terminent, le « don » ayant fait sa réapparition, par le triomphe de Sabinus. Il importe moins que ces féeries lunaires, ces nuits de velours, ces glissants passages de mauvaises fées, cette atmosphère de volupté et de terreur païennes qui donnent à ce livre un attrait si fort et si singulier. Bosco croit à la magie. Quand nous le lisons, nous aussi.

— Le livre de Roland Barthes, *Mythologies* (Éd. du Seuil) rassemble des études d'une rare ingéniosité sur les mythes modernes. Le mythe est « *fait réel transformé en notion religieuse ou invention d'un fait à l'aide d'une idée* », dit Littré. Barthes en dit beaucoup plus et le dit fort bien puis passe au catalogue des mythes. On admire l'agilité avec laquelle il soutient que le catch construit l'image du salaud parfait et que le strip-tease repousse la femme dans un univers minéralogique (non, ce n'est pas sophisme pur).

La subtilité de Barthes dialecticien amuse. Il est étonnant quand il dégage les secrètes intentions de la publicité, des articles culinaires ou du *Courrier du Cœur*. Mais on a souvent l'occasion de protester contre ses conclusions. Habile à déceler les mythes, Barthes en fabrique lui-même un de plus, le bourgeois — qu'il n'aime pas. Il le juge chargé de ruses, de sottises, de crimes. Quand il parle en philosophe Barthes traque

chez le bourgeois son « *impuissance à imaginer l'altérité* », qui est un défaut commun à toutes les classes. Quand il s'exprime clairement il affirme que le bourgeois ne peut imaginer une histoire de l'art qui ne soit pas catholique, qu'il déforme les faits, qu'il chérit Minou Drouet parce qu'elle prend la place de la « vraie révolte », qu'il s'institue le serviteur du *simili*, générateur de fortunes et de mensonges, qu'il fait des essences platoniciennes l'usage le plus malhonnête, et j'en passe... Je ne me rallie certes pas à ces bizarres conclusions et trouve R. Barthes décidément très partial quand, à trois pages de distance, il attaque le bourgeois français parce qu'il bougonne contre les grèves et défend l'U.R.S.S. qui les interdit. Mais tous ses essais ne l'inclinent pas aussi résolument vers la politique ; certains démontent avec autant d'adresse que de clairvoyance quelques exercices d'illusionnisme contemporains.

MARCEL THIÉBAUT

CHRONIQUE DES LIVRES

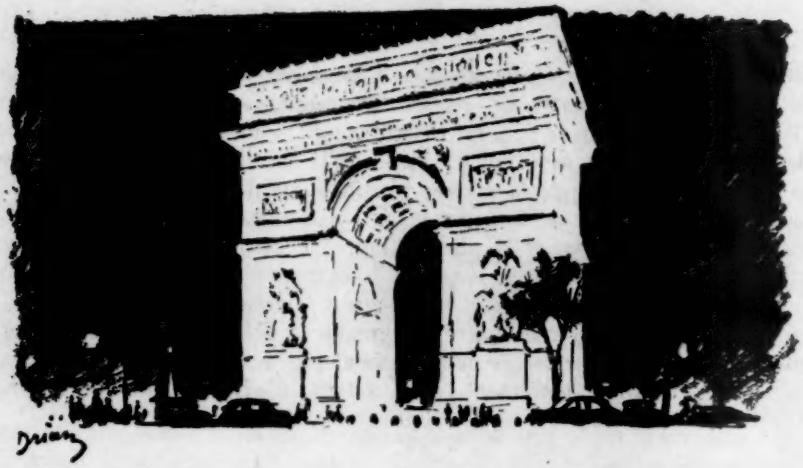
CHANTS DE LA SOURDE JOIE

par Anne-Marie Kegels *(La Revue Moderne)*

Dans le flot inépuisable, il faudrait savoir arrêter au passage ces légères plaquettes où une âme condense en poèmes l'expérience d'une vie, en y mettant la sincérité de celui qui n'écrit pas pour la gloire, mais pour soi-même, et le soin de perfection et d'harmonie que permet une existence de recueillement et de lent labeur. Je lis avec quelques mois de retard ces *Chants de la sourde Joie* d'Anne-Marie Kegels, qui ont obtenu en 1956 le Prix Gérard de Nerval; et cette lecture m'a enchanté. Une fille d'Occitanie, transplantée en pays d'Ardennes, y dit son double amour pour sa terre natale — prés bleuis par les brumes de Garonne, fleurs de pêchers et verdure acide des vignes sous l'azur limpide de l'Aquitaine, odeur de résine et de landes brûlées — et pour la grande forêt du nord, plus austère et plus sombre, où les bêtes de la nuit rampent dans les fourrés et égrènent leurs appels sauvages. L'élan de certains distiques donne un choc d'authentique poésie : *J'ai des sentes d'oubli pour encercler les biches. Elles pourront vernir vers moi comme des sœurs;* ou encore : *Je dis que tu verras briller mon Aquitaine, les prés se lèveront autour des pruniers d'août.* Le recueil est bien nommé : ni extase dionysiaque, ni désespoir, mais, dans l'usage amoureux des jours et des saisons, une « sourde joie », traversée par l'arrière-pensée de l'irrémédiable fragilité du bonheur. J'ai beaucoup aimé l'apostrophe du poète à ses mains : *J'ai voulu vous louer, mes servantes, mes reines, sans cesse je m'appuie à votre loyauté ;* il est bon que l'homme prenne ainsi conscience de ce qui le rend fort, capable d'adhérer aux choses, de les déplacer pour les mettre en ordre, de les pétrir pour les rendre plus belles.

P.-HENRI LOUIS

(Suite de la chronique des livres page 172.)



LE MOIS A PARIS

L'enfant (au Cabinet des Dessins du Louvre). — Les Delacroix du Palais-Bourbon. — Le Cabinet des Dessins du Louvre a rassemblé pour les mois d'été quatre-vingts dessins, aquarelles ou miniatures, du XVe au XIXe siècle, ayant pour thème les jeunes années. Sous le nom d'Eros, puis de Jésus, d'innombrables artistes, riches ou non d'expérience paternelle, ont glorifié l'enfance. L'Antiquité peupla la terre et le ciel d'une infinité de petits dieux potelés, mais le préféré des peintres fut toujours celui qui préside, avec Aphrodite, aux jeux de l'amour. Quand le paganisme s'effondra, Cupidon enterra ses torches et ses flèches, qu'il retrouva intactes à la Renaissance. Alors, à nouveau, de petits « culs-nus » se mirent à voltiger en tous sens.

Durant plusieurs siècles, les prémices, les délices, les affres de la maternité seront exprimées par des *Annonciations*, des *Adorations des mages*, des *Circoncisions*, des *Fuite en Égypte*. Flamands, Allemands, Italiens, Espagnols, Français, prêteront les traits de leur compagne et de leur progéniture au groupe auréolé de la Mère et du Fils.

Au Cabinet des Dessins du Louvre, Dürer, avec ses jeunes têtes dessinées sur papier bleu, exécutées au lavis durant un séjour à Venise, Jean Fouquet, avec *Sainte Marguerite et ses compagnes gardant les moutons*, Verrocchio avec la *feuille aux cinq putti*, Vinci avec sa *Vierge aux fruits*, qu'on crut longtemps de Raphaël, Raphaël avec son étude pour la *Belle Jardinière*, Véronèse avec une *Étude de nègre* au fusain et à la sanguine rehaussée de blanc, annoncent Rubens (la *Petite fille à l'air espiègle*, la *Petite fille tenue en lisière*), Poussin (*Vénus aux amours*), Rembrandt (la

Faiseuse de Kouks, Jésus s'entretenant avec les docteurs, le Jeune garçon une fleur à la main) et Goya (*l'Enfant et la marâtre*).

L'école française se trouve la plus richement représentée, de Watteau (deux célèbres feuilles d'études en sanguine) à Ingres, à Delacroix, à Millet, à Degas. L'exposition s'achève avec la *Nourrice au bébé blanc* de Seurat.

Le Cabinet des Dessins n'ayant puisé que dans ses propres réserves, ne nous étonnons pas que manquent ici deux des plus féconds producteurs d'enfants : Mary Cassatt, dont une maternité inspira ce mot à Degas : « *Tiens, le petit Jésus avec sa nurse* » ; et Renoir, qui aurait pu dire de lui-même comme de Rubens : « *En voilà un qui n'était pas à une fesse près !* »

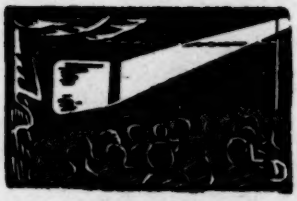
⁂

La convergence de deux expositions (au Palais-Bourbon et à l'atelier de la rue Furstenberg) permet de reconstituer la genèse d'un des plus merveilleux ensembles muraux du dix-neuvième siècle. Las de s'éparpiller en tableaux de chevalet, Delacroix, dans sa maturité, se sent de force à rivaliser avec Rubens, son dieu préféré, avec Véronèse et Tintoret, dont on s'étonnera toujours qu'il n'ait pas été consulter les chefs-d'œuvre à Venise. S'il est près de les égaler dans l'ensemble de la bibliothèque de la Chambre des Députés — qui réclama de lui neuf ans de travail et de rêves — c'est que, dès l'enfance, il avait emmagasiné tant de formes, de couleurs et de rythmes qu'il lui suffit de puiser en lui-même pour animer l'imaginaire. C'est l'affaiblissement de la mémoire visuelle que nous devons tenir pour responsable des abdications auxquelles, après Chasseriau, après Puvis de Chavannes, presque tous nos grands peintres ont consenti

Il y a une vingtaine d'années la Chambre des Députés avait procédé déjà à la toilette des peintures murales du Salon du Roi et de la Bibliothèque. Je revois encore Piot, l'un des plus brillants élèves de Gustave Moreau, juché sur des échafaudages et me montrant en riant ses armes : une brosse à dents et du savon. Des éclairages judicieusement agencés ont arraché à la pénombre les deux vastes compositions en hémicycle, les pendentifs et les écoinçons où s'est dépensée l'invention de celui qui n'oublia jamais le conseil de Stendhal : « Ne négligez rien de ce qui vous fait grand. »

Grâce aux esquisses préparatoires exposées au Palais-Bourbon nous pouvons imaginer la splendeur que devaient avoir les couleurs au moment où elles furent posées : que de fleurs flétries depuis par la faute des mélanges destructeurs, et quel dommage que le peintre qui, quelques jours avant sa mort, écrivait qu'un tableau doit être avant tout *une fête pour l'œil*, n'ait point prévu les trahisons de l'huile !

CLAUDE ROGER-MARX



Le Cinéma. — André Cayatte s'est imposé au cinéma par des films à thèse. Il y montrait les faiblesses de la justice des hommes et l'arbitraire de leurs sanctions. Le meilleur ayant été, sans aucun doute, « Justice est faite », celui où la thèse était le plus nuancée.

Le voici qui abandonne brusquement cette spécialité et, on peut le remarquer avec « un certain sourire », comme dit Mlle Sagan, c'est pour raconter une histoire de vengeance et pour exalter cette forme vraiment très inférieure de la justice. Mais enfin, peu importe. L'essentiel, au cinéma comme dans le roman, consiste à raconter une histoire.

Œil pour œil a été tiré d'un roman arménien [1] que je n'ai pas lu mais qui se borne, paraît-il, au pur récit d'une vengeance, violente et crue, sans subtilités psychologiques. Un homme tue un médecin : il n'a pas voulu opérer sa femme, elle est morte. Il semble que Cayatte ait répugné à nous présenter des âmes barbares et qu'il ait voulu civiliser ses personnages. Dans son film, le médecin n'est pas réellement coupable. Mais il éprouve des remords comme s'il l'était. Et c'est précisément ce remords qui va le livrer à la vendetta du mari.

Du moins, c'est ce qu'il a expliqué dans plusieurs déclarations, car son idée n'apparaît pas clairement au cours du drame, qui devient assez incompréhensible et déroutant pour le public. Il y a aussi un décalage presque insoutenable entre l'excès des actes et la complexité des hommes. Toujours est-il qu'avec des qualités certaines et un don des images fortes, le film est décevant, et que l'insupportable lenteur de la séquence finale nous laisse sur une impression d'ennui. Sans aller aussi loin que la critique italienne, qui l'a descendu en flammes après sa présentation au Festival de Venise, avec une férocité excessive, on doit reconnaître qu'il est manqué et que la violence y fait long feu.

— *Douze hommes en colère*, film américain, n'a pas concouru à Venise. Mais on l'a montré hors festival et certains critiques ont pu affirmer qu'il aurait mérité le Lion d'or.

C'est peut-être aller un peu loin. Car, si ce film statique et confiné est bien fait, il relève d'une technique que l'on commence à connaître. Il s'agit d'un procès d'assises vu exclusivement à travers les réactions des douze jurés. L'accusé est-il coupable ou non d'assassinat ? Subsiste-t-il un doute suffisant pour justifier l'acquittement ? Chacun réagit suivant sa nature et il faut reconnaître que chacun des juges populaires est solidement typé et campé. Mais enfin, Cayatte avait fait nettement mieux dans *Justice est faite*. Et, ici, après un débat très plausible, on saute à une conclusion tout à fait artificielle quand tous les jurés punitifs, les uns après les autres, se rallient au groupe des indulgents. On termine donc sur un effet de mélodrame spectaculaire bien inutile, puisque l'unanimité

1. Cf. *Revue de Paris*, décembre 1955 : une analyse de ce roman de Vahé Katcha.

ne sert à rien en pareil cas. Les revirements me paraissent un peu brusques. A moins qu'on n'ait voulu nous prouver que tous les jurés étaient des imbéciles. Mais cela n'aurait pas grand intérêt puisque les jurés sont choisis, par définition, parmi les citoyens moyens.

— Noël-Noël obtient, une fois de plus, un immense succès dans un film bon enfant *A pied, à cheval et en voiture*. Il incarne un bon petit Français moyen, du genre « Père Tranquille » et il y est adorable de finesse et de vérité. Je suis moins emballé par le scénario et surtout par le caractère conventionnel de certaine satire. La petite bourgeoisie d'un quartier de Paris se heurte à une « Haute » peinte d'un pinceau vraiment trop approximatif. Là, les traits font long feu, les personnages, comme la partie de chasse et la réception au château, manquent de pertinence et rejoignent le simple vaudeville. On le regrette, car les bons passages, souvent fort drôles, mériteraient d'être encadrés dans une réussite totale.

JEAN FAYARD

Rencontres de Genève. — Bernanos, Mounier, Berdiaeff, Jaspers, Karl Barth, Gabriel Marcel, Robert Schuman, Ilya Ehrenbourg et vingt autres ont fait la réputation des *Rencontres Internationales de Genève* qui réunissent chaque année, la première quinzaine de septembre, une centaine de représentants de l'intelligentzia occidentale, mâtinée de quelques envoyés de l'Afrique ou de l'Asie. Il est toujours agréable (surtout lorsque l'hospitalité, comme ici, est accueillante et généreuse) de retrouver des amis de tous les continents, fussent-ils intellectuels, et d'entendre quelques-uns des plus grands esprits du siècle. Mais souvent, les entretiens qui suivent les conférences s'enlisent dans des discussions byzantines ou dans des monologues où chaque spécialiste développe son dada préféré sans se préoccuper du voisin. Les *Rencontres* ont eu leurs grandes années, elles ont eu aussi leurs années grises. Quels que soient l'ingéniosité et le dévouement déployés par les organisateurs (le Comité animé par MM. Babel et Mueller est au-dessus de tout éloge), l'abus des généralités creuses, le souci de ne pas laisser les débats se politiser (comme en 1949, année de guerre froide), donnent parfois à ces débats un caractère académique.

Cette année (la douzième), le cru a été bon, il n'a pas été bouleversant. Les conférenciers ont dit ce qu'on attendait d'eux, sur un sujet déjà rebattu (*l'Europe et le monde d'aujourd'hui*) : André Philip et Paul-Henri Spaak ont proclamé, avec éloquence, leur foi dans l'intégration européenne, seule susceptible, à leurs yeux, de sauver notre malheureux continent. Étienne Gilson a fait une leçon brillante — une manière de cours d'ouverture au Collège de France — sur la philosophie de l'art, dans la perspective scolastique. Max Born, Prix Nobel de physique, a situé l'histoire européenne en fonction de celle de l'énergie (et cette vision de

l'histoire vaut bien celle des philosophes). Un biologiste brésilien a longuement résumé le Malet et Isaac.

Les débats furent inégaux, dominés par l'astuce parlementaire et le génie polémique d'André Philip et de P.-H. Spaak. Ce dernier pourfendit, comme de vulgaires crypto-communistes, tous ceux qui manquèrent d'enthousiasme envers l'Europe à Six et le Marché commun.

Ayant consacré mon premier livre à l'Europe (1) et mené, jadis une enquête auprès de la jeunesse européenne en faveur de l'union de notre continent, je ne me considère pas comme moins « Européen » que M. Spaak. Mais je suis moins sûr de l'avenir du marché commun (compromis par la situation de la France) et souhaiterais que l'Europe « à six » soit un cadre provisoire, ouvert à d'autres adhésions. On n'a pas entendu sans émotion les délégués polonais (MM. Iwaskiewicz et Kolakowski) faire part de leur crainte de voir l'U.R.S.S. agiter le spectre de l'Europe « adenauerienne » pour rétablir leur mainmise sur la Pologne. Le problème colonial ne pouvait guère être passé sous silence. André Philip a souligné excellemment que la transformation des rapports entre colonisateurs et colonisés (en l'espèce, la France et ses territoires africains) était une condition de la résurrection européenne. Mais il a aussi mis en garde les élites indigènes contre cette maladie redoutable qu'est le nationalisme. D'autres interventions ont cédé à la polémique. Jean-Jacques Mayoux, Jean Amrouche (exemple éclatant des réussites de l'assimilation) ont été particulièrement — et inutilement — violents.

Je ne me suis pas senti plus d'accord avec l'interprétation d'Étienne Gilson (sa rude bonhommie bourguignonne, son bon sens railleur le font ressembler de plus en plus à Paul Claudel). S'il reconnaît que la prédominance de la *création* sur la *connaissance* caractérise l'art moderne il est plus attentif à la main de l'ouvrier qu'à l'esprit qui l'inspire, et il a passé sous silence l'apparition d'un « sacré sans dieu » dans un art qui substitue — Malraux l'a éloquemment montré dans *les Voix du Silence* — à l'accord traditionnel avec le Cosmos (qu'exprimait la représentation) une mise en question de l'homme et du monde (que traduit la destruction des formes inventées).

Mais peu importent ces réserves. Les *Rencontres de Genève* restent un des lieux où s'exprime le mieux l'humanisme européen.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Les Fontaines de Paris. — Paris n'est pas, comme Rome ou Aix-en-Provence, de ces villes célèbres pour leurs fontaines. L'eau n'y fut jamais abondante. Au Moyen Age, on se contentait généralement de l'eau de Seine et les fontaines restaient rares et modestes. La première fontaine monumentale fut construite en

1. *Vocation de l'Europe.* (Blond et Gay, 1950.)

1549, à l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue du Pot-de-Fer, à l'occasion de l'entrée de Henri II. Jean Goujon avait conçu, au-dessus d'un haut soubassement, une loggia à l'italienne de deux arcades sur une des faces et d'une seule sur l'autre, remarquable par ses nymphes et ses bas-reliefs. Telle qu'elle fut réédifiée au square des Innocents, à la fin du XVIIIe siècle, puis modifiée par la suite, elle se présente sous la forme d'un édicule carré avec un quatrième côté dont les nymphes sont dues à Pajou. Elle a perdu tout son caractère. Ce n'est plus une fontaine utilitaire, mais une fontaine décorative. Son dôme et ses vasques successives s'accordent mal avec la grâce très classique de la conception primitive. C'est assez l'avis de Georges Poisson qui vient de consacrer un charmant petit livre, très bien documenté, aux *Fontaines de Paris* (Le Centurion).

Vous y trouverez la description de toutes les fontaines qui existent encore à Paris et il rappelle très justement que la Fontaine Maubuée, démontée en 1937, attend toujours d'être replacée ailleurs. C'est le sort de tous les édifices ou fragments d'édifices dont les matériaux sont réservés. On les laisse se dégrader dans quelque coin sans que personne, à l'Hôtel-de-Ville, se soucie de leur trouver un emplacement.

Qui pense à remployer la tourelle de l'Hôtel du Prévôt, démoli passage Charlemagne, le Rémouleur de la rue des Nonnains d'Hyères, le portail de la Cour du Dragon ? Au fait qu'est-il devenu celui-là qui a attendu trente ans dans un terrain vague la reconstruction d'une façade qui devait, c'était juré, l'utiliser ? On vient de construire un affreux prisunic et le portrait de la Cour du Dragon a disparu. La Commission du Vieux Paris qui, il y a trente ans avait cru l'avoir sauvé, s'est-elle inquiétée de sa disparition ?

La Fontaine Maubuée, qui avait sept siècles d'existence, avait été reconstruite en 1733 et ne manquait pas de grâce avec son bas-relief représentant un navire de haut-bord et son vase garni de feuilles d'eau. Elle doit retrouver sa place dans ce quartier qu'on a si sauvagement éventré.

Georges Poisson n'a garde d'oublier les anciens regards de Belleville et du Pré-Saint-Gervais qui étaient assez négligés il y a quelques années, ce que j'avais signalé, ici-même, dans la *Revue de Paris*, et qu'on a, depuis, remis en état.

La plus monumentale des fontaines de Paris est celle de Bouchardon, rue de Grenelle. Elle souffre du voisinage d'un immeuble moderne qu'on a eu grand tort de lui accoler. La plus poétique est la Fontaine Médicis, la plus belle est celle de l'Observatoire, due à Carpeaux. Les moins heureuses sont celles du Second Empire et j'avoue que je n'arrive pas à trouver le moindre attrait à la Fontaine Saint-Michel ou à la Fontaine Molière.

A notre époque, Paris n'a guère cherché à se distinguer dans le domaine des fontaines, soit parce que nos édiles n'ont que des vues utilitaires, soit

parce que les fontaines décoratives ne conviennent qu'à des places où l'on se promène à pied et non à des carrefours envahis par les autos.

GEORGES PILLEMENT

Prénom Clotilde. — Ce gros roman de Cécil Saint-Laurent (*Presses de la Cité*) érotico-politique, talentueux et bâclé, aux ambitions trop commerciales, fait pour passionner lampistes et ministres, pour surexciter adolescents et vieillards — ce rocambolesque roman n'est que superficiellement superficiel. La description détaillée des expériences sexuelles de la jeune héroïne — prénom Clotilde — les suspenses, rebondissements et gags ne sont que sucre autour du médicament, primes destinées à faire passer un enseignement historique. Si le style de Cecil Saint-Laurent roule et coule trop souvent ici de négligence en banalité, en revanche son esprit reste toujours d'une subtilité froide qui l'apparente à Machiavel. Sous les apparences de l'objectivité, l'auteur justifie Pétain, attaque la Résistance. Les personnages des deux camps sont évoqués dans leur complexité, leur proximité humaine ; c'est quand il commente les événements que Cecil Saint-Laurent se montre partial. Parfois, la prestidigitation du jeune écrivain altère l'histoire : il escamote les persécutions raciales, n'y faisant allusion qu'incidemment, une ou deux fois, comme s'il s'agissait d'à-côtés ne concernant pas les vrais Français. Un hasard providentiel mêle Clotilde aux événements capitaux de la guerre, mais son protecteur saint Laurent lui évite d'assister jamais à aucun départ pour les camps de concentration.

Ces regrettables omissions n'empêchent pas le livre d'être souvent palpitant : il arrive qu'entre un portrait caricatural et une discussion interminable, crépitent les éclairs d'une intelligence singulière. Ainsi, le ridicule proviseur du lycée de Canisy frôle le génie quand il explique à son élève que le « mais » n'a rien à faire en mathématiques : « *Si j'avais à prouver qu'il y a du divin dans les mathématiques et qu'elles sont vraiment la connaissance de l'essence,* dit-il entre la poire et le fromage, *je ferais ressortir qu'elles se passent de cette conjonction anecdotique* ».

Des idées si riches et si neuves, jetées çà et là dans le roman comme par mégarde, font regretter d'autant plus vivement qu'un esprit capable d'une œuvre capitale s'adonne encore parfois à la sous-littérature. Le fait de changer de nom ne constitue pas un dédoublement de la personnalité et ne suffit pas à justifier le temps et les dons gâchés.

BÉATRIX BECK

Jean Fougère. — Jean Fougère me fait penser au mot d'André Fraigneau : « Les Français voyagent peu ; ils voyagent mal ; mais ce sont les seuls voyageurs qui *voient.* » Le premier terme n'est plus tout à fait vrai. Les Français se sont mis à voyager frénétiquement depuis quelques années. Mais néophytes dans cet art, ils continuent de voyager mal, rassemblés en troupeaux, insolents, toujours à la traîne et se plaignant d'avoir le ventre creux. Je pense que c'est aux écrivains qu'incombe de faire leur éducation, puisque leur propre est de voir. Aussi le livre de Jean Fougère ne paraît-il venir merveilleusement à point. On y trouvera, mieux qu'un vain exotisme (l'exotisme est à la portée des plus sots), une leçon d'attention. D'attention aux petites et aux grandes surprises du voyage, aux émotions sublimes comme à l'humeur qui naît irrésistiblement de notre « étrangeté » hors de France.

Nous savions bien que Jean Fougère était écrivain à ne pas manquer une singularité. Ses nouvelles — il est un des très rares écrivains qui croient aux nouvelles — nous avaient habitués à ces détails légers, lucidement posés de page en page, et qui traduisaient la nuance triste d'une heure indécise, l'ombre d'un soupçon. Cette touche si juste, il l'a gardée en voyage avec un bonheur constant et le sérieux du grand pince-sans-rire qu'il est dans notre littérature. Qu'il s'attarde comme à Londres, qu'il passe en coup de vent comme aux Baléares, il a le choix heureux, je dirais même symbolique : sa Hollande a pour héroïne une vache enrhumée, son Espagne un âne famélique. Parfois, il se fait entomologiste, étudiant avec une patience de savant les mœurs et les chutes des skieurs en Suisse.

Ailleurs, il se confie aux mains d'une organisation de voyage et avale placidement le brouet des guides. Mieux encore, il se réjouit du teint frais des Belges qui « digèrent bien ». En Irlande, il livre aux facétieux Dublinois une sorte de championnat de l'humour dont il sort gagnant. A Munich, il retrouve une atmosphère de grosse farce dont nous savons, depuis *les Bovidés*, qu'il est un fervent. Je ne le taquinerai que sur une ou deux vétilles comme celle de mettre dans la bouche d'un prêtre espagnol un « bona sera » qui sent plutôt l'Italie, d'appeler toréador un de ces hommes dont le métier est de tuer les taureaux dans une arène. C'est torero ou matador qu'il faut dire, mon cher Jean Fougère, qui n'avez pas su trouver l'escalier accédant à la terrasse divine où entre les pattes des chevaux de Saint-Marc on peut contempler sans vertige et à loisir les pigeons de la plus belle place du monde. Nous lui pardonnerons parce que ce voyageur discret a retrouvé dans ses relations de voyage ce qui est inimitable : au-delà de l'image le secret du moraliste : « *La contemplation de la beauté est exaltante ; mais son contact permanent incline à la tristesse. Toute beauté implique une menace. Elle est confusément marquée du signe de la mort. A celui qui la regarde, elle rappelle que lui*

d'abord est destiné à disparaître et à la perdre. » C'est en trois lignes ce que beaucoup de philosophes n'ont pas su exprimer en dix volumes.

MICHEL DÉON

Théâtre. — Pour nous tous, amoureux de théâtre et d'estampes, et qui toujours regrettions ce que les images glanées au cours des saisons dramatiques ont de dramatiquement éphémère, les albums annuels de « Théâtre de France », en les fixant sur le papier, paraissaient déjà constituer l'hommage le plus somptueux et le plus intelligent qu'on puisse rendre chaque année à l'effort des auteurs, des animateurs et des comédiens. Mais voici qu'animée d'un dessein plus vaste et plus généreux, l'équipe de « Théâtre de France » entreprend la publication d'une *Encyclopédie du Théâtre contemporain* dont le premier volume vient de paraître[1] et qui parmi les nombreux ouvrages d'histoire de la peinture, de la musique, de la littérature, donne enfin au théâtre la place qui lui est due.

Pour le plaisir des yeux et de l'esprit, feuilletons ce magnifique album. Frédérick Lemaître nous attend au seuil de ces pages, farouche Robert Macaire, le bandeau noir et le chapeau sur l'œil, le gourdin à la main. Il nous introduit à l'époque du drame romantique, qui triomphait alors sur le boulevard du Temple, appelé boulevard du Crime à cause des fleuves de sang qu'on y répandait sur la scène entre six heures et minuit. C'est Antoine avec son Théâtre Libre qui se fera l'ouvrier de cette « radicale révolution théâtrale » dont parlent les Goncourt. Il monte pour son premier spectacle une adaptation de Zola, il introduit Ibsen en France et ce *Canard Sauvage* qui devait être un « coup de tonnerre de la scène », il donne pour la première fois, une traduction fidèle et intégrale des œuvres de Shakespeare. La lutte contre le naturalisme du Théâtre Libre, commencée par Paul Fort se poursuit avec Lugné Poe : aux programmes dessinés par Toulouse-Lautrec succèdent ceux de Maurice Denis, ceux de Vuillard, celui que Jarry composa pour la création d'Ubu Roi. C'est l'époque où s'impose à la fois *L'Annonce faite à Marie* du jeune Claudel, où sur d'autres scènes règnent les Reines de « la belle époque » : la Belle Otéro, Cléo de Mérode, Mata-Hari, et diverses princesses ; c'est l'époque où la Goulue, aux bas de soie noirs, son pied de satin noir dans la main, faisait virevolter les soixante mètres de dentelle de ses jupons, où Jane Avril agitait sa longue et souple robe rouge devant les crayons de Toulouse-Lautrec. Tandis que Mounet-Sully se roule sur la scène de la Comédie-Française, que de Max hurle dans les arènes de Béziers, Sarah Bernhardt qui dirige le théâtre de la Renaissance, crée *Lorenzaccio*, l'*Aiglon* et aborde *Hamlet*. La beauté, le charme personnel de La Dame aux Camé-

1. Directeur : Gilles Quéant. Editeur : *Publications de France.*

lias triomphe de tous les obstacles. Avec Coquelin, que la nature semble avoir fait tout exprès pour être Cyrano, avec Guitry et Réjane qui servent de tout leur talent le « théâtre d'amour », c'est vraiment l'époque des Dieux et des Déesses, dont parle Dussane, et contre laquelle lutte seul Gémier, premier créateur du Théâtre du Peuple et des pièces sociales.

A la veille de la guerre, un jeune critique dramatique lance dans la *Nouvelle Revue Française*, alors dans sa cinquième année d'existence, un manifeste qu'il intitule : *Essai de rénovation dramatique*. C'est Jacques Copeau, qui annonce l'ouverture du Vieux-Colombier. Molière et Musset y sont chez eux, Dullin y joue l'*Avare*, Jouvet y joue Shakespeare. La première saison s'achève en mai 1914 dans l'enthousiasme de la *Nuit des Rois*. C'est en même temps la fin d'une époque et l'annonce d'un âge nouveau pour le théâtre français.

On devine que l'*Encyclopédie du Théâtre* est bien autre chose qu'un album d'images. Les photographies ne font qu'illustrer une série de textes où les meilleurs spécialistes de l'histoire du théâtre et de la danse commentent et analysent les événements marquants de chaque période, évoquent leurs souvenirs et les grandes figures de la scène. Il faut lire notamment les pages où Robert Kemp « *ausculte son passé* » et retrouve les échos de pièces mortes, où Jean Cocteau dans les coulisses des Ballets russes dessine un Diaghilev à l'œil oriental, où M. Towarniki qui fait ici la preuve de sa sensibilité théâtrale et d'une culture stupéfiante, s'essaye à de brillantes synthèses sur la signification et l'évolution des grands courants de l'art dramatique [1]. L'importance de la documentation, le souci constant d'objectivité, l'intelligence de la conception font de cet ouvrage un trésor et un instrument de travail indispensable.

MAURICE PONS

Cabarets. — Le Carrousel offre à sa fidèle clientèle, composée en majeure partie d'étrangers, un spectacle qui n'ose pas tout à fait dire son nom mais qui ne se cache guère pour essayer de prouver qu'un bon inverti en vaut deux.

Il y a vingt ans, à Berlin, un établissement analogue, l'Eldorado, connut une vogue très grande. Hitler le ferma. Nous qu'on est en République il nous est loisible de donner des gitons en spectacle, et la P. P., bonne fille, ferme les yeux sur ces pépés vilains garçons.

Pourquoi cette boîte de nuit très spéciale s'est-elle intitulée Carrousel ? Pour donner sans doute raison à la définition du petit Larousse : « Exercice de parade où des cavaliers exécutent des évolutions variées. » Mais les cavaliers sont d'étranges amazones, et leurs évolutions, il faut bien

1. Il serait injuste de ne pas signaler aussi la remarquable et émouvante étude de Marie-Françoise Christout sur *Le Ballet en France*.

l'avouer, ne sont pas très variées. Ces jeunes gens qui s'habillent ou se déshabillent en femmes prennent le prétexte d'un pauvre tour de chant pour exhiber à demi des abatis trop maigres ou trop musclés qui ne trompent personne. Si dans un cabaret une véritable femme chantait comme un de ces bonshommes en travesti elle ne resterait pas trente secondes en scène.

A quelques exceptions près, l'ensemble fait assez cheap, et l'on emporte une impression d'entrées de clowns un peu tristes et un peu sales aussi. Pourtant le genre émasculé plaît, puisque ce Carrousel fête cette année son dixième anniversaire et que tous ces messieurs font des salles combles.

Il semble que le succès indésirable de cette Mi-Carême permanente aux trente-six Reines doit être attribué à cet étonnant phénomène qui se nomme Coccinelle. Bon nombre de mes confrères l'ont assez souvent décrit ou décrite pour que nous nous dispensions d'en tracer un nouveau portrait. Avec Coccinelle nous n'éprouvons aucun malaise parce que, à aucun moment, nous n'avons l'impression de nous trouver en face d'un garçon. Coccinelle est femme jusqu'au bout des ongles, et lorsqu'elle danse nue ou à peu près nue, tout simplement vêtue non pas d'une plume de paon dans les cheveux mais d'un modeste slip, on ne songe qu'à admirer un très beau corps de femme. Ce n'est plus un phénomène de foire, ce n'est plus un cas clinique, c'est une fort jolie fille à qui il ne manque qu'un peu plus de voix pour être une véritable artiste. Deux ou trois autres de ses confrères ou consœurs ne manquent pas, soyons justes, d'un incertain talent.

Prenons avec philosophie cet étalage de petits monstres sucrés. Comme disait Rip, soyons bons pour les anormaux, et comme ajoutait Tristan Bernard : c'est déjà beaucoup qu'ils ne se reproduisent pas entre eux...

SERGE VEBER

Politique intérieure. — A l'époque où, comme bon nombre de leurs concitoyens, les députés se préparent aux plaisirs de la chasse, la fièvre politique s'est emparée d'eux collectivement. Près de trois cents signatures étant arrivées au Palais-Bourbon pour appuyer une convocation anticipée du Parlement afin de débattre les problèmes agricoles, le Gouvernement se hâtait *in extremis* de prendre les devants. Il restait ainsi maître de l'ordre du jour.

Voici donc une session extraordinaire ouverte le 17 septembre pour l'examen en premier lieu de la loi-cadre sur l'Algérie et en second lieu des doléances agricoles. Mais dès l'ouverture un chassé-croisé se produit en raison de l'impréparation de la loi-cadre. C'est un mauvais départ, sur les deux plans du reste. Car l'affaire agricole se présente mal elle aussi.

L'agitation est partie des organisations professionnelles mécontentes du prix trop bas du blé. Puis les griefs se sont accumulés. En peu de jours, la paysannerie se considère comme étant la classe qui seule supporte les sacrifices demandés théoriquement à tous pour redresser l'économie. Les statistiques sont appelées à l'aide : le revenu rural est en baisse constante par rapport au revenu général de la Nation. Ces thèmes, et bien d'autres, sont repris au Palais-Bourbon. Les ministres intéressés viennent remettre les choses au point, ils énumèrent une série de mesures prises en quelques jours, si bien que ce gouvernement apparaît comme étant celui qui, en un temps record, a accordé au monde paysan plus que tout autre ministère de la IVe République.

Rien n'y fait, ni les justifications, ni la dénonciation de manœuvres tendancieuses, ni l'annonce de nouvelles rectifications qui répareront certaines insuffisances. Non, les organisations professionnelles dont les dirigeants suivent personnellement les débats dans l'hémicycle font fi de dispositions partielles, elles réclament maintenant un plan d'ensemble et à long terme sur le champ, comme s'il était vraiment possible qu'une telle tâche pût être pesée dans ses multiples incidences, sans préparation.

Quelqu'un parle de motion de censure contre le gouvernement, bien que celui-ci se soit déclaré disposé à poser la question de confiance, — ce qui conduit pratiquement au même résultat. En quelques minutes, ce n'est pas une seule, mais trois motions de censure qui s'abattent sur le bureau de l'Assemblée. Telle est l'atmosphère de cette première phase de session vraiment extraordinaire.

Et maintenant la loi-cadre qui doit doter l'Algérie de structures politiques. La France l'a promis aux communautés musulmane et française. Elle l'a promis devant les Nations-Unies et l'heure approche où celles-ci vont se trouver de nouveau assemblées en session à New-York. Un texte en vingt-sept articles a été rédigé. Le président du Conseil a pris l'avis des chefs politiques. Des controverses se sont développées dans la presse. Un point reste en litige. Il est capital puisqu'il concerne le pouvoir exécutif envisagé pour fonctionner à Alger et qu'il peut y avoir là un germe éventuel de sécession. Telle est la crainte du ministre de la Défense Nationale qui refuse de donner son accord à sept versions successives. Le projet est déjà entre les mains de la commission intéressée du Palais-Bourbon mais les divergences restent irréductibles au sein du gouvernement. Le ministre de la Défense Nationale menace de donner sa démission entraînant avec lui trois de ses collègues de parti. Il se sait appuyé par une large fraction des indépendants et des républicains sociaux. Les conseils des ministres se succèdent sans solution. Ultime tentative : il est fait appel aux personnalités de tous les partis nationaux pour réaliser un regroupement. Sinon...

Sinon, ce sont les risques néfastes du refus. Et pas seulement touchant la loi-cadre.

MARCEL GABILLY

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

LA CATHEDRALE DE STRASBOURG

(Éditions des Dernières Nouvelles. Strasbourg)

STRASBOURG est aujourd'hui le siège du Conseil de l'Europe, mais l'imposante cathédrale de grès rose reste le premier centre d'attraction des visiteurs. Par centaines, journellement, ils pénètrent sous les hautes voûtes gothiques et s'avancent dans la lumière colorée des verrières du XIIIe siècle où brillent Salomon, saint Barthélemy et Philippe de Souabe jusqu'au *Pilier des Anges*. En sortant de la crypte, commencée en 1015 par l'évêque Vernher, qui ne s'arrête devant l'horloge astronomique pour épier la ronde des automates (enfant, adolescent, guerrier, vieillard), tandis que la mort mi-squelette, mi-cadavre sonne avec un os chaque quart d'heure ? Ce merveilleux édifice religieux, cadre des cérémonies du mariage par procuration de Marie Leczinska (1725), de la réception triomphale de Louis XV après sa maladie de Metz (1747) et de celle de Marie-Antoinette par le coadjuteur prince Louis de Rohan, ce beau reliquaire d'histoire méritait un ou plusieurs historiens spécialisés. Il les a trouvés avec M. Hans Haug, directeur des Musées de la ville, avec MM. Robert Will, architecte (qui traite des parties romanes), Théodore Rieger, Victor Beyer, Paul Ahnne dont les textes d'une science sûre ont été, sous les auspices de la société des Amis de la Cathédrale de Strasbourg, réunis avec une préface d'Etienne Fels par les *Editions des Dernières Nouvelles* (Strasbourg). Cent vingt pages de photographies soignées complètent cet ouvrage in-quarto. On y peut admirer notamment la première gravure de la chronique de Schedel (1493) et la pure figure de la Nativité peinte par Mathis Nithardt Grünewald, auteur du retable de Colmar.

En même temps que cette première véritable encyclopédie de la cathédrale de Strasbourg, a paru un excellent album concernant le Mont Sainte-Odile, présenté par Daniel-Rops, l'abbé A. Christen, Louis Haeringer avec un avant-propos de S. E. Mgr Jean-Julien Weber, évêque de Strasbourg (Ed. Le Roux et Cie, Strasbourg). Nous ne doutons pas que ces deux publications d'art ne trouvent de nombreux amateurs, bien au-delà de l'Alsace.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

CLOTILDE DE VAUX

par André THÉRIVE *(Albin Michel, éditeur)*

M. ANDRÉ THÉRIVE nous dit que les positivistes sérieux crurent généralement devoir jeter le manteau de Noé sur le roman d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux. Le contraire eût été surprenant. Si humain, disons même si banal en sa misérable brièveté, ce roman soufflé par le désespoir et l'orgueil du Fondateur du Positivisme, après la mort de sa bien-aimée, jusqu'aux proportions d'un mythe, d'une religion, ce roman tout sublime qu'il prétendît s'affirmer aux yeux de l'Humanité régénérée, tout émouvant qu'il puisse sembler à la rigueur de par l'exceptionnelle douleur d'un cœur épris, n'en est pas moins entaché de ridicule et de démence. Aristote assure qu'il n'a existé aucun grand homme sans un grain de folie. Il est à croire qu'Auguste Comte avait reçu des dieux deux de ces grains-là. Lorsqu'il fit la connaissance de Clotilde de Vaux, déjà il avait épousé une fille de trottoir jugée par lui « aimable, spirituelle, organisée à la Roland et à la de Staël », puis il s'était jeté dans la Seine du haut du Pont des Arts, avait été sauvé de la noyade par un garde royal, et finalement enfermé pendant un temps assez long dans une maison de santé. Clotilde était une toute jeune femme de son milieu bourgeois, mal mariée et séparée de son mari, intelligente et jolie, un peu bas-bleu, et phtisique. Le grand philosophe, de complexion amoureuse fort exigeante et à la fois cachant en lui des trésors de sentimentalité poétique, aspira vite à mettre le sceau à son affection pour une personne si agréable, à « planter le clou d'or », selon l'euphémique expression de Sainte-Beuve. « Ni tempérament ni roman », et de plus minée de jour en jour par son mal de poitrine, Mme de Vaux, qui ne laissait pas d'émouvoir et d'attiser l'ardeur de son soupirant, lui opposa un

constant refus. Elle lui résistait ; il la divinisa. Dans la religion positiviste qu'il avait instaurée et dont il ne doutait pas qu'elle ruinerait toutes les religions jusqu'alors connues, qu'elle serait la Religion de l'Humanité, la pauvre petite femme, bien innocente d'une telle transfiguration, reçut dès le lendemain de sa mort, le rang de Déesse et le titre de Vierge-Mère. Durant les onze années qu'il lui survécut, Comte ne cessa de la prier, d'organiser son culte, d'en édicter les réglements et les rites. Naturellement, de ce culte il ne subsiste plus rien aujourd'hui, sinon rue Pavée, dans l'appartement qu'habita Clotilde, un petit sanctuaire tout illustré de maximes positivistes et rempli de souvenirs enfantins — sinon aussi quelques groupes de « fidèles » en Amérique du Sud.

Cette étrange histoire, célèbre et à la fois mal connue jusqu'à présent, M. André Thérive nous la raconte, en un livre excellent, très documenté, très complet, avec les pointes d'émotion et d'humour qui convenaient.

MARTIAL PIÉCHAUD

Cette chronique sera, hélas, la dernière de Martial Piéchaud, décédé cet été. Un prochain article évoquera ici son souvenir.

L'ART DE GÉRER SA FORTUNE

par Roger TRUPTIL *(Hachette)*

CET intéressant essai économique sera en même temps un guide sûr pour ceux qui cherchent à préserver, voire à accroître (tout arrive) leur patrimoine. Bien qu'on affirme que la fortune vient à ceux qui « s'assoient » sur leurs titres et ne bougent plus, il est préférable, dans un monde mouvant, d'être vigilant et informé. Notre collaborateur Roger Truptil situe dans la conjoncture économique actuelle la possibilité de développement des divers compartiments et il précise dans quelles conditions un équilibre raisonnable peut être établi entre les diverses natures d'investissements.

S'il ne désigne pas nominativement les valeurs qu'on peut acheter dans tel ou tel groupe, du moins donne-t-il sur la situation et les perspectives des principales d'entre elles des indications si précises (analyse du bilan, étude du développement de l'affaire) qu'une conclusion tout à fait nette, encore qu'informulée, se dégage pour le lecteur. Sauf pour les spécialistes des opérations de bourse, il y a peu de chances pour qu'un capitaliste ne soit pas amené à reconsidérer, après l'avoir lu, la répartition de son portefeuille. Il devra conclure aussi que certaines valeurs, bien qu'à la mode sont soufflées, d'autres au contraire injustement négligées. Ces conseils devraient être appréciés. Les épargnants sont trop souvent livrés à leurs impulsions du moment ou inspirés par des conseils qui, s'ils ne sont pas intéressés ou absurdes, ne tiennent aucun compte ou de la situation personnelle de l'épargnant ou de la répartition de ses biens.

M. T.

MONOGRAPHIES DE FRANCE

(A. Barry)

LA collection des Monographies des Châteaux de France qui comprend déjà les études historiques et descriptives du *Château de Vaux-le-Vicomte* et du *Palais du Louvre* (2 tomes) vient de s'augmenter de deux titres nouveaux : *Château d'Azay-le-Rideau*, par R. Milliat, et *Château de Brissac*, par le duc de Brissac.

Les prochains titres annoncés concernent les demeures de Chambord, Villandry, Menars, Palais des Papes et Vincennes. Ces petits ouvrages sont abondamment illustrés.

R. P.

NOTES INTER-ARTICLES

Ces Enfants de Malheur, par Yvonne CHAUFFIN, p. 57. — *La « Canadienne » assassinée*, par Armand LANOUX, p. 87. — *Connaissance du vieux Paris*, par Jacques HILLAIRET, p. 119. — *Premier Testament*, par Alain BOSQUET, p. 138. — *Traité de Paléontologie*, par J. PIVETEAU et Collaborateurs, p. 142. — *Chants de la sourde Joie*, par Anne-Marie KEGELS, p. 159.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bret, et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 2796-J 62-8-57.

AMOURS et PRISONS

Aventures romanesques du baron de Trenck

par Paul RIVAL

HACHETTE

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE **sur vingt-quatre ou trente-deux pages** ★ ET TOUS LES SAMEDIS **sur huit, douze ou seize pages**

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Des Etudes complètes ou des Notes sur les Grandes Affaires Françaises et Étrangères : Antar — Arjomari — Bazar de l'Hôtel de Ville — Dollfus-Mieg & Cie — Péchiney — La Soudure Autogène Française — Compagnie Française des Métaux — Blanzy-Ouest — S.O.G.E.F. — Établissements de la Risle — Moisant-Laurent-Savey — Forges et Ateliers du Creusot.

ABONNEMENTS : **6 mois : 5.500 fr.**

Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

LES NOUVEAUX ROMANCIERS

Mongo Beti

MISSION TERMINÉE

Une révélation. Le premier roman comique africain.

Jacques Cousseau

LE CHIEN GRIS

Un des plus brillants parmi les jeunes romanciers.

Christian Ducomte

LA FILLE ET LES DRAGONS

Une nouvelle " CAROLINE CHÉRIE ".

Maurice Ellabert

LA CURÉE

Le monde du cinéma.

Anne de Lacombe

L'APPRENTIE SORCIÈRE

Cruelle et intelligente.

Pascal Pieta-Ghitte

LE BIEN DU PROCHAIN

Tragique comme " LES HAUTS DE HURLEVENT ".

BUCHET/CHASTEL CORRÉA

Comment s'est joué notre destin

Hitler et l'offensive de Mai 1940

par le Général KOELTZ

hachette

LES ANNALES

Sommaire d'Octobre

R. P. RIQUET - S. J.
Charles de Foucauld devant l'Islam.

RENÉ FLORIOT
La justice au théâtre.

PIERRE PETIT
Verdi, ou le paysan parvenu.

RENÉ LALOU
Figures d'artistes.

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique
sociale
économique
culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES
150 Frs.

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

CONDITIONS D'ABONNEMENT
France et U. F. :
6 mois : 800 fr. — 1 an : 1.500 fr.
Autres pays :
6 mois : 1.000 fr. — 1 an : 1.800 fr.
Étudiants (France seulement) :
1 an : 1.000 fr.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen récent
REVUE DOCUMENTS :
3, rue Bourdaloue, Paris 9e

ROMANS ET RÉCITS

PAUL VIALAR

LA DÉCOUVERTE DE LA VIE

GUY DES CARS

LA TRICHEUSE

roman

MONIQUE RIVET

CAPRICE ET VARIATIONS

roman

JACQUES DARLA

COUSINS DE LA LUNE

roman

COLLECTION " LA ROSE DES VENTS "

BERNARD FRIZELL

DIX JOURS EN AOÛT

roman traduit de l'américain

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

POUR PARAITRE EN OCTOBRE :

Madame Solario

ce roman-mystère dont tout le monde parle

870 fr.

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ESPAGNOLE

CHOIX, TRADUCTION et COMMENTAIRES

par

MATHILDE POMÈS

Texte bilingue :

Du Cid à Federico Garcia Lorca, du Moyen Age à nos jours, la poésie espagnole offre le plus riche, le plus pathétique des florilèges. L'anthologie de Mathilde Pomès, vivante et objective, est un livre essentiel pour le grand public cultivé...

1 volume 14×20, 616 pages... 1.380 fr.